



Sébastien JUNCA

EFFONDREMENT :

une question de survie

Réflexions sur la dynamique
du changement

EFFONDREMENT :
UNE QUESTION DE SURVIE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur le site de l'auteur :

- *La Sensation du gouffre - Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique - Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome - Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.

Retrouvez tous ces titres sur :
<http://effondrement.wifeo.com/>

Sébastien Junca

EFFONDREMENT :
UNE QUESTION DE SURVIE

Réflexions sur la dynamique du
changement

Sébastien Junca © Août 2020
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Site : <http://effondrement.wifeo.com/>
ISBN : 9791034335503

SOMMAIRE

DU MÊME AUTEUR.....	4
AVERTISSEMENT.....	11
INTRODUCTION.....	15
EFFONDREMENT.....	21
EFFONDREMENT :	
LA DYNAMIQUE DU CHANGEMENT.....	25
Effondrement : préalable à toute reconstruction.....	26
Effondrement : la Grande Initiation.....	29
EFFONDREMENT : LES LEÇONS DU PASSÉ.....	33
SURVIVRE À L'EFFONDREMENT.....	47
LE JOUR D'APRÈS.....	55
ÉVOLUTION.....	61
DU CHAOS À LA COMPLEXITÉ.....	63
La face cachée du hasard.....	68

L'Unité perdue ; l'Unité rêvée.....	71
L'Esprit de la Terre.....	74
L'impératif universel.....	76
REGARD SUR L'ÉVOLUTION.....	81
La faune de Burgess.....	89
Vers la rupture symbiotique.....	107
La tentation égocentriste.....	115
Un seul Corps pour une seule Conscience ?.....	120
HUMANITÉ.....	123
DE L'HOMME SYNTHÉTIQUE À L'HOMME SYMBIOTIQUE.....	125
S'oublier.....	125
La chair du monde.....	127
Faire corps avec le monde.....	131
L'HUMANITÉ N'EST QU'UNE IDÉE.....	137
TRANSHUMANISME.....	149
L'ANTHROPOCÈNE.....	155
LE CHEMIN VERS LA PERFECTION ?.....	159
LA SURVIE DE L'INDIVIDU CONTRE CELLE DE L'ESPÈCE.....	165
RELIGION.....	173
LE NÉANT APPRIVOISÉ.....	179

LA RELIGION DE L'HOMME.....	189
LA POMME DE DISCORDE OU LE MALENTENDU ATHÉE.....	199
TRAVAIL.....	209
L'IMPASSE PRODUCTIVISTE.....	211
Crises ou métamorphoses ?.....	214
La juste mesure de l'homme ?.....	216
De la construction de soi à la création du monde.....	218
LA NOUVELLE ENTREPRISE.....	223
Le changement c'est la survie !.....	225
« Il avait tout pour être heureux ! ».....	227
Évoluer.....	230
La méthode.....	230
Les grands axes.....	231
Quelle direction pour l'entreprise ?.....	232
CONCLUSION.....	239
ANNEXE.....	247

AVERTISSEMENT

Ce travail n'est pas une œuvre originale à proprement parler. Il reprend pour l'essentiel tout ce qui a trait à l'effondrement annoncé du modèle occidental tout au long de mes ouvrages précédents. Les textes les plus anciens ont été écrits il y a dix ans. À l'époque, il était encore peu question d'effondrement ou de collapsologie. Les inquiétudes étaient déjà là, bien sûr, concernant le climat et la biodiversité, mais la notion assez récente d'effondrement n'avait pas encore fait son chemin dans les esprits.

Sous ce titre donc, j'ai choisi de regrouper des textes épars qui, sans le savoir à l'époque, traitaient déjà de ce thème à travers des réflexions sur la Nature, l'Humanité, l'Évolution, le Transhumanisme, la Religion ou même le Travail. Ces différents sujets feront d'ailleurs chacun l'objet d'un chapitre. J'ai donc jugé utile autant que pratique de réunir sous un seul titre tout ce qui directement ou indirectement avait trait à l'effondrement et à toutes ses implications.

Sébastien JUNCA

*Là seulement où il y a des tombeaux,
là seulement il peut y avoir des résurrections.*

Friedrich Nietzsche,
Seconde considération intempestive.

*Les espèces qui survivent ne sont pas les plus fortes
ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent
le mieux aux changements.*

Charles R. Darwin

INTRODUCTION

Renouer le dialogue

Or, quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux et fondamentaux, soit il se désintègre, soit il trouve en lui la capacité de sécréter une métamorphose. C'est-à-dire de créer un métasystème nouveau et plus riche.

Edgard Morin,
Vers l'abîme ?

Il va sans dire que notre espèce n'a vraisemblablement jamais eu autant de défis à relever. Une ampleur en proportion de nos activités et de leurs conséquences à travers les multiples dimensions qu'occupent nos sociétés hyper actives.

Le premier défi qui vient immédiatement à l'esprit et qui les contient tous d'une certaine manière, est bien sûr le défi climatique. Encore est-il douteux que nous puissions

désormais, et quels que soient les hypothétiques efforts que nous soyons à même de fournir, inverser un processus déjà bien engagé. Si défi il y a à ce niveau, il tiendra dans notre aptitude à nous adapter peu ou prou à des bouleversements bioclimatiques dont nous ne ressentons aujourd'hui que les premiers effets. Signes avant-coureurs d'une réaction en chaîne aux conséquences encore largement ignorées, aussi bien dans leur variété, leur ampleur, leur intensité et leur durée. Comme une boîte de Pandore, ce défi contient tous les autres. Lesquels seront, à n'en pas douter, comme une série d'épreuves de type initiatique.

Dans son *Origine des espèces*, Darwin a bien démontré que toute évolution est le résultat d'un dialogue continu entre individus, espèces et environnement. On n'évolue jamais seul mais toujours en lien, en relation avec un milieu géophysique, biologique, social... Lequel participe à un perpétuel échange d'informations comme autant de nutriments nécessaires à l'édification des systèmes et des organismes de toute nature. Le dialogue que notre espèce a initié il y a quelques millions d'années avec la nature arrive, en l'état, à son terme. Il nous faut le renouveler en changeant de paradigme. Il nous avait jusqu'à présent permis de nous constituer en sociétés de plus en plus complexes. Lesquelles, à leur tour et par rétroaction, ont nourri en leur sein des individualités toujours plus denses en terme de conscience de soi et d'apports individuels à la mécanique collective. Or, nous voyons bien par de multiples signes qui nous interpellent de proche en proche que nos développements ne peuvent plus se poursuivre sans changer de manière radicale. Pour autant, les dangers qui se profilent à l'horizon ne sont peut-être rien d'autre que les mécanismes

naturels qui doivent nous pousser, que nous le voulions ou non, vers notre destin. Pour échapper à ces dangers qui nous menacent, certains plaident pour le tout technologique. Une forme de fuite en avant désespérée qui consisterait à mettre les bouchées doubles en matière de biocarburants, d'énergies dites « propres », d'intelligence artificielle, de biotechnologies, du « tout connecté » et de colonisation des planètes du système solaire en espérant y trouver les ressources qui ne tarderont plus à manquer sur Terre. Mais ce schéma implique une plus grande consommation d'énergie et de ressources de toutes natures. Du moins dans un premier temps. Cette forme d'hyper croissance fait davantage penser à une forme avancée de parasitisme et de prédation. L'autre voie consisterait à faire ce qu'il nous est déjà possible de faire en réduisant notre impact à tous les niveaux. C'est ce que nos gouvernements essaient aujourd'hui d'accomplir avec une frilosité et une hypocrisie qui forcent l'admiration.

D'un point de vue général, les menaces que nous faisons peser sur le climat et la biodiversité ne sont rien au regard de ce qui a déjà eu lieu par le passé. Pour nous, par contre, elles seront décisives. Elles ne sont jamais que la continuation logique de cette dialectique entre une espèce et son milieu, quand bien même prend-elle le plus souvent la forme d'une lutte sans merci. Dès lors, ce que nous désignons aujourd'hui sous les termes de dangers, catastrophes, extinctions et crises de toutes sortes, ne sont jamais que des transitions et des passages obligés entre différents niveaux de complexité et d'organisation. Cataclysmes, crises et chaos sont autant de métamorphoses qui ne disent pas leur nom. Parvenu à un certain degré de complexité et d'organisation, toute structure ;

tout système finit par plafonner et atteindre les limites induites par sa propre complexité. Quelle soit atomique, biologique, humaine, sociétale ou même industrielle, toute complexité, pour évoluer et poursuivre son existence, se doit de renoncer provisoirement à sa forme présente. C'est ce qui se passe à travers toute croissance biologique ou au niveau supérieur de l'évolution des espèces. Les effondrements ne sont pas accidentels et provoqués par des événements extérieurs et indépendants. Ils sont exclusivement internes et les événements extérieurs n'en sont que les occasions, les éléments déclencheurs. Il y a une forme de mûrissement des systèmes qui, si ils sont prêts, sont soumis à l'influence de n'importe quel accident d'origine extérieure qui, pour le coup, favorisera cet effondrement ou cette métamorphose. Pour le même événement, il y aura ou non effondrement selon que le système aura ou non atteint sa limite de complexité et/ou d'organisation. Auquel cas cet accident sera pour lui l'occasion « nécessaire » d'initier une nouvelle forme de complexité. Une nouvelle forme de vie en somme.

Si les systèmes s'effondrent, c'est parce qu'ils sont prêts pour cela. C'est parce que leur développement a atteint le maximum de ses possibilités. Une impasse qui appelle une autre organisation à même de relancer leur évolution. Toute décomposition possède en elle ses éléments fertiles.

À quelque niveau qu'on l'observe, la dynamique de l'évolution est un continuel va et vient entre larges périodes de calme apparent, que les paléontologues appellent *stases* et de brèves périodes (à l'échelle géologique) de transitions désignées par le terme de *ponctuations*. Cette théorie dite des

équilibres ponctués décrite par Gould et Eldridge dans les années 70, a la prétention de pouvoir être transposée à tous les systèmes et à leurs évolutions respectives. Les périodes dites de stase ne sont d'ailleurs statiques qu'en apparence. Elles correspondent à ce que tout un chacun peut vivre au quotidien. Autrement dit des moments où l'habitude, une certaine routine emprunte de stabilité et de sécurité n'en continuent pas moins de nourrir l'organisme ou le système que nous sommes par le jeu ininterrompu des relations et interactions que nous entretenons avec notre environnement. Tôt ou tard, ces échanges et assimilations permanents faits de microévolutions internes, ne peuvent que se traduire ou se résoudre par des changements plus significatifs, décisifs et d'ordre supérieur. Ces mûrissements ne sont autres que ces moments de transition et de métamorphose ponctuels qui surviennent lorsque les systèmes ou organismes ont atteint un certain degré de développement, autrement dit, leur maturité.

Car c'est bien à une crise de croissance que notre espèce est aujourd'hui confrontée. À l'image de l'homme en tant qu'individu, l'humanité elle-même est tiraillée par des forces internes. Son corps change aussi en grandissant. Les pressions sociales, justes conséquences de la pression démographique, se font de plus en plus fortes. Avec la maturation de la pensée au niveau collectif, les désirs, les aspirations, sans précisément connaître leur nature, se font autres et plus intenses. Finie l'adolescence de notre espèce où notre domination sur la nature, les multiples découvertes de la matière et leurs prolongements technologiques, nos croyances et nos certitudes, suffisaient à nous combler d'aise. L'espèce, dans sa grande majorité, réclame désormais du sens à tout cela. Comme

l'adolescent entrant progressivement en pleine possession de sa force physique et de ses moyens intellectuels, la question se pose désormais de savoir à quoi l'humanité va dorénavant consacrer son existence et de quoi fera-t-elle dépendre son bonheur et sa réalisation.

C'est à toutes ces questions qu'il nous importe aujourd'hui, et plus que jamais, de trouver des réponses. Les bouleversements qui se préparent sont autant de questions, de provocations, d'incitations, d'invitations et d'invectives qui participent de ce dialogue sans âge entre les êtres vivants et la Terre. Ils sont à proprement parler les mécanismes d'une maïeutique inaugurée il y a 13,7 milliards d'années entre matière et énergie. Elle se poursuit aujourd'hui, sous des formes toujours plus achevées entre l'homme et son environnement. Un dialogue qui n'a de cesse de nous révéler les formes infinies d'une création dont les seules limites tiennent dans notre volonté ou non d'y participer.

EFFONDREMENT

*Peut-être faudra-t-il avancer encore plus vers l'abîme
pour qu'il y ait un véritable sursaut de salut,
pour que la société-monde s'actualise en société
des nations et des cultures unies contre la mort.
À condition de ne point y sombrer,
la catastrophe devient l'ultime chance.*

Edgard Morin,
Vers l'abîme ?

EFFONDREMENT : LA DYNAMIQUE DU CHANGEMENT

Les dernières intempéries de cet hiver 2019-2020, dont les chutes de neige particulièrement lourde qui ont frappé l'Auvergne Rhône-Alpes, ont une fois de plus fait la démonstration de notre quasi-totale dépendance vis-à-vis des énergies fossiles et des fournisseurs d'énergies « historiques ». Voies de communication bloquées, réseaux électriques et numériques coupés, réseaux d'information réduits quasiment à néant durant quelques jours ; centres de ravitaillement paralysés... 30 centimètres de neige ont suffi à mettre en évidence la fragilité de nos toutes puissantes technologies comme celle de nos certitudes à l'endroit du progrès et de la civilisation. Comme le disait Winston Churchill, « Entre la démocratie et la barbarie il n'y a que cinq repas ». En même temps, le message fût double. À l'origine des interruptions de réseaux de toutes sortes, la chute de nombreux arbres et de branches cassées par le poids d'une neige chargée en eau. Phénomène d'autant aggravé que la plupart des arbres n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles. Au final, les

arbres les plus vieux, les plus malades et les plus fragiles se sont vus en une nuit réduits à l'état de bois de chauffe. Encore une fois le message est clair. Rien ne se fait au hasard et les bouleversements, accidents ou catastrophes de plus grande ampleur sont toujours porteurs d'avenir, de renaissance ou de renouvellement... de vie en somme. Au local comme au global, de l'individuel au collectif, la nature, sans discontinuer ni faillir à sa tâche, continue son patient travail de création, de métamorphose et de brassage pour toujours plus de complexité et de diversité. Les bouleversements humains ou écologiques n'échappent pas à cette règle sans âge.

Effondrement : préalable à toute reconstruction

Aucune réalité physique ne peut s'accroître indéfiniment sans atteindre la phase d'un changement d'état [...]. Parvenus à une certaine limite de concentration, les éléments personnels se trouvent en face d'un seuil à franchir pour entrer dans la sphère d'action d'un centre d'ordre plus élevé. [...] Ils ne peuvent plus grandir sans changer.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'énergie humaine.

Toutes les formes de crises ou d'extinctions de masse, dans quelque domaine que ce soit et quelle qu'en soit l'échelle, sont les rouages essentiels à toute forme d'évolution. Elles rompent avec un certain ordre établi pour n'en conserver que les éléments les plus aboutis. Ceux-là mêmes qui seront les plus

aptes à relancer la vie dans de nouvelles directions et vers de nouvelles complexités et dimensions. Le hasard, le chaos, l'effervescence et les agitations sans nombre qui secouent la nature de l'infiniment petit à l'infiniment grand sont des constantes aussi vieilles que le monde lui-même. Sur Terre comme au cœur des plus lointaines galaxies, le remaniement incessant des complexités ou organisations nouvellement créées est à l'origine de toute forme de structure inerte ou vivante.

Omnis creatura adhuc in gemiscit et parturit : La Création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement.

(Romains, VIII, 22).

Nous le savons désormais, la croissance exponentielle très rapide de la démographie humaine associée à un individualisme de plus en plus contagieux et affirmé impose un changement radical de paradigme, d'environnement et de mode de vie. À tout le moins pour le monde occidental et les sociétés qui s'en inspirent. Cette partie de l'humanité sature et plafonne dans ses développements matériels, démographiques et plus encore, dans sa relation avec la nature. Un changement d'échelle et de dimensions s'impose comme pour l'embryon parvenu à terme. Nous nous devons de passer à la vitesse supérieure. Une mutation qui n'est autre qu'une rupture se prépare et qui ne pourra se faire que sous contraintes. Or, ces contraintes, c'est l'humanité elle-même qui les génère, comme la croissance irrémédiable de l'embryon l'oblige à s'ouvrir à un

nouveau monde. Nous ne pouvons plus faire l'économie d'une mutation qui, avec ou sans notre pleine participation, se fera de toutes les manières possibles. À nous de faire en sorte qu'elle se fasse dans le moins de douleurs possibles.

Aujourd'hui, les modifications naturelles de l'environnement ne répondent plus aux besoins pressants d'adaptation et d'évolution de nos sociétés complexes. Il faut donc de nouvelles contraintes à hauteur des urgences qui nous pressent. Des contraintes comme autant de forceps, directement introduites par ces mêmes sociétés et qui, à l'échelle planétaire, se manifestent par le réchauffement climatique et ses infinies conséquences.

Nous possédons en nous les ferments de nos évolutions futures. À travers nos comportements, même les plus destructeurs et éloignés de ce que nous nommons la civilisation, c'est toujours la nature et ses forces de création et d'évolution qui opère. Dès lors, l'effondrement annoncé du modèle occidental et de nos civilisations consuméristes est le préalable à nos futurs progrès, non pas, non plus, technologiques, mais tout simplement humains. En effet, comme à chaque catastrophe ou bouleversement majeur, la vie (ici la mort) ne fait jamais table rase du passé. Bien au contraire. L'effondrement, ou quel que soit le nom qu'on donne à cette métamorphose de masse, sera incontestablement le tremplin de nos évolutions futures. Il permettra à chacun de participer activement et en conscience à la destinée humaine et même planétaire. C'est en étant désormais lucide sur sa totale interconnexion avec le monde, la nature et le cosmos que l'humanité résistante et résiliente pourra désormais réorienter ses objectifs, ses priorités et ses pleines et nouvelles

responsabilités vis-à-vis du reste de la biosphère et plus largement du cosmos. Non seulement cet effondrement est une nécessité, mais il est aussi une chance pour nous de changer avec le monde, plutôt que de voir le monde changer sans nous.

Effondrement : la Grande Initiation

Le processus de l'effondrement, tel qu'il est envisagé, ressemble à s'y méprendre aux procédés de la sélection naturelle. Même forme de sélection qu'il y a 65 millions d'années. Les espèces dominantes, invasives et massives ont laissé la place, du fait de leur inadaptation au nouvel environnement, à des espèces plus « démunies » jusque-là, mais particulièrement résilientes et adaptables. L'union sera ici salvatrice pour l'avènement d'une conscience supérieure, du moins renouvelée. Seuls ceux qui s'uniront survivront, car c'est justement ceux-là qui doivent emmener l'humanité vers une unité de corps et de conscience avec l'univers et les mondes qui le parsèment. Or, cette aptitude à l'union est de moins en moins présente au sein des sociétés et des populations toutes converties aux idéologies consuméristes occidentales. De celles qui prônent l'individu roi, éperdument en quête de reconnaissance et de valorisation dans tout ce qu'il vise, consomme et entreprend. Les germes de la vie future sont déjà là, en Terre. Ils n'attendent plus qu'un climat et des circonstances favorables pour croître, se développer et se répandre.

Les sociétés dites « traditionnelles » ou « primitives » ne sont pas les derniers représentants d'une étape de l'évolution humaine. Ce ne sont pas les derniers témoins d'un temps

révolu, mais les survivants d'un rameau différent de notre évolution. Elles sont aujourd'hui représentatives, même en tant que minorités menacées, d'une variété, d'une diversité et d'une richesse culturelle utiles à l'ensemble de l'espèce. Par nécessité vitale, elles ont su préserver sinon développer des aptitudes que nous avons nous-mêmes perdues ou oubliées et qu'il nous sera impératif de redécouvrir afin de survivre et reprendre le cours d'une évolution aux orientations nouvelles. En divergeant, des espèces ou des variétés développent des capacités, des propriétés et des aptitudes qui leurs sont propres et qui, passé un certain temps, peuvent, à travers une symbiose, inaugurer de nouvelles complexités.

Nous avons donc d'un côté un développement technologique, et de l'autre un développement spirituel. En somme, deux visions et deux prises de conscience différentes de l'unité du monde.

Au fil des millénaires, nos évolutions sociétales ont permis la maturation d'un cerveau tel que celui que nous connaissons aujourd'hui. C'est cette interaction multimillénaire entre les individus qui a permis à *Homo sapiens* de devenir conscient de lui-même et d'autrui. Il nous faut désormais accomplir un pas supplémentaire. Celui qui consistera à propulser *Sapiens-sapiens* dans une autre dimension cognitive d'ordre universel et cosmologique. Pour ce faire, il va nous falloir renoncer aux anciennes matrices devenues trop étroites et paralysantes. Celles qui nous avaient jusque-là modelés : les sociétés telles que l'occident aujourd'hui en est la plus éclatante et la plus écrasante représentation. Il nous faut désormais retourner vers

des modèles de sociétés à échelle humaine. C'est-à-dire proche des sociétés dites « primitives » ou « traditionnelles ». La rupture doit s'organiser pour que l'homme s'accomplisse. Le fruit doit tomber du rameau ancien pour engendrer un arbre nouveau.

EFFONDREMENT : LES LEÇONS DU PASSÉ

Il y a quelques centaines de millions d'années, certaines formes de reproduction cellulaire, de nutrition, d'échange et de communication ont pris l'ascendant sur d'autres, plus rudimentaires. Aujourd'hui, au cœur même de l'humanité, une certaine forme de complexité semble à son tour en passe de dominer le reste de la diversité. Est-ce à dire que la civilisation occidentale, pour ne pas la nommer, était la meilleure voie à emprunter par la complexité ? En l'état actuel sans doute pas, quand les forces de régression et de mort n'ont de cesse de nous tirer davantage vers le néant. Hormis cette volonté de conquête et de domination qui le dépeint le mieux, qu'est-ce que le modèle occidental peut bien avoir de plus sur tous les autres au point d'être aujourd'hui le point de passage apparemment obligé de la complexité ? Est-ce justement ce matérialisme excessif ? Est-ce cette volonté inaliénable de vouloir à ce point transformer la matière qui fait de notre culture un « modèle » imposé à toutes les espèces comme à toutes les sociétés humaines ? Si l'Occident est loin d'être un

idéal de civilisation, il nous faut désormais nous rendre à l'évidence. Sauf accident, il est le chemin que la complexité a « naturellement » (mais peut-être momentanément) choisi d'emprunter. D'autres sociétés, « primitives », étaient remarquablement plus solidaires, organisées, épanouies et heureuses en plus d'être en parfaite harmonie avec le reste de la création. Mais ne se seraient-elles pas avérées autant d'impasses si leur modèle avait pu être transposé à l'accroissement exponentiel de la démographie humaine ? Passée une certaine densité de population, leurs structures n'auraient peut-être pas résisté. Le saurons-nous jamais ?

La disparition de nombreuses sociétés primitives durant ces cinq cent dernières années ne tient-elle pas essentiellement et simplement à leur infériorité numérique plus qu'à leur « infériorité » culturelle, technologique, politique ou sociale face à la vieille Europe ? Le fait est qu'elles n'étaient tout simplement pas assez nombreuses pour contenir sinon repousser un flot humain ininterrompu. En dessous d'une certaine démographie, la plupart des groupes humains ont été, tout au long de l'histoire et de la préhistoire, absorbés et digérés par leurs supérieurs numériques. En définitive, si les dernières sociétés primitives n'ont pu résister à l'envahisseur, c'est d'abord parce qu'elles n'étaient pas parvenues à atteindre une quantité de population suffisamment importante pour endiguer le flot ininterrompu des colonisateurs. Et si ces conquérants étaient le plus souvent représentatifs de structures sociales, politiques, économiques, culturelles ou religieuses souvent plus complexes et surtout plus « évoluées » (au sens que l'Occident donne à ce terme), c'est parce que la plupart du temps, l'un ne va pas sans l'autre. Passé un certain nombre

d'individus, les structures sociales et/ou politiques, tout comme les institutions religieuses doivent évoluer, se complexifier afin de maintenir la cohésion du peuple ou de la nation. Le revers de la médaille, c'est que passée une certaine masse critique de population, les nations s'effondrent le plus souvent sous leur propre poids ou à cause de la fragilité et de l'obsolescence de leurs institutions. Mais ces implosions et ces morcellements sont souvent les ferments de nouveaux départs pour une complexité sclérosée au sein d'une population trop massive et trop passive.

La plupart des sociétés traditionnelles ont été contaminées et à terme, absorbées par le modèle occidental. Peut-être étaient-elles autant d'impasses portant en elles le germe de leur extinction future. Si ces derniers groupes humains ont aujourd'hui presque disparu, ce n'est peut être pas tant par accident ou par une sorte d'absurdité ou d'injustice. Ils n'étaient peut-être que la dernière frange d'une humanité en train de se synthétiser sur un plan supérieur de complexité. Masse vivante en perpétuelle mutation qui, dans un ultime retournement sur soi, aperçoit les dernières formes d'un corps achevant sa métamorphose.

Cependant, rien ne nous dit que ces anciennes structures ne resurgiront pas un jour par une sorte de rémanence sous une autre forme, au sein de cultures déjà établies. L'art, l'harmonie, la beauté et les équilibres finissent tôt ou tard par rejaillir comme un magma que rien ne peut jamais contenir parce qu'il est la sève du monde et du mouvement perpétuel qui l'anime. Si la forme en est différente, la force elle, demeure toujours la même.

S'il y a tâtonnement à la fois historique et *vertical* au milieu des formes successivement empruntées puis délaissées par la complexité depuis les origines de la vie ; il est aussi une exploration et une recherche géographique et *horizontale* par interactions, prédatons, invasions, contaminations et dominations successives. À travers leur extinction ou leur assimilation, les anciennes sociétés ou civilisations ont été, dans ce qu'elles ont inévitablement communiqué à leurs conquérants, autant d'influences et de « nutriments » matériels et spirituels. Nos sociétés contemporaines sont par certains endroits de véritables menaces, aberrations ou monstrueuses difformités eu égard à ce que l'on est en droit d'espérer d'elles. Mais ce ne sont peut-être que les douleurs et les interrogations d'un organisme qui n'a de cesse de grandir et de se développer. Les plus monstrueuses formes de civilisations sont autant d'astres en fin de vie qui auront tôt fait, au moment de leur inévitable conflagration, de disséminer certains des éléments qu'ils auront patiemment synthétisés tout au long de leur histoire. Toute décomposition possède en elle ses éléments fertiles.

Ainsi élaborée depuis les premiers mouvements de la vie, chaque nouvelle complexité se voit rétroactivement couronnée d'une détermination, d'une volonté et d'une liberté qui en sont la synthèse en même temps que le nouvel élan.

Quand, en 408, à la tête des peuples barbares d'Europe, Alaric parvient aux abords de Rome, un ermite italien vient au devant de lui et lui fait part de « [...] l'indignation du ciel contre les oppresseurs de la terre [...] Alaric embarrassa beaucoup le saint homme en lui déclarant qu'il était entraîné presque malgré lui aux portes de Rome, par une impulsion

inconnue et surnaturelle¹ ». Plus que l'instrument de simples conquêtes et victoires militaires, Alaric, inconsciemment, se ressent le levier ou le point d'appui de ce qui n'est autre qu'une force de socialisation et de civilisation. À l'image des astres en fin de vie qui, lorsqu'ils explosent, dispersent à travers le cosmos la totalité des éléments complexes qu'ils ont patiemment mûris en eux ; les plus vastes empires, comme les plus humbles peuplades engloutis par l'histoire, n'en diffusent pas moins les plus riches de leurs éléments au sein des nations conquérantes. De tous temps, les guerres et les invasions ont permis le rayonnement réciproque des cultures. Les influences ont été innombrables à travers le monde. Et le sens de ce rayonnement ne fut pas toujours du vainqueur vers le vaincu. Loin s'en faut. Au sein des nations victorieuses, dans leurs propres murs, la conservation et la transmission de la culture des peuples soumis et asservis étaient autant d'actes de résistance. Cette mémoire patiemment transmise de génération en génération était le gage de la survie, du renouveau et du rayonnement de traditions et de savoirs que l'on croyait à jamais engloutis avec les ruines des cités et les rangs des armées défaites.

Écllosion, migrations, conflits, remplacements (les uns par les autres) de cent peuples divers : toute cette effervescence polymorphe et bigarrée, qu'est-elle en dernière analyse, au fond d'elle-même, sinon le jeu,

1 Edward Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain, Rome (de 96 à 582)*, Robert Laffont, coll. « bouquins », 2000 [1983], p. 901.

toujours le même jeu, le jeu sans fin de la ramification des formes vivantes, se continuant en milieu civilisé¹ ?

Ainsi et depuis toujours continue de se faire le lent et douloureux travail d'échange, d'assimilation et d'enrichissement de la matière par elle-même.

[...] type encore inédit et particulièrement révolutionnaire de mutation : celle résultant, non plus d'un remaniement des particules germinales à l'intérieur de quelques individus, mais de l'inter-fécondation massive de larges groupes ethniques soudain entrés en conjonction, au hasard de leurs migrations ou de leur expansion².

L'époque n'est plus aux conquêtes militaires. Les victoires sont d'un autre ordre. Elles sont désormais technologiques, scientifiques, économiques ou encore culturelles. L'étendue de l'information a pris le pas sur celle des frontières. Les contrats et les marchés ont remplacé les pactes et les traités. Les *trésors de guerre* désignent aujourd'hui la richesse financière et matérielle d'une entreprise. On parle désormais le plus souvent de puissance économique pour décrire un pays, bien plus que de puissance militaire. Les sciences et les connaissances sont devenues les principaux enjeux pour une humanité dont la croissance démographique sera très bientôt contenue par les limites géographiques et énergétiques que lui impose la planète. Ce n'est plus *vaincre ou mourir* qui s'impose

1 Pierre Teilhard de Chardin, *La place de l'homme dans la nature*, 1018, 1962 [1956], p. 123.

2 *Ibid.*, pp. 124-125.

désormais à nous, mais *trouver ou mourir*. Car à moins de s'entre-déchirer, les grandes nations n'ont plus aujourd'hui comme seul expédient que de partir à la conquête de nouveaux horizons, non pas encore géographiques, mais technologiques, scientifiques et éthiques. C'est parvenu au terme de sa croissance, et ayant épuisé toutes les ressources spatiales et nutritives du ventre qui l'avait jusque-là porté, que l'embryon se doit, s'il veut vivre, d'opérer sa métamorphose. Abandonner cet espace clos pour changer de dimension et de nature.

On peut se révolter, et c'est légitime, au vu des ravages à la fois écologiques, culturels et humains perpétrés depuis plus de cinq cents ans par l'homme blanc sur toute la surface de la planète. Une contamination qui déborde les seules dimensions physiques de notre Terre. Près de 10 000 objets ou débris de toutes dimensions sont déjà en orbite autour de notre planète après seulement cinquante ans de conquête spatiale. Quelle n'est pas aussi notre révolte face à la triste mais non moins inéluctable disparition de nombreuses espèces animales encore ignorées par l'homme ? La disparition de la forêt tropicale humide, le braconnage d'espèces déjà très affaiblies par la constante diminution de leur milieu vital sont autant d'abominations, d'injustices et de folie. Tant de richesses à la fois minérales, végétales, animales, mais aussi humaines à jamais perdues. Tant de propriétés, de facultés, de génies, de connaissances et de mémoires à jamais sacrifiés sur l'autel du profit et de la bêtise. Quand la seule existence de certaines espèces ou autres créations sont, par leur seule présence, autant de sources d'émerveillement et de richesse intérieure. Qui sait si les structures et les règles de la société idéale n'ont pas déjà disparues avec les derniers représentants d'un peuple, que

l'expansion de l'Occident aurait réduit au silence ? Quand nombre de plantes comme autant de remèdes potentiels contre le cancer, le sida ou d'autres maladies futures, disparaissent en fumée dans quelque brûlis d'Amazonie ; qui sait si les remèdes à nos cancers sociaux et à nos poisons internes ne se sont pas évanouis avec les derniers représentants de cultures pour toujours éteintes ? Elles étaient peut-être comme autant d'expériences et d'« éprouvettes » renfermant un idéal social. Ce dernier, une fois synthétisé, aurait pu être transposé et adopté par l'ensemble du genre humain. Possibles antidotes d'une expérience occidentale en passe de virer à la contagieuse épidémie.

Mais peut-être nous faut-il prendre une certaine distance, mais qui n'est pas – du moins pas encore – de notre dimension. Il est probable que tous ces outrages faits à la vie ne soient que les inévitables effets de l'impitoyable progression de la complexité. La vie, nous le savons d'ores et déjà, n'a pas pour vocation la conservation de ce qu'elle crée. Bien au contraire, elle ne le sort de terre que pour mieux l'y replonger, le transformer, le mélanger et l'assimiler. Parce que le « but » qu'elle se propose d'atteindre va bien au-delà des formes auxquelles elle a momentanément recours pour s'en approcher.

Toute forme d'échange et de communication suppose la formation d'une société. Et celle-ci, soumise aux exigences incontournables de la démographie, ne peut que se complexifier, s'accroître et finalement se disloquer. Mais tout ne sera pas perdu. Les éléments les plus riches, les sagesses, les savoirs de toutes sortes, les techniques, la mémoire des peuples perdureront. Comme un humus, ces éléments riches en

potentialités serviront à la croissance et à la maturation de nouvelles sociétés qui sauront peut-être mieux les actualiser.

Aujourd'hui, la société est devenue une fin en soi en tant que machine humaine à générer du profit et de l'aliénation. Une civilisation construite à partir d'une *servilisation* de l'instinct en faveur d'une norme sociale, entité abstraite et arbitrairement établie par des inadaptés. La patrie, le travail ou la famille (au sens judéo-chrétien du terme) sont autant de rouages parcimonieusement huilés de quelques gouttes de bonheur artificiel. Une mécanique biologique dont le carburant humain fait de nos rêves, de nos illusions et de nos névroses, n'a pour seul véritable objectif que de générer de la puissance, du profit, de la domination à seule fin d'assouvir la plus primitive avidité. Chacun étant enfin intimement convaincu par les chantages de la moralité et de la bonne santé sociale d'œuvrer pour le bien de tous.

Le développement quasi exponentiel des sciences, des technologies et des communications n'a, encore aujourd'hui, pas d'autre but que d'entretenir sinon accroître, sous prétexte d'un « mieux vivre », l'asservissement et la domination des masses au profit de quelques minorités. Domination elle-même dépendante de notre propre incapacité à maîtriser nos désirs et nos passions. Car, comme le dit Rousseau, quel joug imposerait-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ? Nous avons tous été tour à tour émerveillés, enthousiasmés, séduits et convaincus, depuis les débuts de l'ère industrielle, par les différents apports du progrès et de la civilisation. Mais sommes-nous véritablement et sincèrement plus heureux aujourd'hui qu'hier ? Sommes-nous plus proches du bonheur que n'importe quel indigène encore à la surface de la planète,

momentanément préservé de notre contamination ? Qu'avons-nous gagné de plus sinon un plus grand asservissement ? D'aucuns avanceront que toutes ces richesses ont participé et participent encore, dans une toujours plus grande mesure, au bonheur de chacun. Toujours cette chimère d'un soi-disant progrès social qu'on nous agite devant les yeux pour nous faire oublier qu'on nous dépouille de nos libertés, de nos vies et de notre humanité. Peut-on espérer quelque progrès social que ce soit à partir d'une hiérarchisation de la société dont la peur est la seule dynamique et le plaisir facile le seul opium ? Des plaisirs faciles, rapides et immédiats dont on nous gave tous les jours comme de riches sucreries qui nous coupent la faim. Une faim de savoir, de découvrir, de déguster, de se délecter d'une culture digne de ce nom. Les maux dont souffre l'Occident sont dus à l'ignorance. Et cette dernière est savamment entretenue par l'industrialisation et la religion du travail et du profit.

De fait, comment tout un chacun pourrait-il véritablement se cultiver, se délecter et faire preuve de gastronomie et de véritable épicurisme ou hédonisme si on ne lui en laisse pas le loisir ? Mais il manque nécessairement, nous dit Sénèque, à ceux à qui la société a dérobé une grande partie de leur vie. Comment, après une dure journée de travail et de stress pouvons-nous encore trouver la force d'ouvrir un livre, de visiter un musée. Chacun a trop à faire quand ce ne sont pas les moyens financiers qui manquent. Alors il faut s'en tenir aux priorités et se contenter de ce que l'état dispense en matière de culture prête à consommer. Une culture de *divertissement* dont le nom masque à peine les réelles intentions : celles qui consistent à détourner notre attention. À contenir le reste de temps et d'énergie dont dispose encore le peuple et à les diluer

dans de faux débats dits « de société » qui ne servent qu'à manipuler et à mobiliser les masses à des fins électorales. La démocratie, la République ; rien d'autre que des dictatures consenties par le peuple.

La mécanisation, l'industrialisation, la robotisation auraient dû depuis longtemps renvoyer les gens vers leur foyer sans plus avoir à travailler. L'entreprise ne devrait pas fabriquer seulement des richesses pour quelques-uns, mais du temps libre pour tous.

Au contraire de ce que la sagesse antique avait depuis bien longtemps déposé dans le cœur des hommes, l'idée moderne du bonheur est une contrefaçon. Elle n'est pas moins artificielle et fabriquée que tous les produits que la société de consommation invente et diffuse sans jamais épuiser la source de ses propres maux. Nous confondons depuis toujours et depuis notre plus tendre enfance, notre réel bonheur, qui ne dépend que de nous ; et la satisfaction de nos désirs par autant de plaisirs, quand ces derniers dépendent de notre capacité à en jouir. Car le plaisir est une sensation comme une autre et la force de l'habitude finit par l'émousser. Qui ne se donne loisir d'avoir soif, nous dit Montaigne, ne saurait prendre plaisir à boire.

Si le bonheur existe, il est bien éloigné de tous ces artifices. Il fut de tous les temps, de toutes les civilisations et de toutes les classes. Et ce, quelle que soit leur prospérité matérielle. Le bonheur est si fragile, si ténu, si insaisissable parfois au milieu de cette cohorte d'expédients censés à chaque instant le ranimer. Car ils ne sont en définitive, qu'autant d'obstacles, de fossés creusés et de murs dressés par la civilisation du progrès. Autant de distance entre notre idéal et son accomplissement. Le

bonheur n'est rien d'autre que le repos de l'âme. Il est la paix recouvrée avec soi et le monde, alliée à une forme d'innocence et de pureté toute animale. Il est un renoncement qui n'a ici rien à voir avec une quelconque idée de défaite parce qu'il n'a pas plus à voir avec un obscur projet de victoire. Il est dans l'acceptation de notre destinée et dans la patiente et confiante espérance d'une vérité qui finira bien par se lever. *Amor fati* dit le philosophe : aime ton destin. Plus de deux mille ans de civilisation effrénée et forcenée n'auront rien apporté de plus à l'idée que nous nous faisons du bonheur. Au contraire, tout ce temps n'aura fait que diminuer un peu plus notre capacité à le réaliser quand nous consacrons l'essentiel de nos forces à en priver ceux qui y parvenaient encore. Cette aspiration au bonheur, cette inaccessible étoile a brillé de tous temps dans le ciel de l'humanité. Une étoile parée de l'éclat d'une vérité première et ultime. Une révélation qui semble depuis toujours être le seul chemin susceptible de nous faire accéder au suprême bonheur.

La nation, la patrie, la famille même sont caduques. Elles sont autant de motifs d'enracinement, de sclérose, d'immobilisme et enfin de mort. Ces valeurs ne devraient jamais être celles d'aucun peuple dit civilisé parce qu'elles dissimulent en elles autant de formes d'enfermements, d'impasses et d'aliénations. Les sociétés dites « primitives » dans leur grande majorité ne s'y sont pas trompées. Que l'attachement à une terre, à un pays, à une culture, à une histoire, à une généalogie soit pratiqué par tout un chacun, rien ne doit l'empêcher. Mais de là à les ériger en morale... C'est prendre le risque de graver dans le marbre des valeurs qui ne

sont que des modalités passagères de l'existence et de l'évolution. C'est prendre le risque de bâtir nos sociétés et surtout notre hypothétique avenir sur un sol argileux et instable. Passé un certain temps et une masse démographique critique, l'effondrement menace. « Plus le lien social s'étend, nous dit Rousseau, plus il se relâche, et en général un petit État est proportionnellement plus fort qu'un grand¹. »

Dès lors, une des solutions ne serait-elle pas la constitution de sociétés ou de groupes ethniques à démographie limitée et construits sur le mode de l'affinité et de l'élection ? Autant de microsociétés disséminées à la surface de la planète comme des fourmilières. *A contrario*, nous avons jusqu'à présent, et durant plus de deux mille ans de conquêtes territoriales, usés de tous les artifices à la fois religieux et politiques pour tenter de maintenir l'unité physique et culturelle de nations démographiquement en « surcharge ». Quand, à la lecture de César, Montaigne constate « [...] que le corps d'une armée doit avoir une grandeur modérée et réglée à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre » ; même constatation ne pourrait-elle pas être faite à l'endroit de nos sociétés ?

1 Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Garnier-Flammarion, 2001, p. 86.

SURVIVRE À L'EFFONDREMENT

Seule la liberté prévaut parce qu'elle est la vie. Parce qu'elle est la seule vraie valeur à laquelle nous puissions aveuglément nous fier. Une liberté comme unique patrie dont les seules frontières se confondent avec celles d'autrui. Une liberté qui n'a ici rien à voir avec cette inextinguible soif de satisfaire jusqu'aux plus petits désirs que la société de marché prend un malin plaisir à faire naître en nous et à entretenir. Il faut réapprendre la liberté. En faire bon usage, comme il est un bon usage de l'amour, du travail... Une liberté tout entière faite de respect, de partage, d'échange, d'écoute. Rien à voir ici avec cette médiocrité et cette vulgarité insidieuses le plus souvent, qui sont celles des envieux, des jaloux, des menteurs, des fourbes, des malhonnêtes, des ambitieux, hommes de pouvoir et impuissants. Tous ceux qui ont la *niaque*, la *rage*, la *hargne* ; les baiseurs, les bouffeurs, les ivrognes, les jouisseurs impénitents pour qui le monde n'est qu'une vaste mangeoire où nos déjections se mêlent à notre pitance. Des bourreaux autant que des victimes ; surtout pas des hommes libres.

Chaque nouvelle invention, chaque nouvelle production dans la gamme infinie des plaisirs à satisfaire donne lieu à une nouvelle règle, à une nouvelle loi qui se doit de composer et de s'intercaler entre toutes celles déjà existantes. Croyant jouir toujours plus, nous ne faisons que raccourcir les chaînes qui nous entravent. Jusqu'à quand ? Arrivés au dernier maillon, serrés les uns contre les autres au point d'étouffer, aurons-nous encore assez de place et de force pour nous en libérer ? Verrons-nous encore seulement nos chaînes, invisibles sous nos chairs et la multitude vagissante des corps ainsi agglutinés comme autant de cadavres ?

Pourtant, l'entraide, la solidarité, la générosité et la compassion sont autant de préalables à notre survie comme elles le furent dès les premiers temps de notre histoire. Jusqu'où doit-on remonter pour retrouver le souvenir d'une société dont les principes et leur mise en application seraient en conformité sinon en harmonie avec la nature ? Si, et comme je le crois, il n'y a pas de véritable frontière entre nature et culture, alors il faut chercher dans notre plus lointaine histoire, le moment où nous avons commencé à confondre une culture au service de notre nature avec une culture comme moyen de domination et d'asservissement de la nature. L'excès de culture épuise à terme ce qu'elle est censé harmoniser. Comme tout aliment ou remède ; « prise » en quantité excessive, trop de culture paralyse et tue. Dans *culture* je mets aussi bien les arts que les sciences, les technologies, les industries, les structures sociales, économiques, juridiques ou religieuses... tout ce qui fait la mémoire d'un peuple, d'une race, d'une civilisation, d'une espèce animale. Nous l'avons déjà vu au sujet de l'évolution : toute espèce, toute forme de vie doit consentir à

une certaine « plasticité » et adaptabilité. Non seulement vis-à-vis de son environnement, mais aussi au regard de sa propre évolution. Car notre premier biotope, c'est d'abord nous-mêmes. Tout ce qui contrarie le mouvement de la vie est une menace. Être libre, c'est s'oublier ! Car qu'est-ce que la culture véritablement sinon la mémoire individuelle et collective ? Le « culte des ancêtres » dans sa plus large acception : autrement dit tout ce qui fait notre expérience, notre histoire, notre généalogie et notre identité. Notre rapport collectif et individuel au monde et à la vie. Depuis deux mille ans que nous ne cessons de nous gaver de matière transformée, à quel moment peut-on dire que la culture a commencé à devenir une forme d'excroissance qui n'allait jamais cesser de gonfler, d'enfler et de progressivement paralyser la société ?

Tout a probablement commencé, comme le suggère Rousseau, à partir du moment où nous avons décidé de nous prémunir contre les incertitudes de l'avenir. « [...] dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des besoins pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser à la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons¹. »

Rousseau nous dit que c'est la société qui est cause du malheur des hommes. Je dirais que ce n'est pas la société en soi, mais en tant que solution inadéquate à la mise en relation

1 Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, le livre de poche, 1996, p. 114.

des individus et de tous les « amours propres » qu'ils symbolisent. Il faut donc, pour que fonctionne le modèle social, que l'homme se défasse de cet « amour propre » qui fausse la relation à autrui. À défaut, il faut que l'homme reste seul, sinon le plus autosuffisant et autonome possible. Autrement dit, et comme l'écrit Michel Onfray :

L'art d'être à soi-même sa propre norme, de décider et de vouloir son existence, d'être le moins possible soumis aux caprices des autres, de fabriquer souverainement le détail de sa vie, d'élaborer librement son emploi du temps sans rendre de compte à personne. De même pour la question du rapport avec autrui, indépendamment du mode – amical, amoureux ou neutre¹.

La société est une structure naturelle appliquée à une espèce « surnaturelle ». Surnaturelle parce que la seule, *a priori*, à avoir développé une perception et conscience de soi en tant que personne. À partir de ce moment, la société, telle qu'elle a encore cours aujourd'hui, est progressivement devenue un cadre trop étroit pour contenir et faire « tenir ensemble » autant de consciences réfléchies, de volontés individuelles et d'aspirations au bonheur toutes plus diverses et singulières les unes que les autres. Aussi, et de deux choses l'une : modifier nos sociétés ou nos individualités.

La tâche paraît immense. Que ce soit dans un sens ou dans l'autre, la somme des renoncements semble définitivement

1 Michel Onfray, *Théorie du corps amoureux*, Éditions Grasset & Fasquelle, 2000, p 152.

interdire tout retour en arrière ou toute forme de progression. Car bien avant d'en voir éclore les premiers fruits, l'hiver sera venu et il sera trop tard. C'est pourquoi la nature a peut-être encore un rôle à jouer au cœur même de notre propre évolution. Car force est de constater qu'elle conserve toujours les pleins pouvoirs sur les grandes structures qui nous gouvernent : saisons, climats, forces telluriques, cycles lunaires, solaires ou cosmiques... Souvenons-nous de *Purgatorius*, ce petit rongeur probable ancêtre de la lignée des mammifères et de son échappée il y a 65 millions d'années. De nouvelles catastrophes et mutations biologiques ne pourraient-elles pas dans l'avenir favoriser certaines minorités sociales, culturelles, ethniques ou même seulement biologiques? Aidées par les circonstances et au hasard de transformations physiques ou cérébrales, elles deviendraient à leur tour les foyers de nouvelles espèces. C'est pourquoi, parmi les rares perspectives qui s'offrent encore à nous, hommes et femmes de bonne volonté, il en est une qu'il ne faut pas ignorer, toute effrayante qu'elle puisse être. Elle consiste en la rencontre de l'humanité avec les forces de la nature. Une rencontre plus qu'une confrontation, car seuls de tels évènements seraient à ce jour susceptibles de favoriser les changements et les évolutions qui s'imposent. Qu'ils soient soudains et violents, comme ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent ; ou qu'ils soient progressifs ; qu'ils viennent de l'extérieur ou qu'ils soient générés par notre propre espèce, il faut dans tous les cas nous tenir prêts à toute éventualité. Faire en sorte de nous préparer à construire le monde de demain. Car c'est toujours sur les ruines des empires écroulés que les cités nouvelles se bâtissent.

Ainsi, et pour que l'union des individus, des peuples et des nations puisse favoriser et accomplir son travail de communication, de transformation et de complexification, il faut qu'elle soit accompagnée à tous les niveaux d'une forme de négation. De renoncement au passé et aux différentes structures qui s'en inspirent. Accepter de mourir, c'est cela la vie ! Elle est dans chacun des instants qui la composent et la décomposent. Elle est un constant apprentissage de la mort et du détachement.

L'union du couple, loin d'être nécessairement un renoncement à l'individu, dont elle est peut-être au contraire une forme de complétion ou de progression, n'en est pas moins un renoncement à l'individualisme qui l'a précédée.

À chacun des niveaux supérieurs atteints par la complexité, la structure ainsi révélée ne peut dès lors se synthétiser que sur la base d'une répartition et d'une spécialisation des différentes fonctions nécessaires à sa cohésion. Ce fut le cas chez les premières macromolécules ; chez les premières cellules plus complexes et enfin chez les organismes. De même au niveau des sociétés animales ou humaines. Toute forme d'union ou de synthèse sous-entend un renoncement partiel de chacune des parties qui la composent. L'intégration et la participation à un édifice et à une complexité d'ordre supérieur impliquent une dégradation plus ou moins grande des structures inférieures. Mais cette atteinte à l'intégrité des éléments sous-jacents n'est qu'une atteinte dans la forme, et non pas dans les propriétés. Au contraire, elles se trouvent complétées, étendues et renforcées ; magnifiées et/ou sublimées.

De cette idée maîtresse, étendue aux sociétés, aux nations et qui sait, à toutes les formes de vie encore tenues dans le secret du temps et de l'espace, l'union incessante de tous les êtres à travers des structures chaque fois élargies ne participe-t-elle pas elle aussi de cette volonté sans fin de se compléter jusqu'au bout, dans l'espace et le temps ?

Une seule certitude cependant. Quel que soit le Principe, la Force, la Volonté, l'Intention ou simplement les seules lois physiques à l'œuvre au sein de la matière, celle-ci ne s'achèvera, ou ne continuera de se complexifier et de se compléter que par le jeu ininterrompu des causes et des effets. Qu'il soit apocalyptique ou seulement mécanique, notre avenir se fera *dans* et *par* la matière. Une matière sans doute appelée elle-même à se transformer et à se compléter en quelque chose de supérieur. Mais qui ne sera jamais en contradiction avec tout ce qui l'a précédé. Que nous en soyons seulement les témoins privilégiés ou les « inventeurs » par notre seule perception et conscience, le monde en tant que phénomène doit poursuivre sa progression.

LE JOUR D'APRÈS

Si des événements de grande ampleur devaient un jour secouer notre planète, quelles options pourraient cependant s'offrir à l'espèce humaine pour sauvegarder tout ou partie de son patrimoine aussi bien culturel que biologique ? D'aucuns, on peut facilement l'imaginer, useraient de tous les moyens mis à leur disposition par les sciences et les technologies, pour à la fois sauver leur vie et leurs richesses. À n'en pas douter, les individus comme les nations les plus riches useraient de tous leurs pouvoirs pour échapper au pire. Sauver l'espèce humaine ; préserver ce qu'elle a pu engendrer de meilleur dans tous ses différents domaines d'activité serait sans aucun doute la grande affaire des nations les plus riches. Elles seraient bien évidemment les premières à profiter des plus récentes avancées technologiques pour se protéger de futures catastrophes. Imaginons que certains moyens humains puissent être mis en œuvre suffisamment tôt pour sauver un échantillon de l'humanité. Mais alors, selon quels critères (mis à part la réussite sociale et financière) les « élus » seraient-ils sélectionnés ? Certaines fictions avancent l'idée d'une sélection génétique susceptible de fournir à une partie de

l'humanité sauvée du désastre, les bases d'un monde à reconstruire ; parfait, sinon meilleur. Une humanité « purifiée », comme on le fait du bétail. Une humanité « cultivée sous serre » à partir des meilleures « graines » ou des meilleurs « plans » sélectionnés : sans défaut ; sans plus aucune maladie du corps ou de l'esprit, passée ou à venir. Une humanité sans péché, et de surcroît, forte d'autant de qualités, d'aptitudes, de vertus, de savoirs comme seules nos sociétés dites civilisées et développées savent en produire. Une humanité proche de l'idée qu'elle se fait de la perfection, mais définitivement sans saveur et sans cœur. Car une sélection génétique serait la plus pauvre et la plus stupide des méthodes. De tels choix ne seraient faits qu'à partir de critères issus de nos propres sociétés productivistes et consuméristes. Sans valeur absolue, car dépendants de notions défendues *intra muros*, au cœur même de nos cités, de nos cultures et de nos civilisations. Des valeurs propres à elles-seules et sans aucune portée ou dimension universelle. Le bien, le mal, la beauté, l'intelligence, la culture, le progrès, le bonheur, la justice, Dieu... ont des saveurs et des couleurs différentes selon que ces notions nous parviennent de cultures lointaines dans l'espace ou le temps. Sauver la morale, les symboles, les croyances, les usages, les gouvernements et les lois, les textes ou les œuvres fondatrices de nos différentes civilisations serait absurde.

Car la construction de ce monde nouveau consisterait dès lors, à faire du neuf avec du vieux. Sauver le passé et les traditions à travers les différentes formes de notre mémoire collective consisterait à nous encombrer des formes, lors qu'il faudrait seulement et essentiellement sauver l'esprit. Ce n'est

pas la chose créée qui est importante. Ce n'est pas l'œuvre d'art le véritable trésor, mais bien notre capacité à créer. Et celle-ci, par définition, dépend essentiellement de notre aptitude à l'oubli. Le mouvement créateur n'est pas dans la répétition. Il est dans le prolongement. La création ne consiste pas à remettre nos pas dans nos anciennes empreintes. Mais à partir d'elles, à inaugurer de nouveaux espaces, de nouveaux horizons et de nouvelles dimensions de l'Être. Ce ne sont pas les créations (œuvres statiques) qui sont importantes, mais la création (dynamique, élan, désir, passion, débordement, surabondance, vie, mouvement, chaos...) qui est la véritable flamme dont tout procède. Elle seule mérite d'être préservée et transmise. Une humanité parfaite, selon nos plus étroits critères, serait une humanité défaite, lisse, stoppée... une humanité à perpétuité, sabordée et prisonnière de ses propres choix esthétiques, politiques, culturels et génétiques. Une humanité prisonnière d'un cercle non pas vicieux, mais excessivement et vertigineusement vertueux. Prisonnière d'un abîme de perfection devenu une sorte de néant de l'existence aux horizons définitivement fermés. Une surhumanité peut-être, mais lisse et sans perspectives.

Cependant, et quels que soient les moyens mis en œuvre par nos différentes civilisations, ils ne seront que tentatives désespérées et vaines. Car la nature aura de toutes les manières possibles le dernier mot. Le hasard, qui est l'un de ses plus puissants moteur – le soc de la charrue de Dieu – aura tôt fait de réduire un à un chacun des scénarios imaginés par nous, à grand-peine et à grand renfort de technologies.

Si de tels événements devaient un jour se produire, ils seraient de ceux qui, par le passé, ont régulièrement contribué à

façonner et à développer la vie sur notre planète. Aussi, quelle évolution, au sens darwinien du terme, serait-on en droit d'espérer d'une humanité reconstruite à partir des ruines de son passé ? Aucune sans doute. Car passés les premiers effets du bouleversement, nous reprendrions le cours de nos développements, là même où la nature les avait momentanément interrompus. Des nombreuses catastrophes qui ont émaillé l'histoire biologique du monde, ont toujours surgi d'importants changements, des directions résolument nouvelles à partir des vieilles formes du passé. C'est l'éternel secret de la vie et plus largement de la matière que d'inaugurer, dès que l'occasion s'en présente et que le hasard les propose, des directions, des perspectives, des dimensions et des formes absolument inédites. Le plus souvent à partir des minorités les plus négligeables ; des singularités les plus méprisables et des particularités les plus insignifiantes. Autant d'étrangetés jusque-là invisibles, discrètement nichées et tapies au creux de la masse dominante du moment. Tels furent en leur temps les fragiles mammifères face au rouleau compresseur dinosaurien.

Non ! Avec la vie de tout un chacun, la seule valeur véritablement digne d'être sauvegardée et transmise ; la plus universelle ; la seule susceptible d'être comprise sinon ressentie par n'importe quel être sensible d'un horizon à l'autre du plus vaste univers, c'est la reconnaissance de l'autre comme prolongement de soi.

Les nations comme les individus les plus riches et les plus puissants ne seront pas nécessairement les mieux protégés face aux fureurs de la nature. Les connaissances et les technologies ;

les sciences et les industries des pays dits « développés » ne seront peut-être plus d'aucun secours pour des hommes qui auront peut-être changé au sein d'un monde lui-même transformé. Et puis, le plus difficile n'est peut-être pas tant d'échapper ou de ne pas échapper à une catastrophe, que de lui survivre. Le *monde d'après* serait peut-être à ce point si différent qu'aucune technologie, devenue dès lors obsolète et inutile, ne pourrait plus nous aider. Seules notre intelligence et notre capacité à nous écouter, à nous unir, à nous aider et à nous aimer seraient sans doute plus efficaces que les plus puissants de tous nos disques durs. Les continents et les peuples aujourd'hui les plus défavorisés seront sans aucun doute les plus aguerris et donc les plus aptes à survivre et à pérenniser l'espèce au sein d'un monde devenu trop dur, trop hostile et trop « réel » pour des sociétés et des populations repues de richesses et de commodités. Incapables dès lors de survivre aux rigueurs d'un monde à reconstruire.

ÉVOLUTION

DU CHAOS À LA COMPLEXITÉ

Toute forme de chaos ou de cataclysme ne fait jamais tout à fait « table rase du passé ». Les catastrophes qui ont émaillé l'évolution n'ont jamais été totales ou absolues. Elles furent au contraire autant de sources de changement, de progression et de création. Le chaos ne fait qu'élaguer, défricher ou supprimer les « branches mortes » ou les « fruits » qui n'arriveront jamais à terme. Il est la tempête qui balaye l'excédent de récolte et pour n'en préserver qu'une partie. Elle n'en sera que meilleure. Il sépare le « bon grain de l'ivraie ». Il ne conserve que l'essentiel et pour lui prodiguer un surcroît de vitalité.

Depuis les premiers temps du monde, la complexité œuvrant pour la vie est toujours sortie grandie de tous les bouleversements qui l'ont accompagnée. Les catastrophes cosmologiques ou biologiques débloquent le plus souvent des situations qui se seraient avérées autant d'impasses si elles ne s'en étaient remises qu'à leur propre déterminisme. Elles sont aussi, pour certaines espèces, l'occasion de s'exprimer et de sortir enfin de l'ombre d'autres espèces jusqu'alors dominantes.

« Il fallait que la vie et la pensée soient déjà inscrites dans les potentialités de l'Univers primitif. Sinon toutes les météorites du monde ne feront pas apparaître Mozart parmi la descendance de nos petits ancêtres lémuriens¹. »

Il faut que les choses bougent toujours et intensément pour qu'elles se rencontrent et s'unissent davantage. Si les choses semblent s'être faites, et se faire encore de manière inexorable, ce n'est pas seulement par hasard. C'est peut-être parce qu'en amont, « tout est déjà fait ». Rien n'a jamais été vraiment *à faire*, mais simplement à inventer, à *révéler*. Comme si le monde se reconstituait inexorablement. D'autant plus sûrement et rapidement que les mouvements qui l'animent se font plus violents. Tout se passe encore aujourd'hui comme si, sous une apparence de chaos et de « désordre », chacun des *grains* d'énergie était inévitablement attiré vers son plus proche voisin pour ne former qu'une seule et même unité de chair et de conscience. Comme si, sous l'apparence physique et énergétique de la matière, persistait une autre force qui tendrait à rassembler l'univers sur lui-même suivant un plan et une organisation préétablis.

Depuis le big-bang et jusqu'à l'achèvement des temps ou du temps, l'univers ne vit que porté par l'incessante métamorphose d'une matière chaque fois propulsée vers des niveaux supérieurs de complexité et de conscience. Aussi, ce que nous perdons dans cette vie - dans la consommation et la consommation effrénée de la chair et de la matière -, nous le

1 Hubert Reeves, *Oiseaux, merveilleux oiseaux*, Éditions du Seuil, 1998, p. 189.

regagnons indubitablement plus « haut », plus achevé et plus vivant.

Tout chaos n'est qu'une transition. Il est le mouvement, le passage d'un état à un autre. Il est le milieu fluide, le lien en même temps matériel et dynamique entre un *avant* et un *après*. Il est une constante à toutes les étapes et à tous les étages de la Création. Il est dans les choses et les êtres en mouvement parce qu'il est dans le mouvement même des choses et des êtres. Il est dans le geste que je fais pour saisir un objet. Il est ce flot puissant, sans origine, qui depuis toujours monte du cœur même de la matière et la pousse dans ses derniers retranchements, dans ses dernières possibilités. Des limites qu'elle ne possède d'ailleurs sans doute pas. Il est l'expression même de cette volonté, de ce désir, de cette puissance et de cette forme de détermination partout à l'œuvre. Le chaos est plus que le mouvement. Il est changement et progression.

Nous associons toujours le chaos au désordre, à la destruction. Au contraire, toutes ces « catastrophes » sont autant d'accélération des échanges initiés par l'évolution. Ces événements sont l'impulsion et l'étincelle qui va infailliblement précipiter la réaction et la création. Chaque rencontre est un moment d'échange et de changement. Ainsi et depuis toujours se tisse un extraordinaire réseau de complexités et d'informations : un langage. Aujourd'hui encore, toute catastrophe, qu'elle soit cosmique ou simplement humaine, participe, qu'on le veuille ou non, à cette progression.

« Création, chute, incarnation et rédemption [...] cessent de nous apparaître comme des accidents instantanés disséminés au

cours du temps. [...] : ils deviennent tous les quatre, coextensifs à la durée et à la totalité du monde¹. »

La Création (au sens biblique), comme le dit Teilhard, est dans l'espace et le temps. Elle se poursuit toujours aujourd'hui. Non seulement à travers tous les événements qui jalonnent chacune de nos existences. Mais aussi à travers les différents cataclysmes qui font encore l'histoire de notre système solaire comme de notre planète. À notre échelle, tous ces bouleversements sont toujours « destructeurs ». Des individus, des sociétés, des civilisations, des espèces végétales ou animales ainsi que des biotopes y sont sacrifiés sans la moindre hésitation, sans la moindre émotion. C'est nous qui raisonnons eu égard à notre individualité, à notre personnalité et à notre culture affectives. Mais nous sommes au-delà de nous-mêmes. Nous devons dès lors accommoder notre vue, nos sens, notre conscience même à cette nouvelle dimension pour laquelle nous sommes préparés. Du haut de nos brèves existences nous ne voyons pas tout parce que le phénomène dépasse le seul champ de notre vision. Parce que nos yeux ne sont que les yeux encore clos d'embryons et que nous ignorons vers quelle métamorphose, vers quelle vie nouvelle nous nous dirigeons. Celle pour laquelle nous sommes depuis toujours promis et préparés.

La fécondité des événements est le plus souvent liée à leur fréquence, à leur intensité et à leur apparente violence. En laboratoire, lorsqu'on veut accélérer une réaction chimique, il suffit de faire monter la température du mélange. À tous les degrés de l'évolution, il a fallu le plus souvent l'intervention

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Comment je crois*, Éditions du Seuil.

d'événements violents pour accélérer, encourager, intensifier et enfin débloquer des processus évolutifs auxquels il manquait un surcroît d'énergie pour reprendre leur progression.

Fédérer des êtres déjà existants pour créer un être plus complexe et plus performant, voilà bien une des recettes favorites de la nature en gestation¹.

Hubert Reeves,
Patience dans l'azur.

À la question : l'univers a-t-il un sens ? grande serait la tentation de répondre par l'affirmative. Grossière serait l'erreur de chercher vaille que vaille les éléments allant dans cette direction. Or, affirmer que l'univers puisse avoir un sens ; qu'il puisse être porteur d'un projet quelconque, c'est déjà sous-entendre qu'il puisse avoir un début puis une fin. C'est implicitement admettre qu'il est une création ponctuelle, limitée et impliquant de fait un acte créateur qui l'aurait tiré du néant. Par là même, c'est sous-entendre l'existence d'un tel néant (non-sens par excellence dénoncé par Bergson dans *L'évolution créatrice*) et la possibilité que quelque chose puisse naître d'un rien absolu.

Depuis les premières vibrations quantiques jusqu'à nos agitations humaines, en passant par la formation des galaxies et des planètes ; une certaine cohérence, à défaut d'un véritable sens, transparait indiscutablement de ces effervescences et de cette frénésie matérielles. Si la prudence nous enjoint d'écarter

1 Hubert Reeves, *Patience dans l'azur*, Éditions du Seuil, 1981, p.120.

toute sémantique, force est néanmoins d'admettre l'évidence : une syntaxe est en cours d'élaboration. Une logique et une structure se détachent en filigrane et continuent de se construire, tantôt manifestées par l'entropie¹, puis par les forces gravitationnelles, biologiques et enfin par les forces sociales.

La face cachée du hasard

Le chaos est originellement assimilé à la notion de confusion. Or, la confusion d'un milieu comme celui de l'univers à ses débuts, peut n'être qu'apparente. Elle est le plus souvent liée à la perception et à l'interprétation qui en découle à un instant « t ». Toute confusion peut n'être que momentanée. Extraite d'un contexte où elle a malgré tout un rôle à jouer et où la nécessité s'avère être bien plus souvent qu'il n'y paraît, la face cachée du hasard.

C'est ainsi que l'extrême agitation des premiers temps du monde est le plus souvent perçu sous la forme d'une confusion totale. Une agitation extrême de laquelle vont émerger des états secondaires donnant naissance à des milieux bien différents de ce qu'ils étaient quelques instants auparavant. Ainsi, toutes les confusions rencontrées dans la nature et dans les différents milieux qu'elle a suscités se sont avérées autant de transitions et d'occasions vers des *organisations* et des *complexités*, non pas nécessairement supérieures (suivant quels critères le seraient-elles et pour quelle finalité inconnue ?), mais à tout le moins différentes. Il y a donc déjà une forme de cohérence qui

1 « Grandeur qui, en thermodynamique, permet d'évaluer la dégradation de l'énergie d'un système. L'entropie d'un système caractérise son degré de désordre. » Définition *Le Petit Larousse illustré*.

tendrait à démontrer que le chaos et la confusion n'étant pas permanents mais seulement transitoires, l'univers se meut donc dans une certaine direction. Du moins semble-t-il animé, depuis 13,7 milliards d'années, d'un *mouvement*, d'une *dynamique* dont le sens certes nous échappe, mais qui n'en demeure pas moins régulière, cohérente, mais surtout pas absurde. Car un univers absurde serait un univers éternellement maintenu dans cet état de confusion généralisée que fût celui de ses origines. Un univers en quelque sorte semblable à une casserole d'eau en perpétuelle ébullition et sans qu'aucune perte d'énergie, sans qu'aucun changement d'état ne vienne jamais en modifier le cours. Un univers clos sur lui-même. Non seulement sur le fond (la quantité de matière/énergie disponible) mais aussi sur la forme (les différentes formes successivement empruntées par ce même couple matière/énergie). Un univers absurde serait donc un univers enfermé dans une sorte de *stéréotypie cosmologique* interdisant toute variation de milieu, toute structuration de la matière, toute association durable de particules, d'atomes, de molécules et *a fortiori* de cellule. Or, la mécanique quantique, l'astrophysique et la biologie moléculaire nous apprennent que dans chacun de leurs domaines respectifs, tel n'est jamais le cas.

Quelle est donc la nature de ce mouvement commun ; universel ? Quelle est cette dynamique qui tend à se révéler depuis les premiers milliardièmes de seconde après le big-bang et jusqu'à 13,7 milliards d'années plus tard ? Les termes que nous rencontrons le plus souvent pour décrire l'univers ou plus précisément l'évolution cosmique sont *organisation*, *ordre* et *complexité*. Or ces trois notions sont à forte connotation

anthropocentrique. Elles sous-entendent déjà un but, un objectif fixé à l'avance et fortement empreint des assignations pratiques que nous exigeons la plupart du temps de la matière. Henri Bergson a bien démontré dans *La pensée et le mouvant* (1938), que le désordre est bien souvent un ordre que nous n'attendons pas. La confusion apparente que nous pouvons constater n'est telle qu'eu égard à une certaine attente sinon impatience que nous manifestons. En elle-même, cette confusion a sa cohérence, sa logique, sa propre dynamique. Elle n'est qu'un instantané ; le moment d'un mouvement plus large. Le désordre est le plus souvent l'infime partie sinon l'occasion d'un ordre supérieur. C'est ainsi que ordre, organisation ou complexité sont souvent synonymes de stabilité, de permanence d'un état inscrit dans la durée, donc à chaque instant identique à lui-même. Le désordre ou la confusion ne sont que des états transitoires ; les articulations assurant le passage d'un ordre à un autre ; d'une structure à une autre ; d'une stabilité à une autre stabilité plus pérenne. Le chaos n'est donc pas le contraire de l'organisation ; il en est le préalable et l'occasion. Il est à l'image d'un milieu fluide, le « bouillon de culture » primordial qui autoriserait toutes les rencontres, tous les échanges possibles, toutes les combinaisons, toutes les associations et toutes les complexités à venir.

De cette dernière notion le *Petit Larousse* nous propose une première définition dont nous nous contenterons : « Complexe - adj. (du latin *complexus*, qui contient). Qui se compose d'éléments différents, combinés d'une manière qui n'est pas immédiatement saisissable. » La plupart des autres définitions font essentiellement état d'un *ensemble* ou d'un *composé* de

différents éléments hétérogènes formant un tout intégré. Ici, la complexité ; le caractère complexe d'un système, d'une structure, définit la quantité d'éléments entrant dans sa composition. Il décrit d'une certaine manière sa structure et la nature du lien qui unit chacun de ses éléments. Autrement dit, sa *cohésion*, sa *stabilité* et une certaine *efficacité*. Cette dernière notion appelle d'elle-même un but à atteindre. Elle sous-entend un certain objectif associé à cette complexité.

L'Unité perdue ; l'Unité rêvée

Aussi, quel est donc le but le plus souvent recherché dans la nature si ce n'est la stabilité, la permanence, *la conservation d'un état* ? Au sein de l'univers primordial ou au cœur des étoiles, la collision des particules soumises à l'intense activité du milieu entraîne une perte d'énergie et donc de masse (suivant la relation d'équivalence $e = m$) sous forme de rayonnement ou de particules. Cette libération d'énergie qui est en même temps une privation pour les particules, va générer une instabilité, un déséquilibre momentané aussitôt compensé par l'association (première forme d'union et de coopération) des particules impactées. Sur la base de cette union, certes éphémère, une nouvelle structure se crée. Une nouvelle organisation dont l'objectif premier est une stabilité recouvrée et une *unité* restaurée sur un plan supérieur. « Les ions [...] attirent la matière autour d'eux et l'incitent à réagir. Ainsi se constituent des molécules complexes telles que l'ADN, une

structure qui finit par s'imposer parce qu'elle présente une plus grande stabilité.¹ »

Ainsi les complexités d'ordre supérieur assurent davantage de stabilité aux complexités inférieures. Du moins sont-elles garantes de la conservation d'une certaine information, d'une mémoire de la forme au sens littéral. Depuis 13,7 milliards d'années, toutes les organisations successives, des plus simples aux plus complexes, sont autant de tentatives réitérées de gagner chaque fois davantage en stabilité, en durée, et en conservation d'une certaine quantité d'informations. Mais à quelle fin ?

Nous voyons donc qu'au sein de la nature et à toutes les échelles, toutes les formes de complexités sont autant de structures organisées dont l'objectif premier est la conservation de leur état. Elles sont dans tous les cas les fruits de l'association de leurs éléments constitutifs dans le seul but de compenser une perte d'énergie illustrée par l'entropie à un niveau inférieur. Car si la fuite d'énergie, comme la fuite d'air d'un ballon, illustre la tendance du système à retrouver un état d'équilibre, ce dernier n'en est pas moins une menace pour l'existence du système lui-même. Car un système à l'équilibre parfait, absolu, du point de vue thermodynamique qui nous occupe ici, est un système mort.

Il y a donc un paradoxe en ceci que d'un certain côté, les particules manifestent une tendance à la stabilité et à la permanence. Pour autant, cette stabilité et cette permanence sont synonymes d'un système fermé, égal à lui-même, sans

1 Joël de Rosnay, *La plus belle histoire du monde*, Éditions du Seuil, 1996, pp. 40-42.

« perte » ni « profit », sans information, à l'équilibre donc absurde car stérile. D'un autre côté, cette tendance à la conservation d'un état (système simple comme la particule ou complexe comme la molécule) est en permanence contrée par l'entropie qui mesure le taux de dégradation en énergie d'un système. Ici, la tendance à l'équilibre (à la conservation de l'information) est continuellement contrariée et compromise par une même tendance à l'équilibre illustrée par l'entropie¹ (dilution de l'information). Le paradoxe serait total et le raisonnement absurde si ces deux tendances ne se situaient pas chacune à un niveau différent. En effet, l'entropie, de manière générale, tend en permanence à diluer l'information et à faire de l'univers un milieu homogène, neutre, invariant et donc stérile. D'un autre côté, en réaction à cette entropie, les particules s'unissent, s'associent, se combinent afin de gagner toujours plus en stabilité et en préservation de l'Information dans le temps. Il y aurait donc deux tendances contradictoires qui consisteraient en une matière qui tendrait à toujours se déliter sous forme d'énergie ; et une énergie qui tendrait à se figer sous forme de matière.

Résumons nous sans trop nous perdre dans les détails. Aux premiers milliardièmes de seconde qui ont suivi la « naissance » de l'univers, nous sommes en présence d'une énergie incommensurable. Le chaos est total ; l'activité du milieu inimaginable. Or, dès les premiers instants, les

1 Il n'y a pas, *stricto sensu*, d'entropie (dégradation d'énergie) au niveau global (cosmologique) dans la mesure où rien ne se perd et rien ne se crée ; mais où tout se transforme. Toutefois, cette hypothèse ne tient qu'à la seule condition d'un univers fermé, voué à terme, à se replier sur lui-même.

particules d'énergie confinées dans un espace réduit vont aussitôt modifier leur milieu en créant des soupçons de complexité et tendre ainsi vers des îlots de stabilité encore très fragiles. Le processus est néanmoins amorcé qui va consister durant près de 13,7 milliards de nos années, et sous l'impulsion d'une énergie primordiale, à édifier des structures chaque fois plus complexes, donc stables et pérennes, en laissant s'échapper à chaque niveau franchi, toujours moins d'énergie sous forme d'entropie. Cette dernière sera chaque fois redistribuée et refondue dans des complexités renouvelées et toujours supérieures en termes de *stabilité*, de *cohésion* et de *spontanéité* autrement dit de *liberté* mais aussi de *diversité*.

L'Esprit de la Terre

Voilà que se dégage une structure, une forme de canevas indéfiniment transposable à tous les milieux : atomique, moléculaire, biologique, humain. Cette trame, cette ligne de progression se définit comme suit : tout d'abord un état *chaotique*, puis l'émergence de *structures* de plus en plus *complexes* et *unifiées* ; autrement dit *stables* et *intégrées*, de plus en plus *libérées* des contraintes immédiates de l'environnement. Des structures de plus en plus *autonomes*, plus *communicantes* et *communiantes*, *unies* dans un commun *désir d'être* toujours davantage à travers ce que Teilhard appelle un PROCESSUS COSMIQUE DE PERSONNALISATION.

Or, nous l'avons vu, les sociétés humaines, dans la continuité des sociétés animales, ont poursuivi ce mouvement : cette irrésistible ascension vers la complexité amorcée dès la première seconde. Plus encore, cette tendance originelle à

l'union et à la conscientisation de la matière semble avoir gagné en énergie avec le développement des sociétés humaines et plus encore au cours de l'ère industrielle et technologique. Nous entrons dans une phase, non plus expansionniste de la conscience – puisque celle-ci est désormais partout sur Terre avec l'homme et les mammifères supérieurs, mais d'intensification et de concentration du phénomène. Une fois encore, après le passage de la conscience pré-réflexive animale à la conscience réfléchie humaine de *Homo sapiens*, voici que s'annonce un nouveau changement de niveau et de dimension : le passage à la *conscience collective* soutenue par une évolution dorénavant technologique qui, loin d'être un aboutissement ou une finalité, se veut et se doit de rester un outil *au service* d'une évolution intérieure.

Voilà donc que se profile l'Ultra-humain entrevu par Teilhard et qui, nous l'avons déjà dit, n'a rien de commun avec le transhumanisme ou le surhumanisme qu'on cherche déjà à nous vendre. Cet Ultra-humain-là ; cet hyperhumanisme comme le nomme Joël de Rosnay, est à la portée de chacun et n'est conditionné que par notre seule *volonté de participer à l'évolution et à la création du monde*. Après des millénaires d'une hominisation faite de conquêtes, de luttes, de souffrances, de progrès aussi dans les différents domaines du savoir et de notre aptitude à la survie, une phase nouvelle de conscientisation est en train de naître. La pression démographique, l'intensification des échanges de toutes sortes accrue par la densité et le foisonnement des réseaux de communication ; les enjeux à la fois climatiques, géopolitiques, sanitaires, sociologiques ou écologiques ; enfin, les plus récentes découvertes scientifiques et la remise en cause

régulière de nos plus solides certitudes sur la matière et sur la vie, amènent l'humanité à la prise de conscience de l'interdépendance de tous les représentants de l'espèce. Interdépendance qui unit également les espèces entre elles et qui les relie non seulement à la Terre mais aussi au Cosmos. De la même manière qu'en prenant conscience de lui-même *Homo sapiens* est entré de pleins pieds dans un monde nouveau, transfiguré ; pareillement, la conscience collective humaine sur le point de naître nous projetera dans un monde renouvelé et pour une vie aux dimensions insoupçonnées.

L'impératif universel

Après un long et douloureux détour, nos sociétés hyper-technologiques tendent à rejoindre la vision du monde initiée par les sociétés dites « archaïques ». Des sociétés pour lesquelles, dans le cadre de la *loi de participation* décrite par Lucien Lévy-Bruhl, tout participe de tout dans un monde où tout est lié et interdépendant.

Si tout a commencé par la prise de conscience de l'homme primitif de son intégration à l'ensemble de la nature ; de sa participation à son clan, à sa tribu, c'est aussi par cette même notion de participation que l'humanité semble être amenée progressivement à repasser. Et les événements au niveau planétaire semblent chaque jour davantage nous dire que ce retour aux origines s'imposera de plus en plus comme une nécessité vitale. Aussi, rétorquera-t-on, à quoi aura servi ce long et douloureux détour technologique si c'est pour en revenir au même point ; autrement dit, dix ou vingt mille ans en arrière ? La différence notable, essentielle, est que dans

l'intervalle l'homme a progressivement acquis une consistance et une conscience individuelle ; le sentiment du *moi*. Les sociétés traditionnelles reposaient essentiellement sur une conscience collective fondatrice au détriment de consciences individuelles quasi inexistantes parce que trop menaçantes pour l'esprit du clan et peu propices à se développer. Le besoin, d'ailleurs, ne s'en faisait pas sentir puisque l'individu – qui n'était pas encore une personne – ne vivait que *pour* et *par* le groupe. Il y puisait toutes les nourritures nécessaires à sa survie physiologique aussi bien qu'affective.

Enfin, ces derniers milliers d'années d'expansion démographique, de progressive socialisation et civilisation ont contribué, par la division du travail social, à la personnalisation croissante de l'individu. Par simple accroissement de la matière vivante ; par ce même mouvement originel de complexification des structures et des liens des éléments constitutifs (ici les individus humains), des propriétés nouvelles ont fini par émerger. Celles-ci ont progressivement élevé l'individu au niveau d'une personne. Autrement dit une vue sur le monde unique et irremplaçable. La naissance du langage articulé liée aux différents moyens de diffusion de l'information, même primitive, a été largement à l'origine de cette évolution et révolution ontologique.

Par ce détour technologique et psychologique de plusieurs milliers d'années, la *participation* qui se propose désormais à l'homme moderne n'est plus seulement la synthèse ou la prise en bloc d'une masse indifférenciée d'individus plus ou moins semblables les uns aux autres comme le sont à leur niveau le banc de poissons ou le vol d'étourneaux. Ce détour par la « civilisation » est sur le point de doter cette future conscience

collective de pouvoirs encore insoupçonnés. Lesquels propulseront à n'en pas douter l'ensemble dans un monde nouveau. En d'autres termes, un monde aux dimensions mêmes de cette CONSCIENCE RÉFLÉCHIE COLLECTIVE. Une Unité faite de diversité.

Par le nombre, la conscience entre en résonance. Comme l'augmentation des points ou pixels de la photographie qui en améliore sans cesse la définition, donc la qualité du message qu'elle porte. De même, la complexification par le nombre de la matière « inerte » puis « vivante » favorise indéfiniment la qualité du message, de l'information qu'elle porte en elle depuis les origines.

Or, par l'homme et plus largement par les sociétés humaines, la nature poursuit imperturbablement son patient processus d'intégration de structures de plus en plus complexes, de plus en plus intériorisées et donc de plus en plus significantes. Vers quelle fin, s'il en est ; sinon dans quelle direction ?

Le sentiment religieux lui-même est ce supplément d'âme, ce surcroît d'intériorisation et de conscience obtenu par l'intégration de structures toujours plus complexes et denses en termes d'information. Il faut considérer le sentiment religieux comme une propriété émergente à l'égal de toutes les autres. Propriété issue de l'association de plusieurs éléments sous-jacents. Depuis les premiers temps de l'univers, il s'agit toujours d'unions au milieu d'un chaos apparent. Lesquelles vont tour à tour favoriser l'émergence de complexités nouvelles. Parvenues au stade des agrégats humains, ces propriétés émergentes s'expriment par le sentiment religieux

qui n'est ni plus ni moins que l'exacerbation par le nombre de sentiments individuels tels que l'affection, l'amour, la joie, l'émerveillement, l'empathie... Ceux-ci joueront un rôle de catalyseurs et d'accélérateurs favorisant l'intégration de sociétés humaines dans leurs plus larges dimensions. De même que François Jacob le décrit au niveau des molécules, il se passe donc bien quelque chose sur un plan supérieur, psychophysique. Un supplément d'âme occasionné par des complexités humaines chaque fois augmentées et provoquant de manière rétroactive des retombées sur le plan individuel. Si les cellules renoncent à une partie d'elles-mêmes pour le bien de l'organisme qu'elles constituent, ce dernier est à son tour obligé de consentir à tout faire pour assurer la survie de ses cellules. La cohésion, autrement dit la coopération est ici totale. Symbiose d'un ordre supérieur.

Toute forme de société, d'association, est en quelque sorte l'*occasion* du religieux par le travail qu'elle accomplit au fond de chaque âme. Qu'importe les formes empruntées par ce *religieux*. Il peut être sacré ou profane, il n'en demeure pas moins vital de toutes les manières et sur tous les plans. Aussi, Simone Weil se trompe quand elle récrimine Émile Durkheim¹. Car c'est bien la société et sa force d'union qui nous conduit collectivement puis individuellement à nous émerveiller de la beauté du monde, de la nature et de la vie. C'est elle aussi qui nous permet de faire l'expérience de l'amour. La foi, écrit de son côté Jacques Rueff, apparaît comme le prolongement des exigences biologiques de la vie en société, inscrites elles-mêmes, telle la religiosité universelle de l'espèce humaine,

1 Simone Weil, *Attente de Dieu*, Les classiques des sciences sociales, [1966] 2007, p. 17.

dans son patrimoine héréditaire¹. En cela, la société prépare nos âmes à être les réceptacles de la Vérité et pour renouer avec ce que l'on peut se laisser un temps aller à appeler Dieu.

1 Jacques Rueff, *Les Dieux et les rois*, Librairie Hachette, 1968, p. 271.

REGARD SUR L'ÉVOLUTION

Au plus loin que porte le regard du biologiste, du paléontologue, du géologue ou de l'astrophysicien, la vie apparaît comme un mouvement ininterrompu à travers une abondance et une diversité inépuisables. Y a-t-il véritablement un but, une direction à ce que, très improprement, nous appelons l'évolution ? Car « évolution », dans le langage usuel, sous-entend l'idée d'un progrès à travers l'accumulation d'expériences, de complexités et de connaissances. Mais pour quelle inutile domination, et pour quelle ennuyeuse et stérile suprématie ? Les plus puissants monarques se lassent de leur pouvoir. Comme on se lasse aussi de l'accumulation des richesses ou des savoirs. Le seul bonheur d'exister sans rien désirer davantage n'est-il pas le bien suprême ?

Stephen Jay Gould nous dit que « La sélection naturelle est une théorie d'adaptation locale à des environnements en changement. Elle ne contient ni principe de perfection ni garantie de perfectionnement... ». Selon Darwin, elle réside en une « [...] constitution mieux adaptée à l'environnement local ». Aussi, la sélection naturelle n'apparaît pas comme une fin en soi. Pas plus d'ailleurs qu'elle ne semble *a priori* porteuse ou animée d'une volonté ou d'une orientation précise.

Encore moins de cette volonté de puissance et de domination auxquelles on résume encore trop souvent le darwinisme. Elle est un outil de survie empirique, une propriété « plastique » de la vie. Elle lui permet de contourner les obstacles, l'inertie et la contingence matériels. Persistance de l'Être.

L'idée que nous nous faisons du progrès, et même de la conscience, nous conduit, aujourd'hui encore, à des interprétations anthropomorphes des faits scientifiques. Depuis que l'homme s'interroge sur ses origines, il n'a de cesse de découper, d'inventorier et de classer les différents aspects de la réalité successivement mis en lumière par les sciences. Autant de parties et d'instantanés d'un seul et même mouvement vital. Aujourd'hui plus que jamais, nous continuons symboliquement de nous retrancher toujours un peu plus du phénomène vivant en faisant de l'homme et de la conscience des exceptions au sein du règne animal. Dès lors que nous cesserons d'insérer autant de nouvelles étapes entre « nous » et l'origine du monde, s'il en fût, le fossé cessera de se creuser. Ainsi, l'idée de race est une notion autant abusive qu'arbitraire. Les différences que nous mettons entre les races n'ont pas plus de raison d'être que celles qui ont cours entre les nations. Ce qui existe aujourd'hui n'aura plus de réalité demain ; pas plus qu'il n'en avait hier. Rien de ce que nous connaissons, et encore moins de ce que nous créons n'a de valeur absolue. Tout depuis toujours n'est que compromis, adaptation et collaboration entre tous pour la survie de chacun. Parce que depuis toujours, chaque chose comme chaque être, en voulant demeurer soi-même, participe malgré lui à ce vaste mouvement d'ensemble qui anime et sur-anime le monde depuis son origine.

Nous ne cessons de séparer et d'isoler les uns des autres chacun des différents aspects de la vie, quand le mouvement de celle-ci s'efforce de rassembler et d'unir par-delà les différences de formes. Les adaptations évolutives ne sont pas plus les produits de l'histoire ou du temps. Elles ne sont que pures contingences physiologiques. Et c'est de ces successions et adaptations que naît l'impression temporelle et l'histoire. Si les formes de vie qui précèdent déterminent en grande partie celles qui suivent, ce n'est pas par pure logique ou continuité zoologique ou taxinomique. Elles ne sont que les fruits de contingences locales venant s'ajouter aux précédentes. Elles n'illustrent en aucune façon une quelconque logique ou prédétermination évolutive. Certes, les survivants de la *faune de Burgess* (à l'origine de notre actuelle diversité) auraient pu être différents. De la même manière, il y a 65 millions d'années, les dinosaures auraient pu ne pas disparaître et continuer de dominer l'ensemble de la biosphère. Sans *Homo sapiens*, la conscience réfléchie serait peut-être restée dans les limbes éternels. Par ces affirmations, n'est-ce pas tomber encore dans le travers de l'anthropocentrisme ? N'est-ce pas opérer une forme de jugement de valeur à l'encontre d'espèces peut-être détentrices (en acte ou en puissance) d'une conscience réfléchie ? Certes, les formes auraient été incontestablement différentes, eu égard aux chemins empruntés par la vie. Mais le fond n'aurait-il pas été toujours le même ? Peut-être du temps aurait-il été perdu à emprunter d'autres voies, à essayer d'autres possibilités ? Mais peut-être aussi la vie en aurait-elle gagné. Peut-être aurions-nous évité – par quelque raccourci phylogénétique – les aberrations, les génocides et les menaces que notre espèce fait aujourd'hui

peser sur le monde. Ainsi serions-nous parvenus plus rapidement et plus paisiblement à une forme de vie que nous n'atteindrons peut-être que d'ici un ou deux millions d'années... si nous l'atteignons. Nous pensons que l'humanité est au faîte de l'évolution, mais nous ignorons que c'est nous-mêmes, à travers notre histoire et notre culture, qui définissons les termes de cette « évolution », ses tenants et ses aboutissants. Nous pensons que les progrès accomplis par notre espèce durant ce dernier million d'années étaient les meilleurs et les seuls possibles. Quelle prétention et quelle grossière erreur de perspective. Nous ne représentons qu'un chemin parmi les chemins. De même nous estimons être représentatifs de ce qui se fait de mieux en matière de conscience. Parce que c'est la seule que nous connaissons et que c'est elle qui nous donne accès à la connaissance. Si la conscience n'est pas réductible à ses aspects humains, la complexité d'où nous la faisons surgir n'est pas plus réductible à notre seule évolution organique ou cérébrale. Comme les notions de progrès, d'évolution ou de conscience, la notion de complexité reste à définir. Tous ces principes sont autant de concepts et de produits dérivés de notre histoire et de nos cultures occidentales et plus largement humaines. D'apparence universelle, ils n'en sont pas moins pétris de tous les critères de valeur que nous avons imprimés en eux à force d'en user. Ils sont inadaptés à la compréhension du monde et de la vie. Notre manière de considérer la conscience comme tant d'autres aspects de la vie, sont autant de parts inégales que le langage et la commodité de nos relations affectives et sociales ont extraites de la réalité. Toutes nos observations ne sont qu'interprétations, altérations et falsifications. Notre histoire,

nos cultures, nos sensibilités personnelles et collectives participent de cette erreur de jugement et de cette duperie. Notre interaction continue avec nos semblables ainsi que tout ce que nos sociétés ont nécessité d'organisation, a permis à l'humanité d'élaborer puis de développer différents langages. Mais ceux-ci n'ont de valeur descriptive ou analytique que circonscrits à nos seules sociétés humaines. Ils sont originellement inadaptés à la description, et encore moins à la classification et au jugement des faits naturels. Depuis que les sciences existent, c'est l'erreur qu'elles n'ont jamais cessé de commettre.

Concernant l'idée que nous nous faisons de la conscience, elle sera toujours tributaire de notre propre façon d'appréhender le phénomène. Ce n'est pas parce qu'un virus n'a pas la possibilité physiologique de manifester des états de conscience, qu'il en est pour autant dépourvu. *L'absence de preuves n'est pas preuve de l'absence !* Et ce n'est pas parce que nous en incarnons aujourd'hui les aspects les plus évidents, que nous sommes *évidemment* les meilleurs représentants du phénomène. Le langage le plus riche n'est pas nécessairement le plus bruyant ou le plus volubile. La richesse d'une langue n'est pas liée à celle de son alphabet. Toutes les formes de vie, à travers l'espace et le temps, sont autant de choix adaptatifs. Elles ne sont pas les étapes ou les degrés supplémentaires d'une quelconque échelle de valeur ou de complexité. La progression dans le temps n'est pas nécessairement qualitative parce que nous nous posons, inconsciemment, comme but à atteindre. Comme centre ou sommet vers lequel tout se doit de converger. L'idée d'une progression dans le temps est encore une notion toute humaine avec, en toile de fond, la flèche du

progrès superposée à celle du temps. Cette flèche toujours montante vers des états chaque fois supérieurs en termes d'organisation, de complexité et de conscience. Autant de prismes qui déforment les faits. Ces formes récurrentes d'anthropocentrisme ne sont pas, selon moi, à mettre sur le compte d'un égoïsme ou d'un non moins probable complexe de supériorité. L'homme a malheureusement souvent démontré qu'il était le plus fervent adepte de ce genre de comportements. Dans le cas présent, cette tendance apparaît comme une sorte de recours ou de rituel contre la peur ou l'angoisse face au néant. Penser que dans tous les cas, l'espèce humaine est l'incontournable aboutissement de l'évolution, c'est aussi penser que, quoiqu'il arrive et quelles que soient nos faiblesses, il y aura toujours une « force supérieure » pour sauver l'humanité et la remettre sur ses rails. Rien moins qu'une nouvelle façon d'échapper à nos responsabilités.

L'émergence de la conscience n'est pas tributaire d'une forme de complexité plutôt que d'une autre. Elle est sans doute encore moins liée à la formation de tel ou tel organe interne. Il n'y a pas nécessairement de corrélation entre la richesse des agencements organiques et l'intensité ou la réflexivité des états conscients. La progression de la conscience de soi n'a jamais été directement liée à la taille et à la complexité des circonvolutions cérébrales. L'évolution et la biodiversité ne sont que les « outils » et les formes empruntées par la vie au travers de la matière. Elles sont les « traces » de son passage et de son pouvoir de vitalisation. C'est la vie agissant sur elle-même et se réfléchissant à travers l'espace et le temps. C'est la vie se saisissant elle-même !

Quand *Homo sapiens* ne se serait jamais développé au cours de l'évolution, la vie en aurait-elle été pour autant moins belle ? L'absence de l'intelligence ou de la culture humaines aurait-elle pour autant réduit le monde à l'absurdité ? Raisonner ainsi c'est implicitement refuser aux autres espèces le droit à l'existence. C'est aussi définir et réduire les espèces disparues comme autant de formes préparatoires à la nôtre. Autant dire que la vie ne vaut rien si elle n'est pas humaine. Combien de Mozart, de Raphaël, de Michel-Ange à jamais éteints dans les grands désastres de la vie et de l'humanité ? Tous ces attachements, toutes ces valeurs ne sont encore une fois que des concepts que nous avons nous-mêmes forgés. Nous les posons en morale universelle, mais sans jamais nous préoccuper de savoir s'il peut exister d'autres visions du monde. Parmi la seule humanité, combien, encore aujourd'hui, peuvent se prévaloir de connaître les arts, les lettres, les différentes cultures et formes de création humaines ? Peu, en réalité, ont accès à ces richesses, pour de simples raisons sociales, financières, géographiques ou justement culturelles. Est-ce à dire que leur vie en est pour autant moins riche ? La vie n'a que faire de la « culture » telle que nous la définissons et la bornons. Que sera l'idée de culture quand notre espèce aura progressivement cédé la place à une autre ? Qu'en restera-t-il lorsqu'elle aura tout simplement disparu ? La seule forme de connaissance qui vaille est celle de notre appartenance à toutes les autres formes de vie. Celle de notre identité de provenance au-delà des différences de forme, de connaissance et de vision du monde. L'idée d'*évolution* elle-même est pernicieuse parce qu'elle est gonflée de tous les préjugés, de tous les clichés, de toutes les habitudes de pensée et de toutes

les dérives qu'elle peut encore nourrir. L'idée même de complexité à laquelle Teilhard de Chardin était très attaché, cède aussi à l'analyse. La complexité moléculaire, organique, cérébrale ou sociale n'est qu'un faux-semblant. Comme l'ordre, elle résume une façon de penser, plus subtile sans doute, mais toujours très humaine et conformée au regard que nous posons sur les choses et les phénomènes. Si le message, l'information ou l'image sont d'apparences complexes, la structure qui les transmet n'est jamais que la mise en relation d'éléments fondamentalement simples. Plus que la notion de complexité, - toute relative et le plus souvent confondue aux moyens mis en œuvre -, les notions d'intensité et de multiplication des échanges et des associations sont les véritables aspects d'une « structure » de type complexe. En fait, la complexité d'un système est directement dépendante de la diversité de ses éléments et de la richesse de leurs interconnexions ou relations. Le tout, au regard du résultat escompté. Toute complexité est perçue comme telle dans la mesure où le résultat précis qu'elle vise nécessite, en amont, la mise en relation et la cohésion de toute une diversité. Aussi, et à la lumière du résultat obtenu, la complexité n'est pas toujours, loin s'en faut, synonyme d'efficacité et d'économie.

Si comme nous l'apprend Darwin, l'évolution des espèces n'est que pure contingence, il ne faut dès lors plus y voir qu'un éternel « compromis » entre « être » et « exister ». Si la vie progresse, çà n'est que par nécessité. Mais cette nécessité et cette progression n'ont probablement rien à voir avec le phénomène conscient. Celui-ci, et quels que soient les impératifs organiques et « extérieurs », reste en soi invariable. Si la complexité de l'organisme et de ses agencements rendent

la conscience parfois plus évidente chez certaines espèces plutôt que chez d'autres, celle-ci est peut-être, « au fond », toujours identique à elle-même. Si l'amibe ou le virus ont une vie externe et des possibilités d'agir sur le monde somme toute assez limitées, leur « vie intérieure » comme leurs échanges n'en sont peut-être pas moins riches.

La faune de Burgess

La découverte par Charles Doolittle Walcott¹, en 1909, de fossiles d'animaux à corps mou datant de 528 millions d'années allait, bien après lui cependant, bouleverser certaines certitudes concernant l'évolution des espèces. Le *Schiste de Burgess*, découvert dans une carrière des hautes montagnes rocheuses en Colombie Britannique (Canada) fait état de la première faune véritablement diversifiée d'organismes pluricellulaires. Avant cette explosion de diversité, deux stades antérieurs furent identifiés. Le premier fut celui de la *faune d'Édiacara*, il y a 600 millions d'années. Une première faune marine dont la diversité des représentants n'était pas encore très prononcée. Cette première biodiversité a soudainement disparue 56 millions d'années plus tard, ne laissant que de très rares descendants parmi lesquels les méduses, les coraux mous,

1 Charles Doolittle Walcott (1850 – 1927). Paléontologue Américain spécialiste des invertébrés. Avec ses fils, Stuart et Sydney, il rassemble plus de 65 000 spécimens au sein du schiste de Burgess en Colombie Britannique. Il rejoint le Centre Américain d'Études Géologiques en 1879 (USGS) puis en devient le directeur en 1894. Il deviendra plus tard, et ce jusqu'à sa mort, secrétaire du Smithsonian institution. La Geological Society of London décerne la médaille wollaston à Walcott en 1918.

les arthropodes nus ou les vers annélides. Vint ensuite la *faune Tommotienne*, du nom d'une petite ville de Sibérie (Tommot). Apparue dans toute la masse océanique il y a 530 millions d'années, son règne fut de courte durée puisqu'elle allait, deux millions d'années plus tard, céder la place à la *faune de Burgess* et à sa diversité sans pareil. Comme les deux précédentes, cette biodiversité fut de tous les endroits dans le monde puisque d'autres sites en Europe, en Chine, au Groenland ou en Australie ont été découverts. La vaste répartition géographique de ces trois événements démontre que, loin d'être des épiphénomènes circonscrits à des niches écologiques spécifiques, ils furent des événements non seulement majeurs, mais surtout « préparatoires » aux formes de vie qui suivront.

La vie animale contemporaine se répartit à elle seule en 36 embranchements qui sont autant de branches maîtresses sur l'arbre de la vie. L'ensemble de ces clades regroupe quelque 2 millions d'espèces animales. Parmi ces différents rameaux, on peut distinguer les *annélides*, les *arthropodes* ou les *chordés*.

Annélides : ver annelé, aquatique ou terrestre au corps segmenté et dépourvu de patte.

Arthropodes : Ils renferment à eux seuls 80% des espèces animales. Ils regroupent les espèces dépourvues de squelette interne mais pourvu de cuticule ou squelette externe fait de chitine. Leur corps segmenté est supporté par des membres articulés (articles). On y compte les insectes, les arachnides, les crustacés, etc.

Chordés : cet embranchement regroupe les animaux qui, au moins au premier stade de leur développement, présentent une

corde dorsale. Celle-ci persiste au stade adulte chez les procordés et est remplacée chez les mammifères par la colonne vertébrale.

Au sein des chordés, on discerne plusieurs sous-embranchements, parmi lesquels les vertébrés. Au sein des vertébrés eux-mêmes, on dénombre cinq classes principales : les poissons, les reptiles, les amphibiens, les oiseaux et les mammifères. Enfin, parmi plus de 4000 espèces présentes dans la seule classe des mammifères, on distingue entre autres les primates et les hominidés.

Encore empreint d'une vision toute darwinienne de l'évolution des espèces, Charles D. Walcott s'efforça d'intégrer chacun des spécimens du schiste de Burgess dans chacun des embranchements jusque-là connus. Grâce à certaines analogies morphologiques, il fit de chacune de ces singularités paléontologiques un ancêtre probable de nos actuels embranchements. À la fin des années 60 seulement, une autre interprétation des découvertes de Walcott allait révolutionner la vision darwinienne de la progression de la vie et de la complexité. En effet, l'*origine des espèces* consiste à voir à travers une évolution contingente et sélective, l'outil d'une diversification sans cesse croissante des formes de vie et de la complexité. De ce point de vue, et jusqu'au travail de refonte de Whittington et de ses deux collaborateurs Simon Conway Morris et Derek Briggs, la progression de la vie à travers les temps géologiques ne pouvait que s'étendre du plus simple vers le plus complexe. Autrement dit, du plus « primitif » vers le plus « évolué ». L'homme bien évidemment, se posant au

sommet de cette échelle de valeur. Par l'oubli des vieilles habitudes de pensée et grâce à des moyens et à des analyses approfondies des différents « fossiles » découverts par Walcott, Whittington et ses collaborateurs mirent fin à une vision à la fois linéaire et progressiste de la vie sur Terre. En définitive, seuls quelques-uns de ces singuliers spécimens sont à l'origine de l'actuelle diversité animale. Le reste de cet immense panel aux formes bigarrées a tout simplement disparu, victime d'une de ces nombreuses extinctions qui ont, de tous temps, ponctué et orienté l'histoire de la vie. Lors de « l'explosion du Cambrien », les survivants devinrent ainsi les « pères fondateurs » de toute l'actuelle biodiversité. La première leçon du schiste de Burgess est d'avoir démontré la capacité de la vie à établir très rapidement (à l'échelle géologique) les fondements d'une vaste diversité, ou plutôt disparité biologique. En à peu près deux millions d'années - période de transition entre la faune tommotienne et la faune de Burgess -, la disparité des formes de vie a littéralement explosé. Au regard de cette époque, celle que nous vivons actuellement fait état d'un ralentissement notable du processus de diversification des espèces. Un ralentissement doublé d'une stéréotypie.

[...] nous oublions à quel point les formes vivantes sont peu variées. Près de 80% des espèces animales sont des arthropodes (surtout des insectes). [...] Le trait le plus important de la faune moderne est son caractère stéréotypé, de sorte que la grande majorité des espèces ne relève que d'un petit nombre de plans anatomiques – et c'est précisément cela qui la distingue de la faune de Burgess¹.

1 Stephen Jay Gould, *La vie est belle*, Éditions du Seuil, 1991, p. 55.

La question est surtout de savoir si ce ralentissement est à imputer à la stabilisation des écosystèmes, à un épuisement du processus de diversification ou au fait que toutes les niches écologiques soient désormais occupées ?

Les grandes vitesses atteintes lors de l'explosion cambrienne signalent que quelque chose d'inhabituel a dû se passer dans l'environnement à cette époque.

[...] Cet évènement a représenté le moment du remplissage initial du tonneau écologique par la vie multicellulaire. Ce fut une époque où les places disponibles pour des modes de vie variés abondaient à un point qui n'a jamais plus été égalé depuis. Presque n'importe quoi pouvait trouver sa niche écologique. La vie multicellulaire opérait une radiation dans un espace totalement libre et elle put donc proliférer à une vitesse exponentielle, à la manière d'une cellule bactérienne déposée isolément sur une plaque d'agar. Dans le remue-ménage de l'agitation de cette période unique en son genre, l'expérimentation régnait, le monde était pratiquement libre de toute compétition pour la première et la dernière fois¹.

Stephen Jay Gould nous dit plus haut que « La plupart des paléontologistes admettent que le nombre des espèces a augmenté au cours du temps (Sepkoski *et al.*, 1981) - et que cet accroissement s'est produit alors même qu'il n'y avait plus qu'un nombre réduit de plans d'organisation² ».

1 *Ibid.*, pp. 293-294.

2 *Ibid.*, p. 55.

Pour reprendre ce que je disais au début de ce chapitre, je ne suis toutefois pas d'accord avec Stephen Jay Gould et avec sa notion de contingence. Du moins, concernant le rôle qu'il lui fait jouer dans l'apparition de la conscience. L'analyse des spécimens de la faune de Burgess a démontré en fait que seuls quelques-uns d'entre eux ont été à l'origine de l'actuelle diversité animale connue à ce jour. Sans oublier bien sûr toutes les espèces intermédiaires depuis 550 millions d'années et aujourd'hui éteintes. Dès lors, si l'extinction qui a précédé l'explosion cambrienne avait touché d'autres espèces de la faune de Burgess comme *Pikaia* (Figure 1), notre plus lointain ancêtre supposé, le visage de la biosphère eut été sans conteste bien différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. Sans *Pikaia*, le premier des chordés et donc des futurs vertébrés, la forme anthropoïde n'aurait sans doute jamais vu le jour. C'est ce que nous dit Stephen Gould tout en commettant l'erreur de remettre en cause, par la même occasion, l'apparition de la conscience.

Il est très probable que cette décimation précoce s'est faite sur le mode de la loterie à grande échelle, plutôt que sur celui de la lutte pour la victoire, récompensant le plus rapide ou le plus fort. S'il en est ainsi, tout redéroulement du film de l'évolution depuis le Cambrien, conduirait à une série complètement différente de survivants. Puisque Pikaia, le premier membre connu de notre lignage (les chordés), n'était pas très fréquent au sein de la faune de Burgess, la plupart des expériences de redéroulement ne conduiraient pas à la survie de notre ancêtre – et nous serions éliminés de l'histoire. L'apparition de la vie consciente sur la Terre a

tenu à aussi peu de chose que cela, et fut aussi accidentelle que cela¹.



*Pikaia. Le premier chordé. Longueur 4 cm en moyenne.
Dessin de Marianne Collins.*

Figure 1.

Et c'est là, dans cette dernière phrase, que réside l'erreur de Gould. Quand il fait dépendre l'apparition du phénomène conscient de la suite évolutive qui a contribué à l'apparition des chordés, *via Pikaia*, des vertébrés, des mammifères et enfin des primates et des anthropoïdes. Pourquoi le phénomène conscient ne dépendrait-il que de cette seule combinaison ou succession de formes de vie ? Car après tout, c'est bien uniquement de formes dont il est question quand Gould nous parle de la contingence. Et rien, sinon notre seule expérience personnelle de la conscience ne nous dit que celle-ci est dépendante d'une forme plutôt que d'une autre. Tout comme la nutrition, la locomotion ou la reproduction, la conscience est une caractéristique sinon une qualité inhérente aux assemblages moléculaires complexes. Elle est une propension et une prédisposition de la matière à un certain niveau de complexité.

1 Stephen Jay Gould, *Comme les huit doigts de la main*, Éditions du Seuil, coll. « Points Sciences », 1996 [1993], pp. 276-277.

Elle ne dépend pas plus d'une forme que d'une autre. La conscience est plus liée à un certain degré de structuration qu'à un certain type de structure.

Si la succession des formes de vie aurait été immanquablement différente, l'interaction, l'échange, la communication et la complexification au sein d'un environnement peut-être lui aussi bouleversé n'auraient pas pour autant modifié les lois fondamentales qui obligent, pour leur survie, les individus à échanger et à s'accroître. Nul doute que la conscience, à plus ou moins long terme, aurait néanmoins fini par surgir de ces nouvelles successions. Elle aurait développé une autre représentation du monde proportionnée à sa propre sensibilité. Une conscience qui n'aurait pas eu moins de valeur ou de raison d'être que celle que nous croyons à ce point unique parce que nous pensons en être les très improbables et uniques représentants.

Tâchons de nous représenter simplement la succession des différentes étapes qui ont conduit à l'actuelle biosphère. Tâchons surtout d'y distinguer la dynamique, la pulsion essentielle qui oriente l'évolution dans certaines directions plutôt que dans d'autres. Y a-t-il véritablement une forme de détermination ou d'infaillibilité de la nature ? Quelle est la part de liberté des organismes dans l'orientation de leurs développements au regard des conditions écologiques dont ils sont cependant tributaires ? Peut-on distinguer la disparité originelle des différents plans d'organisation et la diversité contemporaine des espèces ?

La fin du Précambrien offrait à la vie un espace de liberté sans précédent. L'exemple de l'incroyable disparité des plans

d'organisation révélés par le schiste de Burgess tend à démontrer que la vie est avant tout force de diversité. En effet, ces premiers organismes complexes partis à la conquête de la planète avaient pour niche écologique un espace aussi vaste que le monde lui-même. L'évolution est un dialogue permanent entre la matière inerte et la matière vivante. Les formes de l'une orientant inmanquablement celles de l'autre ; et réciproquement. Les premières formes de vie dont témoignent les découvertes de Walcott n'avaient comme autre contrainte qu'un environnement somme toute assez peu hostile. Il était aussi relativement homogène pour des organismes de cette dimension (de quelques millimètres à 1 mètre pour *Anomalocaris*, le plus grand d'entre eux). L'atmosphère désormais oxygénée, le milieu marin, l'accès à la lumière des hauts fonds et la prolifération des espaces côtiers due à la fragmentation des terres émergées, étaient autant de tremplins pour la diversité. Avec aussi peu de limites, la vie pouvait tourner à plein régime et faire preuve, en seulement deux millions d'années, d'une créativité et d'une inventivité jamais égalées. Imaginons une société humaine où tout est à faire. Une société sans structures, sans codes, sans lois, sans classes sociales ou professionnelles. Un monde à l'image d'un Far-West où une poignée de colons fraîchement débarqués du Précambrien n'auraient que l'embarras du choix. L'un inventerait le métier de charpentier ; l'autre de ferronnier ; le troisième de banquier ; le quatrième de médecin, etc. Chacun aurait ainsi devant lui un monde vierge au sein duquel il pourrait se définir sans plus de contraintes un espace de vie et de développement personnel.

Ce que nous considérons aujourd'hui, avec un recul de 600 millions d'années, comme les bases des différents plans d'organisation, n'aurait été perçu, par un observateur de l'époque, que comme autant d'espèces différentes. La variété des formes du gisement de Burgess n'étant due qu'à la permissivité de l'écosystème d'alors. Aussi, toutes les formes ou embranchements qui ont succédé aux survivants de Burgess n'ont été que les adaptations successives eu égard à l'environnement et au biotope qui a précédé. Les différents sous-groupes ainsi formés au fil des générations ont été autant de réponses adaptatives. La variété des formes de vie n'obéit à aucune règle préétablie. Il n'y a pas de succession logique et systémique des espèces à travers le temps et ce qu'improprement nous appelons « évolution ». Celle-ci n'obéit à aucun ordre de succession qui ferait que *Homo sapiens* devrait logiquement venir à la suite des primates ; eux-mêmes après les mammifères ; les mammifères après les vertébrés et les vertébrés dans la continuité des chordés. Si chacune de ces étapes était bien évidemment tributaire des modifications organiques de ses prédécesseurs, les formes qui ont suivi auraient pu être tout à fait différentes. En chaque espèce sont potentiellement contenues toutes les autres. Tel ou tel concours de circonstances favorisera telle évolution plutôt que telle autre. Et si le genre *Homo* s'avère être dans la continuité des primates, c'est plus par « concours de circonstances » que par une réelle et incontournable progression physiologique. En témoigne l'exemple des mutations que peut subir une lignée en seulement quelques générations. Les formes de vie n'ont, en définitive « que faire » de notre logique scientifique et empirique.

Certains papillons s'étaient bien adaptés à l'ère industrielle. Leurs ailes sombres se confondaient avec les pierres noircies des villes. Les oiseaux ne les voyaient pas. Mais ils sont devenus des proies faciles quand on a blanchi les murs. Récemment, on a constaté l'apparition d'une espèce plus pâle qui, à son tour, se camoufle sur les pierres blanchies. La mutation a eu lieu, mais plusieurs générations ont été sacrifiées ¹[...]

La variété des formes de vie ne dépend que de l'influence de l'environnement et de la régulation de leur propre démographie. L'évolution de la vie ne répond en définitive qu'à une seule constante qui est celle d'une infinie diversité potentielle limitée par les seules contraintes de la matière, de l'espace, du temps et de la survie individuelle. Darwin lui-même, dans *L'origine des espèces*, ne va jamais dans le sens d'une distinction entre espèces et variétés.

Aussi, les petites différences qui distinguent les variétés d'une même espèce tendent régulièrement à s'accroître jusqu'à ce qu'elles deviennent égales aux grandes différences qui existent entre les espèces d'un même genre, ou même entre des genres distincts².

- 1 Hubert Reeves, *Poussières d'étoiles*, Éditions du Seuil, Coll. « Points Sciences », 1994 [1984], pp. 227-228.
- 2 Charles Darwin, *L'origine des espèces*, Garnier-Flammarion, 2008 [1992], p. 185.

[...] Finalement, donc, les faits que nous venons de discuter dans ce chapitre ne me paraissent point s'opposer à la théorie qu'il n'y a pas de distinction fondamentale entre espèces et variétés¹.

Si les 36 embranchements aujourd'hui répertoriés participent de l'actuelle biodiversité, ce n'est sûrement pas par quelque impératif ou nécessité physiologique ou organisationnelle. En définitive, tout n'est qu'un éternel dialogue entre créativité, liberté mais aussi concessions et renoncements. Il n'y a pas de différences de principe entre les différentes « espèces » réexaminées par Whittington et celles que nous connaissons aujourd'hui. Seules diffèrent les contraintes inter-espèces et celles liées à leurs environnements respectifs, eux-mêmes dépendants d'une période géologique et écologique particulière. Le mouvement, la dynamique des espèces ou de la vie plus généralement, ne sont guère différents ni plus complexes que ceux que l'on retrouve à travers la croissance d'un arbre. Darwin lui-même a d'ailleurs repris cette image qu'il trouvait particulièrement bien adaptée à la description de l'évolution des espèces.

On a quelquefois représenté sous la figure d'un grand arbre les affinités de tous les êtres de la même classe, et je crois que cette image est très juste sous bien des rapports. Les rameaux et les bourgeons représentent les espèces existantes ; les branches produites pendant les années précédentes représentent la longue succession des espèces

1 *Ibid.*, p. 342.

éteintes. À chaque période de croissance, tous les rameaux essaient de pousser des branches de toutes parts, de dépasser et de tuer les rameaux et les branches environnantes, de la même façon que les espèces et les groupes d'espèces ont, dans tous les temps, vaincu d'autres espèces dans la grande lutte pour l'existence¹.

Au départ, un premier bourgeon va très rapidement se scinder en plusieurs rameaux. Ils n'ont pour seule contrainte que leur milieu ambiant et la terre qui les nourrit. Pas de voisins ni de perturbations climatiques à l'horizon. Leur croissance et leur diversification peut se faire en toute quiétude. Néanmoins, *les premiers à table sont toujours les premiers servis*. Aussi, tous les rameaux qui suivront ne pourront jamais occuper l'espace de leurs prédécesseurs. La diversité des formes de vie est, dans l'exemple de l'arbre, représentée par la diversité des directions dans l'espace à même d'être empruntées par chaque nouvelle pousse. Enfin, l'aspect buissonneux que l'arbre va finir par prendre au fil des ramifications va contraindre ces dernières à progressivement ralentir leur progression par nécessité de cohabitation avec les nombreux autres rameaux coexistant. Si la vie et la diversité sont infinies en puissance, elles sont néanmoins limitées en acte par l'inertie et les contraintes liées à cette même diversité immergée au sein de la matière. L'aspect fini de l'espace et de la matière ne se trouve finalement compensé que par le temps. Autrement dit par la disparition successive des individus et des espèces avec la sélection et le renouvellement des écosystèmes.

1 Charles Darwin, *l'origine des espèces*, Garnier-Flammarion, 2008 [1992], p. 186.

Tel fut le cas il y a 2,8 milliards d'années lorsque les cyanobactéries (les *algues bleues*) ont progressivement transformé l'atmosphère terrestre par photosynthèse. Tel semble être à nouveau le cas aujourd'hui avec l'incidence de nos industries sur le climat mondial.

Il y a fort à penser que si l'évolution semble depuis longtemps marquer un certain ralentissement – bien que les périodes soient encore trop courtes pour pouvoir en juger –, ce n'est sans doute pas par épuisement de ses capacités de renouvellement. Ça n'est d'ailleurs pas plus parce que cette même diversité aurait atteint un quelconque objectif ou terme. Cette apparente stagnation est à mon sens plus comparable aux embouteillages de certaines sorties d'autoroutes. En effet, la prolifération des différentes espèces et des individus au sein de celles-ci a considérablement réduit l'espace disponible à l'expression de la vie. La création s'est considérablement ralentie parce que le matériau de base, l'espace, vient à manquer pour des espèces dominantes qui tendent naturellement à se multiplier à l'infini.

Pour survivre, la cellule se divise. Chacune des divisions ainsi produites se complète et se régénère grâce au matériau disponible au sein de son environnement. Les extinctions de masse sont comme autant de « divisions cellulaires ». Elles favorisent le renouveau de la diversité au niveau des plans d'organisation comme au niveau des espèces. Certains accidents cosmiques, géologiques ou climatiques en sont parfois la cause. D'autres extinctions sont directement liées à l'aspect invasif de certaines espèces. L'épuisement des ressources ou la seule pression démographique peuvent conduire à des réductions importantes des populations. Ainsi, la

décimation d'une certaine frange de la diversité biologique permet la régénération des rameaux survivants (les mieux adaptés aux conditions du moment) et du mouvement de la vie lui-même.

Dès lors, l'influence grandissante que l'industrie humaine a pu exercer pendant plus d'un siècle de développements intensifs sur le climat, la géologie et la biodiversité de notre planète est-elle à ce point contre nature ? Ne s'apparente-t-elle pas, au-delà des différences de formes, au changement climatique (l'oxygénation de l'atmosphère) initié par les algues bleues il y a 2 milliards d'années ? Ne serait-il pas concevable qu'en voulant trop bien faire dans notre volonté à vouloir sauver la planète, nous ne contrarions, en définitive, le mouvement même de la vie ? Nous ne sommes pas objectifs ! Le serons-nous jamais ? Mais cet aspect des choses ne doit pas, pour autant qu'il nous dérange, demeurer tabou. Dans le même temps et tout aussi paradoxalement, cette volonté ne pourrait-elle pas à son tour s'inscrire dans le courant naturel de l'évolution et dans l'ordre des choses ? Alors que faire ? Le temps passé à nous interroger sur la continuité ou l'absence de continuité entre nature et culture, il sera peut-être trop tard. Quelle attitude adopter ?

Ne pas interférer avec les forces du monde !... Toujours le mirage de l'instinct et de la prétendue infailibilité de la Nature. Mais n'est-ce pas le monde tout justement qui, aboutissant à la Pensée, attend que nous repensions, pour les perfectionner, les démarches instinctives de la Nature ? À substance réfléchi, arrangements réfléchis. S'il y a un avenir à l'Humanité, cet avenir ne peut être imaginé que

dans la direction de quelque conciliation harmonieuse du Libre avec le Plané et le Totalisé¹.

Les guerres, les catastrophes humaines, ont pour une large part contribué au développement et à l'apparent « progrès » de nos sociétés tel que nous l'entendons. Un progrès non seulement matériel et technologique, mais aussi et plus profondément social, culturel et moral. Sur le plan biologique, les extinctions de masse, quelles que soient leurs origines, ont de la même façon participé au renouvellement et à l'explosion de la diversité. Si la création est le carburant de la vie, la mort en est le nécessaire comburant. La succession des générations par la mort, pallie à l'absence de régénération des formes et des êtres. C'est la disparition de ce qui précède qui permet la venue de ce qui suit. Si la diversité semble à ce point n'avoir aucune limite, c'est peut-être tout simplement qu'elle n'en a pas. Le ralentissement de l'activité météoritique ; le refroidissement progressif de notre planète ; l'accroissement généralisé de l'entropie à travers le cosmos ; enfin, l'espacement croissant dans l'espace et le temps des différents cataclysmes qui ont depuis toujours poussé la vie en avant seraient finalement remplacés par l'influence directe des espèces sur leur environnement. Autant dire que rien ne s'arrêtera jamais. La vie au travers de la matière, trouvera toujours quelque nouveau moyen de rebondir et de repartir. Il y aura toujours de nouvelles voies à explorer. Comme tout langage, celui de la vie n'a pas plus de limites et la part du *Possible* sera toujours supérieure à celle du *Réel*.

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Éditions du Seuil, 2000 [1955], p. 285.

Il n'y a pas de logique évolutive et l'évolution n'est pas plus la traduction d'une force ou d'une nécessité qui pousserait de l'intérieur chaque complexité, même la plus rudimentaire, vers des états d'organisation ou de perfection chaque fois supérieurs. Certaines espèces n'ont pas évolué depuis des millions d'années parce qu'elles n'en ont pas eu la nécessité. Le *cœlacanthe* en est un exemple typique. La seule constante, en définitive, n'est pas tant la création ou l'évolution que la seule survie individuelle en parfaite adéquation avec l'environnement présent. Toute *création* n'est qu'en *réaction* à des changements climatiques ou à des contraintes zoologiques ou biologiques. La survie de l'individu et sa multiplication à l'infini (qui n'est rien d'autre qu'une manière de survivre au-delà des contraintes liées à la matière et à sa dégradation) est la seule constante.

Au-delà d'une quelconque fin, d'un improbable accomplissement, la seule quasi-certitude de voir le mouvement de la vie se prolonger à jamais devrait suffire à nous remplir de joie. Dès lors que nous cessons de considérer le monde et la vie par le prisme de nos cultures, notre regard devient VISION et le mouvement reprend aussitôt son aspect inchangé, originel et merveilleux. C'est pour cette raison, à mon sens suffisante, qu'après Stephen Jay Gould on peut sans hésiter continuer de clamer que LA VIE EST BELLE !

VERS LA RUPTURE SYMBIOTIQUE

Les périodes de doute, de crise sinon d'errance comme celle que nous vivons actuellement, nous interrogent sur la suite à donner à notre évolution. Sommes-nous sur la bonne voie ? De celle qui semble nous mener vers un futur hypertechnologique aux multiples dangers. Quel oracle consulter si ce n'est la nature elle-même ? Comme un enfant qui, même parvenu à l'âge adulte, se retourne naturellement vers la sagesse de celle qui l'a mis au monde dans l'espoir de trouver quelques lumières contre l'adversité. Or, que nous dit la nature ? Les pages précédentes nous soufflent la réponse. Nous avons vu en effet que la frontière dressée entre nature et culture cédait à l'analyse. Les notions de société, de culture, de langage, d'empathie, de complexité, de croyance ou de religion même ne sont pas spécifiques à l'espèce humaine. Si certains traits pouvaient jusqu'alors sembler typiques de notre rameau phylétique ; leur apparente singularité ne tenait en fait qu'à une différence de degré et non de nature. Si par bien des aspects les formes ont pu longtemps sembler divergentes sinon même spontanées ; le fond, tout bien considéré, s'est avéré être le même, commun à toutes les formes de vie ou de pré-vie. Là

encore, le sentiment d'unité et de participation reprend l'avantage. Or, ce fond commun quel est-il ? Il est cette dynamique, ce mouvement d'ensemble de la matière – d'abord inerte puis vivante, qui tend à informer (c'est-à-dire à révéler simultanément une forme et une information) l'ensemble de la matière cosmique. Teilhard de Chardin pour sa part y voyait essentiellement la traduction d'un mouvement ascendant de complexité/conscience. Sorte de dynamique universelle visant à conscientiser l'ensemble de la matière universelle en vue d'une Parousie qui nous ramènerait vers le divin. Convergence phylétique en même temps que psychologique vers ce qu'il appelait le *Point Oméga*, aboutissement ultime de la *cosmogénèse*.

Les avancées technologiques qu'a connu le dernier siècle écoulé ne sont rien en comparaison de la puissante vague biotechnologique sur le point de soulever l'humanité tout entière. Or, cette montée en puissance qui attend notre espèce n'est rien moins que la continuation logique de cette dynamique qui tend, depuis 13,7 milliards d'années, à informer tout ou partie de la matière cosmique. Nos propres progrès ont à ce point modifié notre environnement qu'ils nous contraignent à sauter le pas. Nous sommes arrivés à un nouveau seuil critique dans la plupart de nos domaines d'activité. Nous allons devoir sans doute forcer notre destin, peut-être aussi notre nature, et participer activement à l'éclosion d'une nouvelle humanité. Mais cette transition n'est pas sans risques. Toute naissance comme tout changement de dimension, d'existence ou de paradigme comporte des risques pour peu que l'on n'y soit pas suffisamment préparés. Ces moments soulignent plus particulièrement notre vulnérabilité.

Comme par le passé, des formes de vie, des espèces, des peuples ou des civilisations peuvent ne pas être viables sur le long terme. De la même manière que certains embryons n'ont pas toujours les organes ou les fonctions nécessaires pour affronter la vie nouvelle à laquelle leur développement était jusque-là censé les préparer. Notre espèce encoure aujourd'hui les mêmes périls ; les mêmes sanctions aussi, définitives.

La question se pose donc de savoir dans quelle mesure, sinon dans quelles proportions la part grandissante de la technologie peut-elle avoir ici un rôle à jouer ? Les deux voies, spirituelles et matérielles sont-elles non seulement conciliables mais aussi nécessaires l'une pour l'autre ? Des pages qui précèdent se sont dégagées deux formes de participation. La première, primitive et convergente, de nature empathique et psychologique, consiste essentiellement en une lecture du réel ; un ressenti profond de l'unité de l'homme et du monde. La seconde forme de participation, moderne et divergente est exclusivement physique. Elle consiste en une volonté d'agir et de transformer le monde *via* tous nos prolongements technologiques. De ceux qui nous permettent d'étendre notre sensibilité physique à tout ce que nous percevons : outils, vêtements, prothèses, moyens de transport et de communication, etc. Cette participation de nature technologique est une excroissance de notre volonté de puissance et de domination sur la nature.

L'avenir devra donc concilier ces deux voies afin d'initier une nouvelle dialectique avec le réel. Non plus une relation à sens unique, le plus souvent de type parasitaire à l'endroit de la nature. Mais bien davantage une relation de type symbiotique où l'homme, enfin à l'écoute du réel, saura infléchir et adapter

son évolution en tenant compte de ce que la nature lui dit ou cherche à lui dire et de ce qu'elle est en mesure de lui proposer.

Écoute, respect, protection et coopération seront les valeurs cardinales seules à même d'accompagner nos forces de création dans le respect des équilibres naturels. Autant de valeurs également à même d'instaurer une forme de co-création et de co-évolution entre l'homme et la nature. Une symbiose en même temps qu'une synergie. Car une fois nos forces de création remises dans le cours naturel des forces créatrices, la rapidité et la puissance de nos développements matériels et spirituels ne se feront plus attendre.

C'est donc là, si nous consentons enfin à les écouter et à apprendre d'eux, que les Peuples Premiers, les sociétés archaïques et les plus anciennes traditions spirituelles ont un rôle majeur à jouer, pourvu seulement que nous leur laissions la place. Avec leur aide, il nous faudra intégrer sans plus tarder le caractère pleinement symbiotique du monde où notre regard et notre pensée se perdent.

Je l'ai déjà dit plus haut, la création du monde requiert notre participation. D'une part notre *participation active et effective* dans la mise en œuvre de décisions allant dans le sens des forces de complexité et d'union depuis toujours à l'œuvre. D'autre part, notre *participation affective et sensitive*. C'est-à-dire qu'il nous faudra non seulement, et avec l'aide des Peuples Racine, développer le sentiment, mais aussi la sensation individuelle et collective de l'unité partagée avec la totalité du Cosmos. Sentiment religieux par excellence et qu'il nous reste encore à construire ou à réinventer. Lui seul pourra nous permettre de concilier la foi et les faits. Lui seul sera en mesure

de nous aider à harmoniser nos aspirations profondes avec les forces de la nature, les exigences de l'espèce et celles de la vie en société.

Nous savons désormais que la vie de manière générale obéit à deux niveaux d'évolution. Lesquels se retrouvent à toutes les échelles du pré-vivant et du vivant. Un premier niveau caractérise une évolution graduelle, progressive et continue. C'est celle mise en lumière par la nucléosynthèse primordiale. C'est celle qui a lieu encore aujourd'hui au cœur des étoiles et qui contribue à façonner les atomes lourds des mondes à venir. Elle est encore celle qui a contribué à la patiente émergence des premières macromolécules et des premiers micro-organismes à la surface de l'océan primitif. Elle est aussi l'évolution des espèces animales ou végétales mise en évidence par Charles R. Darwin. Une évolution en continu au sein de chaque espèce, de chaque variété et de chaque individu. Une évolution qui s'opère par d'infimes changements de génération en génération. Changements d'ordre adaptatifs mais aussi changements internes par le biais de mutations génétiques. Plus à notre échelle enfin, cette évolution progressive, graduelle, peut également s'illustrer par celle de l'embryon animal ou humain qui va durant plusieurs jours ou plusieurs mois se métamorphoser afin d'atteindre son niveau d'organisation et de complexité optimum. Il en va enfin de même à l'échelle de nos sociétés humaines. Elles suivront sur le même modèle cosmologique puis biologique une évolution, une progression en pente douce jusqu'à atteindre le niveau maximum de complexité qu'il leur est donné d'atteindre eu égard aux systèmes d'organisation qui sont les leurs. Lesquels sont eux-

mêmes tributaires de la diversité des éléments qui les constituent.

Voilà donc succinctement décrit ce premier niveau d'évolution observable à tous les moments de l'histoire de la vie.

Mais il en est un second, de type *disruptif*, qui vient ponctuer de loin en loin les courbes d'évolution progressive dont je viens de parler. Il est de ces bouleversements majeurs sur le plan cosmologique (effondrements et explosions d'étoiles en supernovæ, collisions météoritiques, etc.) qui ont permis, étape après étape, à l'évolution et à la vie de sortir des impasses dans lesquelles elles semblaient dans un premier temps s'être engagées. Ce sont les bouleversements climatiques à l'échelle de notre planète. Ce sont aussi les extinctions majeures ou simplement spécifiques à certaines espèces et le plus souvent dues à des épidémies, à l'absence ou au contraire à la prolifération de leurs prédateurs naturels, à la raréfaction ou à la disparition brutale des ressources... Au niveau de notre espèce, ces ruptures majeures se traduisent par les différents chocs de civilisations, les guerres de conquêtes, les grandes découvertes, les échanges commerciaux, les catastrophes naturelles et les épidémies. Sur le plan individuel enfin, c'est la rupture, après neuf mois de gestation, avec la vie intra-utérine. Puis viendront la puberté, l'émancipation, le mariage, la filiation puis enfin la mort. Autant de ruptures dans une vie qui marquent et viennent achever comme autant de consécration, différents niveaux d'évolution individuelle. Elles sont aussi autant d'initiations et d'invitations à une vie nouvelle.

Nous avons donc d'une part, une macroévolution, de type *punctualiste* qui, de chaos en chaos, inaugure à chaque étape de nouvelles formes de complexités et d'organisations. Puis, à un niveau inférieur, nous avons une microévolution *gradualiste* qui, sous l'effet de sollicitations externes ou de modifications internes, poursuit une lente métamorphose jusqu'à une prochaine rupture. Voilà qui rejoint la théorie dite des *équilibres ponctués* développée par les paléontologues Stephen Jay Gould et Niles Eldredge en 1972.

Il semble de plus en plus évident que nos propres sociétés humaines, et plus particulièrement occidentales, soient à l'aube d'une prochaine rupture. Tous les compteurs à la fois démographiques, culturels, sociologiques, politiques, économiques, idéologiques, scientifiques ou religieux font état d'une forme de plafonnement et de la nécessité de passer à un niveau supérieur sinon différent d'évolution et d'organisation.

Progressivement, la vision *systemique* reprend l'avantage sur la vision *analytique* typiquement occidentale. Mais les deux axes d'évolution étaient néanmoins jusque-là nécessaires. Celui des civilisations dites « archaïques » ou « primitives » ayant fait le choix d'une vision systémique et globale du monde phénoménal. Puis le modèle dit « occidental » ayant opté pour le versant analytique et catégoriel essentiellement représenté par la pensée aristotélicienne.

LA TENTATION ÉGOCENTRISTE

Aujourd'hui nous arrivons à un point de jonction qui est aussi un point de rupture. Rupture, pour nous occidentaux, avec cette fragmentation excessive de la société à tous ses niveaux. Une fragmentation essentiellement due à un excès de contrôle, de spécialisation et de division du travail social. Excès aussi d'individualisation qui nous a, non seulement, dès l'origine des sociétés modernes, progressivement retranchés de la nature et du monde, mais qui continue, encore aujourd'hui, à écarter les gens les uns des autres. Excès qui va jusqu'à menacer la structure même de nos sociétés par une exacerbation de l'individualisme et la déliquescence du lien social.

Point de jonction aussi où les deux voies de l'ascension vers la Connaissance et peut-être de la Vérité se rencontrent. Pour parvenir au sommet, s'il en est, sinon poursuivre l'ascension, il nous faudra désormais unir nos forces et nos savoirs respectifs. Confondre nos deux visions du monde. Elles sont complémentaires lors que nous les avons si longtemps crues antagonistes. Nous sommes parvenus à un stade où nous ne pouvons plus nous ignorer. Encore moins nous passer les uns

des autres. Les enjeux sont trop importants. Les dangers trop immédiats pour continuer à regarder ailleurs. Autant le matérialisme a un besoin vital de réinjecter de la spiritualité et du sens dans sa démarche s'il ne veut pas se heurter de plein fouet à l'absurde ; autant les traditions spiritualistes devront bon gré mal gré, intégrer les plus récentes avancées technologiques. Lesquelles semblent inéluctables car faisant partie du cours naturel de la vie considérée dans sa plus large dimension.

Le projet ; le « sommet » est plus élevé que nous ne pouvions jusque-là l'imaginer. Sa poursuite nécessite d'ouvrir une voie nouvelle et commune. Celle susceptible d'embrasser à la fois une vision matérielle et une vision spirituelle de l'existence. Ici, les deux versants se confondent ; les différences s'estompent. La lumière se fait aussi plus pure et la vision plus large et globale.

La nature, une fois encore, a bien fait les choses. Preuve sans doute que tout ne va pas au hasard. Elle nous montre, si besoin était encore, qu'elle garde la main sur les grands mécanismes qui nous gouvernent. Elle « savait » que les deux voies n'étaient pas directement et immédiatement conciliables. Qu'il fallait qu'elles atteignent, chacune dans leur domaine respectif - matériel et spirituel – un certain niveau de développement et de connaissance. Une certaine maturité aussi qui leur permettrait par la suite de s'unir et de se renforcer mutuellement. Il fallait que les deux étages de la fusée se construisent d'abord indépendamment l'un de l'autre avant de s'assembler. Une union qui leur dispenserait à la fois une énergie nouvelle et un surcroît de signification. Prématurée, cette union les aurait détruit l'un et l'autre. Les choses ne se

font jamais par hasard et là encore, à la condition de prendre une certaine distance au regard des faits, on voit transparaître une certaine logique ; une cohérence même dans les voies apparemment libres et divergentes empruntées par l'humanité. Nos libertés restent toujours empreintes de déterminismes. L'accepter, n'est-ce pas là la seule vraie liberté ?

À quelque niveau qu'on les considère, les complexités ne peuvent accéder à des degrés supérieurs que par l'union et l'intégration. Mais ces unions, du moins leur succès, n'est envisageable que si ces complexités, en l'état, sont parvenues à leur degré maximum. Pour inaugurer des complexités nouvelles et d'un ordre supérieur, il faut que les complexités sous-jacentes possèdent toutes les qualités, toutes les propriétés et toutes les aptitudes requises. Les sociétés humaines, nous l'avons vu, ne font pas exception. Leurs différentes structures et organisations procèdent des mêmes lois invariables. C'est donc aussi ce qu'on observe au niveau des interprétations matérialistes ou spiritualistes du « réel ». Quand des sociétés ont définitivement opté pour une certaine vision du monde, d'autres ont penché vers l'autre versant. Et si pendant de nombreux millénaires et sur fond continu de conflits de civilisations, elles ont semblé s'exclure l'une l'autre, elles sont aujourd'hui et plus que jamais complémentaires voire nécessaires l'une pour l'autre.

Considérées indépendamment les unes des autres, il est essentiel que les complexités de tous ordres atteignent un certain seuil au-delà duquel elles ne peuvent plus évoluer ou se transformer. Elles ont épuisé leurs possibilités internes. Elles ont atteint leur limite supérieure d'organisation. À partir de là, elles n'ont d'autre alternative pour se survivre à elles-mêmes

que de s'adjoindre d'autres complexités de nature différente et s'ouvrir à de nouveaux horizons. C'est le principe, entre autres, de la reproduction sexuée, qui a permis à la vie de s'ouvrir à une biodiversité infinie et à des possibilités d'évolution et donc de survie quasiment illimitées. Du moins l'étaient-elles tant que l'individualisme restait une force largement inférieure aux forces de cohésion sociales.

Que sera-ce, nous dit Bergson, si l'individu détourne sa réflexion de l'objet pour lequel elle est faite, [...] pour la diriger sur lui-même, sur la gêne que la vie sociale lui impose, sur le sacrifice qu'il fait à la communauté ? Livré à l'instinct, comme la fourmi ou l'abeille, il fût resté tendu sur la fin extérieure à atteindre ; il eût travaillé pour l'espèce, automatiquement, somnambuliquement. Doté d'intelligence, éveillé à la réflexion, il se tournera vers lui-même et ne pensera qu'à vivre agréablement. [...] La vérité est que l'intelligence conseillera d'abord l'égoïsme. C'est de ce côté que l'être intelligent se précipitera si rien ne l'arrête¹.

Aujourd'hui nous en sommes là. Mais heureusement, la nature veille. Avant que les molécules d'eau puissent se former, il a fallu que chacun de leur côté, l'atome d'oxygène et l'atome d'hydrogène parviennent à se constituer et à se stabiliser au hasard des interactions nucléaires au sein des étoiles puis dans les nuages de matière, résidus d'étoiles mortes. Ce n'est qu'une fois atteinte cette limite indépassable

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, P.U.F., coll. Quadrige, [1932] 1997, p. 126.

en tant qu'atome que la solution moléculaire a ouvert de nouveaux horizons pour des complexités renouvelées vers le haut.

Il en est de même pour le matérialisme et le spiritualisme. Chacun de leur côté, ces deux mouvements de pensée, ces deux perceptions du monde ont développé le maximum de leurs possibilités de compréhension et d'intégration du réel. Durant plusieurs millénaires, chacun a exploré et exploité toutes les voies qu'il lui était possible d'emprunter. Parvenus respectivement au maximum de leur potentialité, une autre route s'impose naturellement qui est celle de la synthèse. Ces deux complexités humaines doivent à présent s'unir non seulement pour relancer la connaissance vers de nouveaux horizons, mais pour débloquer une situation en passe de devenir une menace pour l'ensemble de la biosphère. Elles doivent donc s'unir pour que la vie continue. Car c'est ici, implicitement, que l'avenir de la biodiversité et de notre espèce se décide. Enfin, cette union est à l'image de celle qui, il y a 4 milliards d'années, a consacré la double hélice d'ADN. Laquelle a fini par s'imposer parce qu'elle présentait une plus grande stabilité mais aussi un plus large spectre de diversité biologique. C'est pourquoi il paraît de plus en plus évident que de cette complémentarité, de ce renforcement mutuel naîtra à coup sûr une nouvelle propriété émergente à l'échelle même de l'humanité. Une ou des propriétés qui seront susceptibles de nous propulser dans un monde radicalement nouveau. De nous préparer aussi à relever les défis majeurs qui nous attendent. Car ils ne manqueront pas. Surpopulation, épuisement des ressources, menaces cosmiques ou telluriques, climatiques ou épidémiologiques, biotechnologiques ou tout simplement

idéologiques ; nul ne sait de quoi demain sera fait. Et comme le dit encore Teilhard, l'ampleur des précipices qui nous menacent est en proportion des sommets qui les surplombent. Dans tous les cas, le seuil de stabilité de notre civilisation occidentale semble sur le point d'être atteint. Aussi est-il urgent de nous préparer à une prochaine Grande Initiation. Un changement de niveau, de dimension ou de paradigme et qui sera aussi, à n'en pas douter, une véritable rupture avec le monde d'avant.

Aussi faudra-t-il que le super organisme de nature biotechnologique qui est sur le point de se synthétiser soit suffisamment avancé pour passer avec succès cette initiation. À l'image de l'embryon arrivé à terme, il faudra que le réseau d'interconnexions et de relations entre les individus soit suffisamment abouti – que le lien soit suffisamment solide pour que l'Initiation puisse s'opérer et porter les fruits du renouveau. À partir de là, tout comme l'initiation rituelle permet au novice de trouver sa place au sein de la société ; la Grande Initiation à venir permettra à l'humanité de trouver enfin sa place au sein du Cosmos.

Un seul Corps pour une seule Conscience ?

Pour autant, nous ne connaissons pas encore la nature de cette Initiation ; de cette transition biotechnologique. Sera-t-elle dans la continuité des précédentes grandes catastrophes naturelles qui ont ponctué l'histoire de la vie sur Terre ? Sera-t-elle de nature cosmologique, sans pour autant imaginer la variété des événements que ce terme à lui seul peut recouvrir ? Sera-ce une découverte scientifique majeure ou, plus

prosaïquement, un accident technologique, biologique ou tout simplement sanitaire ? Peut-être sera-ce encore la découverte et la confrontation à des formes de vie différentes de celles que nous connaissons sur notre planète. Dans tous les cas, cette Grande Initiation devra faire en sorte d'unir, de rassembler l'ensemble de l'humanité, sinon toute vie sur Terre, autour d'un même évènement d'ampleur planétaire. Un évènement à lui seul susceptible d'initier cette Émotion ; cette prise de conscience globale ; ce sentiment d'appartenance à un même corps *biocosmologique* enfin constitué et intégré. Un organisme supérieur d'un genre radicalement nouveau est sur le point de naître. Celui que doit naturellement et logiquement former l'humanité au terme – provisoire – de son évolution. De ce nouveau corps naîtront des propriétés, des aptitudes physiques et spirituelles dont nous ne soupçonnons pas encore toute la portée. Mais cette métamorphose nous permettra également de prendre enfin toute la mesure de nos nouvelles responsabilités, non seulement à l'égard des planètes de notre système solaire ; mais à l'égard du Cosmos dans son infinie diversité.

Dans tous les cas, qu'elles soient d'origine interne à notre espèce, ou externe, les causes qui doivent tôt ou tard initier ces bouleversements nous sont pour l'instant dissimulées. Peut-être ont-elles déjà lancé l'irréversible processus. Il ne nous reste, quant à nous, simples maillons de la chaîne ; simples cellules d'un corps qui nous dépasse et nous submerge, à œuvrer en conscience du mieux que nous pouvons avec ce que l'existence nous a donné. Dans les moments de doute, attachons-nous simplement à agir dans le sens de la coopération, de la solidarité, du respect de la diversité, de l'empathie, de l'écoute,

de l'altruisme... Bref, toutes ces valeurs qui vont dans le sens de la Vie et qui, de surcroît, donnent du sens à nos vies.

HUMANITÉ

DE L'HOMME SYNTHÉTIQUE À L'HOMME SYMBIOTIQUE

S'oublier

Notre vie est baignée d'universalité. Depuis le big-bang, les choses ne se font ou ne se défont que pour se fondre. À travers le temps et l'espace, toute union a toujours été la promesse de plus de stabilité et de longévité. Par l'union de leurs éléments et de leurs propriétés intrinsèques, les corps ainsi constitués, contaminent la Création. Ils répandent la perception, la mémoire et la conscience par une sorte de métamorphose de la matière première. C'est ce processus de conservation et de conversion qui nous entraîne toujours plus loin, vers l'*universel* et le *total*.

Mais cette universalisation ne peut se faire sans renoncement. Individualité et universalité sont par définition contraires. La conscience n'est pas une chose, ni même un résultat ou un effet, mais une propriété. Et si elle disparaît ici, elle réapparaît là-bas. Notre personnalité change en quelques

années et nous n'en sommes pas pour autant troublés. Si la conscience qui m'anime peut ainsi disparaître et réapparaître dans chacun des corps successifs de mon existence individuelle, comment ne pourrait-elle pas faire de même à travers tous les corps successifs de la Création ?

À chacun des instants de notre vie, notre conscience s'éteint. Elle resurgit l'instant suivant, revivifiée, nourrie d'une nouvelle force :

[...] ainsi la mémoire est liée à l'existence historique : à mesure que nous nous dépouillons de nos personnages sociaux, de nos enveloppes cosmiques, nous sommes de moins en moins conscients, mais de plus en plus nous-mêmes : à la limite la mémoire des vies étant éliminée, nous ne serons plus qu'être. Dans ces conditions la personnalité liée à la mémoire n'a pas d'existence absolue : ce qui existe, ce sont ces divers rôles que nous jouons dans le temps sous l'effet des conjonctures astrales et des devoirs¹.

La mémoire n'est pas limitée à notre seule capacité cérébrale. Elle s'étend bien au-delà des limites de notre propre corps, et, comme le dit Bergson au sujet de la conscience, « elle comprend tout ce que nous percevons, elle va jusqu'aux étoiles ». Toute perception, toute transformation ou toute action sur le monde, aussi infime ou intime soit-elle, est une empreinte. Chaque trace ainsi laissée, nous relie dans l'espace et le temps.

1 Jean Guittou, *Justification du temps*, PUF, coll. « Quadrige », 1993 [1942], p. 44.

La mémoire n'a rien à faire avec les nerfs, avec le cerveau. C'est une propriété originelle. Car l'homme porte en lui la mémoire de toutes les générations passées¹.

Friedrich Nietzsche,
Le Livre du philosophe.

La chair du monde

Faire de l'univers ses propres dimensions. Se faire soi-même *chair du monde*. Sentir le monde comme prolongement de nos propres dimensions, comme continuation de notre propre corps, de notre propre conscience grâce à celle de l'autre. Tout depuis toujours n'est que la mise en relation des choses, des êtres et des idées. « Sans communication la vie est impossible. Des signaux de régulation sont échangés en permanence dans les cellules pour assurer la coordination des myriades de réactions chimiques qui s'y déroulent². » Quand je communique, j'abolis instantanément toute distance, physique et même temporelle, entre moi et l'autre. La simple perception dépasse le seul produit de la sensation et de l'interprétation qui en est faite. La racine de toute perception est la *communication*. Non seulement la communication entre la conscience et ce qu'elle perçoit ; mais plus encore, la communication *de* la conscience à ce qu'elle perçoit. Elle est, au-delà d'une simple relation, une contamination de la chose perçue par la « chose » qui perçoit. La conscience s'étend instantanément aux

1 Friedrich Nietzsche, *Le Livre du philosophe*, Garnier-Flammarion, 1991 [1969], § 92, p. 75.

2 Joël de Rosnay, *L'aventure du vivant*, Éditions du Seuil, 1988, p.161.

dimensions de ce à quoi elle s'applique. Sa propriété réside dans la conversion de chaque objet de conscience en autant de prolongements d'elle-même. La conscience habite et se revêt de tout ce qu'elle saisit. Elle le transforme, le métamorphose et le convertit en *existant*, c'est-à-dire *chose perçue*. Elle met au monde, s'approprie et s'agrège instantanément ce qu'elle touche pour *faire corps*. C'est ce qui se passe lorsque nous lisons un même livre, visionnons un même film, écoutons une même musique. Même en des lieux et à des moments différents.

Si je touche un objet ayant traversé les siècles, les millénaires et/ou les espaces infinis ; si je traverse des paysages ou des lieux, eux-mêmes habités en leur temps par des hommes et des femmes ayant eux aussi existé il y a cent ou mille ans ; je participe, par procuration, à tous ces mondes et à toutes ces dimensions humaines, historiques, biologiques, géologiques ou cosmiques. Je rejoins et j'embrasse, grâce aux sens et à la mémoire, cette unité de sensations et de perceptions par-delà le temps et l'espace. Les lieux sont les liens qui nous unissent. Cet olivier plusieurs fois centenaire est le trait d'union entre le présent et ses premières années. Sa mémoire végétale, ses fibres, sa jeune écorce d'alors, ses racines même, se sont chargées des temps qu'il a traversés et dont il est, aujourd'hui encore, le vivant témoin en même temps que le lien. Il est la contraction du temps et de l'espace. Comme un colosse tenant entre ses branches écartelées tous ces siècles ensemble. Tous contenus, concentrés et réduits en lui. Il me permet d'un regard et par sa simple présence, d'abolir le temps et de toucher du doigt les pages les plus lointaines de notre histoire.

C'est un peu du cosmos et de la création elle-même que je tiens dans ma main par cette ammonite ou cette météorite qui me lient à tout ce qu'elles ont pu embrasser d'espace et de temps ; de rencontres improbables et de mystères. C'est un peu de passé où je me rends lorsque je manipule cet objet ou que je traverse ce lieu chargé d'histoire. Car dans le même temps, c'est moi que je charge d'histoire et d'universalité. La perception, une fois approfondie, n'est plus naïve, anodine et seulement personnelle : elle devient totale, universelle, et à terme, absolue.

Cérémonies, fêtes, commémorations, initiations et autres rituels collectifs ou grands rassemblements modernes sont autant de moments privilégiés au cours desquels la conscience collective semble trouver ou retrouver un point d'incandescence qu'elle s'attache à entretenir. Au cours de ces cérémonies, primitives ou contemporaines, chacun oublie sa propre personne, son individualité. De même sont mis à l'écart le rôle ou la fonction sociale et l'utilité quasi mécanique de chacun des membres du groupe afin de se perdre et se retrouver tout à la fois au sein de la collectivité. L'individu qui fait l'expérience de sa propre dissolution dans l'organisme social qui l'absorbe s'y trouve d'autant plus vivant et d'autant plus lui-même qu'il s'y abandonne sans résistance. Toute forme d'union et d'intégration implique une part de renoncement et de consentement. C'est le prix à payer (qui n'est qu'un prêt) à tous les niveaux de l'élan vital, comme le nomme Bergson. Toute intégration pour un « plus être » passe par une perte momentanée d'intégrité. « De la même façon, la cellule – du cœur, du foie, etc. – est bien plus “elle-même” à l'intérieur d'un corps socialisé que lorsqu'elle surnage dans un milieu

nutritif dans une boîte de Petri¹. » Contrairement à toute forme de dilution chimique, ici, au même titre que la cellule dans le corps biologique, l'individu, en acceptant de se perdre momentanément dans le plus grand que soi (le corps social) s'y retrouve au centuple. C'est-à-dire et d'une certaine manière, augmenté, complété par toutes les autres identités qui constituent ici, le corps social. Ce qui revient à dire que nous sommes définitivement faits pour vivre ensemble et que nous ne sommes pleinement nous-mêmes qu'en étant pleinement en relation avec les autres. Une évidence sans doute, à laquelle cependant on pourrait ajouter ceci : que l'Homme achevé ou l'Homme total ne serait rien de moins que la synthèse de tous les hommes.

Car en effet, un portrait fidèle de l'Homme devrait systématiquement tenir compte de ses constantes interactions avec ses semblables et son environnement. L'Homme est bien au-delà des limites apparentes de son propre corps ; de sa physiologie immédiatement perçue. Il est une résultante, un composé, une synthèse, un nœud de forces et d'interactions à la fois physiques et psychiques. Ce qui tend à remettre d'ores et déjà en question la notion même de corps humain. Notre corps se limite-t-il à la frontière de notre épiderme ? N'est-ce pas la notion même de corps qui semble réduite à l'aspect exclusivement charnel dont nous l'enveloppons et donc, la limitons ? Dans *Surfer la vie*, Joël de Rosnay écrit :

1 Joël de Rosnay, *Je cherche à comprendre...* Éditions Les Liens qui Libèrent, 2016, p. 137-138.

La fusion du biologique et du numérique nous pose des questions sur l'identité humaine. Qui sommes-nous si notre corps est équipé de puces numériques ou d'appareils implantés capables de corriger certaines des fonctions déficientes de notre métabolisme ? Si nous sommes capables de commander à distance, par la pensée et grâce aux réseaux, un système robotique situé à plusieurs kilomètres, peut-on considérer qu'il s'agit du même corps, ou est-ce un corps "étendu", délocalisé, qui ne nous appartient plus¹ ?

Autant admettre que nous vivons définitivement dans un monde où ce n'est dès lors plus *le corps qui fait l'homme* ; mais bien *l'homme qui fait corps*. Corps avec ce qu'il perçoit, avec ce qu'il ressent, avec ce qu'il aime, ceux qu'il aime aussi et dont il est aimé.

Faire corps avec le monde

Il y a incontestablement une identification qui participe d'une empathie mais aussi d'une véritable communication de ce que l'homme est à ce qu'il perçoit. Depuis la simple prothèse jusqu'aux plus incroyables prolongements technologiques (robots ; mégastructures ; réseaux...) l'homme fait corps également avec ce qu'il utilise, ce qu'il travaille, construit et façonne ; transforme ou améliore. Du simple outil dont le maniement prolonge son propre corps sinon même son esprit, jusqu'à la terre qu'il cultive et le pays qu'il construit. Nous sommes une partie qui doit imiter le tout, écrit Simone

1 Joël de Rosnay, *Surfer la vie*, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2012, p. 230.

Weil¹. Autrement dit, il nous faut, à force de travail, d'accoutumance, d'habitude mais aussi de renoncement, de compassion et d'empathie, finir par nous identifier à l'univers même.

Changer donc le rapport entre le corps et le monde. Faire en sorte, par un apprentissage du cœur et de la sensibilité, que le second devienne le prolongement naturel du premier. Que l'univers soit pour le corps ce que le corps lui-même est pour toute cellule qui le compose : sa pleine dimension, son accomplissement, sa résolution. Or, pour que cette métamorphose s'opère, pour que cette contamination de la matière par l'esprit se poursuive encore au-delà de nos actuelles limites, s'impose à l'humanité un apprentissage comme le dit Simone Weil. Une manière de rééducation susceptible d'élever l'homme au-delà de ses dimensions actuelles vers les dimensions cosmiques qu'il est appelé à embrasser à travers l'Homme Total qu'il préfigure.

Voilà qui confirme l'idée selon laquelle l'homme et son corps sont encore en formation, en cours de gestation. En tant qu'individus et consciences individuelles, nous ne sommes que les moments, les éléments encore fluides d'une mégastucture en cours d'intégration. Par nous, la vie rebondit. Elle gagne en complexité, en efficacité et en dimensions. Nos aptitudes nouvelles à la mobilité, à la communication de plus en plus rapide, à la collecte, à l'accumulation et à l'intégration d'informations chaque fois renouvelées et approfondies, à la mémorisation externe, à la démultiplication en réseau de notre

1 Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Les classiques des sciences sociales, [1947] 2013, p. 139.

univers affectif, émotionnel, sensoriel, créatif et enfin cognitif... tout cela tend à augmenter de façon exponentielle les dimensions mêmes de notre corps, à en modifier la nature en même temps que celle de notre conscience. Car cette dernière semble directement introduite par nos perceptions, la mémoire, les différentes traces mémorielles et affectives que nous gardons de ces perceptions et de la manière dont nous les organisons et les intégrons pour créer une structure de type individuel. Tout un *égosystème* résumé par l'identité, la personne. La conscience semble donc de ces propriétés dites *émergentes* qui, passé un certain degré d'intégration et de complexité, surgissent comme par magie. Elle est de ces propriétés qui sont davantage que la somme des composants qui lui donnent naissance. Si donc la conscience est directement liée et conditionnée par la complexité des structures matérielles sous-jacentes, quelles pourront être ses formes prochaines au regard des complexités biotechnologiques à venir ? Avec *Homo sapiens*, la conscience est devenue réflexive. Elle s'est en quelque sorte repliée sur elle-même afin de former une *boucle virtuelle de rétroaction*. Laquelle lui a permis de redécouvrir le monde et sa place en son sein sous un autre angle, à partir de nouvelles dimensions. Quelle sera la prochaine boucle de rétroaction une fois que la conscience collective qui se profile aura densifié son réseau d'interactions ? Tout semble déjà là. Il manque peut-être simplement un détail, un accident, un évènement déclencheur. Une sorte de « clé » à même de compléter le mécanisme et lui imprimer son premier mouvement. Mais quelle sera la nature de cette étincelle ? Quelle sera son origine ? Interne ou externe ?

Nous savons que toute naissance ou renaissance doit en passer par une forme d'initiation qui la consacre. Or, toute initiation prend le plus souvent la forme d'une épreuve physique et/ou psychologique que le novice se doit de surmonter. L'espèce humaine ne fait pas exception. Les crises, bouleversements et extinctions du passé nous rappellent à la lucidité.

Pas plus que l'identité d'une nation, ses frontières, sa langue ou sa religion ne lui sont définitivement acquises, l'humanité n'a aujourd'hui plus qu'hier sa forme définitive. Ce ne sont là que des idées propres à une génération d'individus, à une époque qui les représentent à un moment donné de leur histoire. À aucun moment ces formes historiques, sociales, biologiques ou géologiques n'ont de caractère absolu. L'humanité, nous l'avons vu, n'est qu'une idée parée des attributs d'une époque. Elle n'est que le moment provisoire d'un mouvement qui l'emporte et la dépasse. Mouvement qui n'est autre que la vie elle-même. Or, même l'idée que nous nous faisons de cette dernière est tout à la fois réductrice et provisoire. Tributaire de notre aptitude ou inaptitude à comprendre et à intégrer le monde qui nous entoure.

Aussi, tous les phénomènes que nous distinguons de manière réflexe et dans des buts pratiques les uns des autres, sont les différentes expressions, les différents scintillements de surface d'un seul et même phénomène, d'une seule et unique dynamique dans toute sa beauté et dans tout son mystère.

L'Humanité, au même titre que l'Univers, aura-t-elle une fin ? Sous sa forme actuelle, oui bien sûr ! Comme tout mouvement, ils ne sont l'un et l'autre que la succession infinie de moments éphémères dans leurs apparences, mais cependant éternels dans la dynamique, la force de l'onde qui les traverse et les anime comme une vague.

L'humanité est morte cent fois, mille fois. Au même titre que l'homme que je suis est chaque jour un homme nouveau et le monde avec lui. L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des humanités. De ces formes de vie qui se sont succédées durant des millions d'années. Il n'y a d'ailleurs jamais eu d'*apparition de l'homme stricto sensu*. L'homínisation est un processus dont on pourrait faire remonter l'origine bien au-delà des premiers anthropoïdes. Y a-t-il seulement une Humanité au sens propre dans la mesure où l'évolution de notre espèce est sans aucun doute encore loin d'être achevée. Ce que nous appelons Humanité n'est qu'un moment de l'histoire d'un rameau auquel nous nous identifions. Lequel n'est que la synthèse momentanée de caractères biologiques et psychologiques épars au sein du règne animal. Aussi, ce n'est pas tant l'homme qui se dénature avec les progrès socio-technologiques qui sont les siens aujourd'hui. Ne serait-ce pas plutôt la nature qui s'homínise ou plutôt, qui se conscientise ? Dans la mesure où davantage que la forme, aujourd'hui humaine, c'est la complexité des structures sociales et cognitives qui semble être la seule constante digne d'être prise en considération.

L'HUMANITÉ N'EST QU'UNE IDÉE

Plus on cherche à définir avec précision l'évènement marquant le passage de l'hominidé à l'humain, et moins la frontière nous paraît nette et franche. Que l'on interroge les uns ou les autres, aucun consensus à ce sujet n'a encore été trouvé par l'ensemble des anthropologues. Quand certains mettent en avant l'apparition du langage articulé, d'autres font prévaloir la fabrication d'outils ou encore l'émergence de la pensée réflexive. Mais toutes ces particularités qui pourraient toutes à la fois définir l'homme au début de sa modernité, se retrouvent non seulement chez les grands singes, mais aussi chez d'autres espèces plus « éloignées » de nous. Comme pour décrire la vie et la frontière ténue qui sépare l'inerte du vivant, les sciences de l'homme ont autant de difficultés à appréhender l'humain et le moment de l'évolution où il se démarque de façon singulière du règne animal.

Quel que soit le critère de différenciation mis en avant, celui-ci ne surgit jamais soudainement en l'espace d'une génération. Comme si la complexité se faisait par palier et que, passé un certain degré, nous nous trouvions projetés par

quelque métamorphose à un niveau supérieur ; « entrés » en humanité comme par une soudaine conversion. Concernant les objets utilisés par différentes espèces animales, à partir de quel moment ceux-ci deviennent-ils des outils ? Quelle différence y a-t-il entre le primate utilisant une fine brindille pour extraire quelques termites de leurs galeries et l'oiseau utilisant ces mêmes brindilles pour l'édification de son nid ? N'est-ce pas l'homme qui différencie des faits et des attitudes originellement identiques, mais inaptes à s'exprimer dans toute leur dimension ? D'aucuns diront que le primate se projette un peu plus loin dans l'avenir que l'oiseau, qui lui ne fait qu'obéir à son instinct de perpétuation de l'espèce. Le primate aurait ce pouvoir d'anticipation et prévoirait ainsi le résultat de la manipulation de sa brindille. Mais alors que dire du pinson-pic (ou *pinson de Darwin* ou *des Galápagos*) lorsqu'il va jusqu'à tailler une épine de cactus pour aller chercher des termites ? N'y a-t-il pas, là aussi, anticipation ?

La difficulté est la même lorsque l'on s'attarde sur la notion de langage. À partir de quel moment peut-on parler de langage ? Au plus loin que nous remontions dans le temps, les différentes complexités rencontrées ont toujours un langage qui leur est propre. Elles ont toujours un système d'encodage ou de signification adapté et proportionnel à leur besoin d'échange et de structuration.

Et si toutes ces difficultés ne tenaient pas tout simplement au fait que l'homme, en tant qu'entité indépendante du reste du règne animal n'a jamais réellement existé ? Tout comme la notion de vie, la notion d'humanité est un des nombreux concepts que nous avons nous-mêmes forgés. En nous isolant ainsi du reste de la Création nous avons dans le même temps

perdu le moyen de mieux la comprendre « de l'intérieur ». Ne serait-ce pas à cette période qu'il nous faudrait symboliquement situer le *Péché originel* ? S'il n'est pas plus aisé de définir la vie que l'humanité, c'est parce qu'ils ne sont pas limités à des périodes et à des faits biologiques ou anthropologiques précis avec un *avant* et un *après* clairement identifiés. Ces moments sont plus des « mouvements » et des « variations » que nous percevons d'autant mieux qu'ils se « synchronisent » et se superposent avec ceux qui nous sont propres. La vie comme l'humanité ne sont pas des « étiquettes » qui nous auraient été données et qu'il nous faudrait ainsi « coller » là où elles coïncident le mieux avec notre réalité. L'humanité n'a pas de réalité. Elle est un idéal. Nous pourrions dès lors parler de la part d'humanité présente en chaque animal tout aussi justement que nous pouvons observer parfois la part d'animalité encore présente en l'homme. L'humanité serait plus une qualité, une caractéristique, au même titre que la transparence, la fluidité ou la rugosité d'un corps quelconque. Une forme de mouvement ou de principe absolu vers lequel nous tendrions mais sans jamais véritablement l'atteindre. Parce que, et comme n'importe quel idéal, elle n'existe pas en soi. Elle est la convergence passagère de différents aspects de la vie réunis en une espèce. La notion d'humanité n'est pas un tout indivisible et donné d'un bloc. Elle est au contraire la fusion de différents caractères qui, si on les isole les uns des autres, peuvent être observés très loin dans le passé et au sein d'innombrables espèces. L'humanité c'est à la fois la bipédie, la conscience réfléchie, le culte des morts, la fabrication d'outils, le langage, etc. Si l'homme d'aujourd'hui est la synthèse de différents

traits et aptitudes qu'il a su développer tout au long de son histoire, que ne pourrait-il être demain ? Nous aurions d'ailleurs de bonnes raisons de croire qu'à une certaine échéance, (plusieurs milliers, voir millions d'années) et après maints bouleversements et cataclysmes de toutes sortes, l'humanité telle que nous la vivons aujourd'hui n'existera sans doute plus. Non parce qu'elle aura physiquement disparue, mais tout simplement parce-que ce qui l'aura prolongé et continué sera si différent des critères que nous mettons aujourd'hui en avant, qu'elle en sera méconnaissable. Nous aurons sans doute affaire alors à une toute autre forme de vie qui n'aura plus rien à voir avec ce que nous connaissons aujourd'hui et qui nous singularise.

La révolution scientifique et industrielle de l'Occident s'inscrit toute entière dans une période égale à un demi-millième environ de la vie écoulée de l'humanité. On peut donc se montrer prudent avant d'affirmer qu'elle est destinée à en changer totalement la signification¹.

Claude Lévi-Strauss,
Race et histoire.

Aussi, l'humanité n'est pas plus définie qu'elle n'est finie. La situer à un moment bien précis de l'évolution équivaldrait à définir avec exactitude le moment de l'émergence de tel ou tel critère présent chez notre espèce. Ce qui est impossible, puisque quels qu'ils soient, ces critères, loin d'être propres à

1 Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Denoël, coll. « Folio/essais », 1987 [1952], p. 62.

notre seule espèce, ont toujours un précédent, à l'image de la matière elle-même.

L'homme, si primitif soit-il, est le seul bipède à contempler le ciel. Toute théorie qui oublierait ce fait est sans intérêt.

Jérôme Lejeune.

Par-dessus tout, c'est cette soif des origines qui fait de l'homme une singularité du règne animal. Le culte des morts, celui des ancêtres et ce regard sans cesse tourné vers le ciel sont les différents aspects d'une quête qui a accompagné *Homo sapiens* sur le chemin de son émancipation vis-à-vis de la nature. Le sommet de toute civilisation, son « poste avancé » n'est-il pas toujours cette éternelle quête des origines et de la Vérité ? Mais là encore, certains aspects de la vie animale ; certains comportements individuels ou sociaux, semblent nous refuser nos dernières certitudes.

Des études sur les grands singes montrent de manière quasi indéniable que certains primates ont une conscience de la perte, de la mort de l'un des leurs. Les observations les plus déconcertantes viennent des chimpanzés. À Bossou, en République de Guinée, une épidémie a décimé une partie de la colonie entre 2003 et 2004. Plusieurs semaines durant, les femelles ont continué à porter leur jeune décédé dont le corps s'était même, dans certain cas, momifié. Lorsqu'un chimpanzé adulte meurt, les autres se

rassemblent autour de la dépouille, le touchent et l'observent. Jane Goodall raconte comment, en Tanzanie, en 1972, un singe âgé de 8 ans, Flint, s'est allongé près de la dépouille de sa mère en vocalisant et en la touchant inlassablement. Il cessa alors de s'alimenter. Quelques semaines plus tard, Flint fut retrouvé mort : il semblerait qu'il se soit laissé mourir.

Des observations encore plus troublantes viennent des éléphants d'Afrique, étudiés notamment au Kenya par Cynthia Moss en 1976. À la mort de l'une des femelles du groupe, les autres éléphants sont restés longuement autour du cadavre, le touchant délicatement avec leur trompe et leurs pieds. Ils ont ensuite gratté la terre et en ont parsemé le cadavre à l'aide de leur trompe. Certains sont partis dans les buissons avoisinants afin de casser des branches qu'ils ont déposées sur la dépouille. À la nuit tombée, le corps de l'éléphante était recouvert de terre et de branchages. Tout le groupe est resté comme pour veiller la disparue. Ce n'est qu'à l'aube qu'il s'est éloigné. Étrangement, c'est la mère de la morte qui est partie en dernier.

Des cas similaires sont légion et, bien qu'on ne puisse pas parler de véritable enterrement, nous pouvons légitimement penser que la mort chez certaines espèces entraîne une ritualisation, similaire par divers aspects au cérémonial pratiqué par une grande partie de la population humaine¹.

1 Emmanuelle Grundmann, éco-anthropologie et ethnobiologie, Muséum national d'histoire naturelle, dans *La Recherche*, nf 378, septembre 2004, p. 77.

Encore une fois, nous ne pouvons juger que de ce que nous percevons de la réalité. Or, et suivant tout langage, les faits comme les mots ne « disent » pas tout. Toujours plus grande est la part de ce qui nous est caché, comparée à celle révélée par l'observation des faits.

Dans le même temps, il y a environ 50 ou 60 000 ans, l'inflorescence du langage articulé sur toute la surface de la planète sera un puissant levier qui finira de propulser l'homme sur le chemin de la socialisation, de la culture et de la civilisation.

Aujourd'hui, et pour la plupart d'entre nous, l'intelligence semble être ce qui nous caractérise le mieux. Ce qui nous différencie du reste du monde animal. Mais qu'est-ce en vérité que cette intelligence que nous brandissons sans cesse comme le *summum* de tout développement biologique ? N'est-elle pas tout simplement un concept, une idée de plus, limitée au seul cadre de nos sociétés affranchies de la nature ?

Il n'est de vérités que relatives à un pays et à une histoire, à un lieu et à un temps, nous dit Michel Onfray. Rien ne saurait valoir indépendamment des frontières pour la totalité de l'univers. Les prohibitions, tout comme les vérités, sont relatives. Certitudes ici, doute là, erreur ailleurs. [...] Seuls les coutumes, les traditions et les usages se cristallisent et, de vérités relatives qu'ils sont, deviennent vérités générales et sont révéérés comme telles¹.

1 Michel Onfray, *Cynismes*, Éditions Grasset & Fasquelle, 1990, p. 105.

Parvenus au niveau technologique et industriel qui est celui de nos sociétés occidentales, nous avons fini par inverser le processus qui visait originellement à nous protéger des aléas de la nature. Aujourd'hui, nos développements collectifs issus de nos comportements individuels sont une réelle menace pour la planète et pour la vie. À l'image d'un virus ou d'un cancer, l'espèce humaine est devenue une véritable pandémie dont l'étendue est directement liée à celle de nos progrès. À partir de la description des cellules cancéreuses faite par Joël de Rosnay, on peut se livrer à un petit exercice de style aussi étonnant que troublant. « Les cellules cancéreuses, quant à elles, sont sourdes à ces signaux d'inhibition de la reproduction. Elles se comportent comme des cellules en train de cicatrifier une plaie [...] mais qui ne s'arrêteraient plus. Une cellule cancéreuse se multiplie sans que les mécanismes normaux de contrôle et de régulation puissent intervenir¹. » Plus loin il nous dit : « La cellule cancéreuse est "immortelle" ; elle se reproduit un nombre illimité de fois : tant qu'elle trouve de quoi se nourrir. Et tant que l'organisme qui l'abrite est vivant² ». Il suffit à présent de remplacer *les cellules cancéreuses* par *les hommes* et *organisme* par *territoire*. Nous voyons à quel point nos progrès s'apparentent étrangement à ceux d'une maladie incurable. Bien sûr, comparaison n'est pas raison, et une différence subsiste entre ces deux formes de vie. C'est cette aptitude de l'homme à réguler ses comportements individuels eu égard aux nécessités collectives. C'est cette aptitude à développer une forme de conscience commune conditionnée par des consciences individuelles portées vers un même objectif.

1 Joël de Rosnay, *L'aventure du vivant*, Éditions du Seuil, 1988, p. 163.

2 *Ibid.*, p. 164.

Quand les autres espèces ont leurs propres systèmes de régulation internes (organiques, physiologiques) ou externes (sociaux, climatiques, etc.) ; l'homme possède cette aptitude à la prise de conscience et à la coopération qui peuvent, dans une certaine mesure, aider à diminuer sinon réguler l'impact de ses développements sur son environnement. Mais cela ne fonctionne que si les individus acceptent, au moins partiellement, de renoncer à leurs réflexes de survie individuels pour participer à cet éveil et à cette conscience collective, gages de notre survie en même temps que de celle des autres espèces.

Car c'est bien la conscience qui fait sens. L'objet en soi n'est rien et ne signifie rien s'il n'est pas dans le même temps le reflet d'un sujet par lequel et pour lequel il existe. Comme le dit Merleau-Ponty, que serait une nébuleuse si elle n'était vue par personne ?

Dès lors, charge à nous d'être les dignes représentants de la vie et de la complexité dans cette région de l'univers. Aussi, notre seule façon de progresser tout en servant la vie consistera en l'approfondissement de notre compréhension intuitive du monde et dans la consolidation des liens qui nous unissent à lui. Si la conscience donne véritablement un sens à l'existence et à toute forme de création - qu'elle invente et qu'elle révèle par l'acte de percevoir ; alors c'est à nous de prendre en charge, non seulement notre avenir, mais l'avenir du monde et du cosmos dans toute son immensité temporelle et spatiale. Pour paraphraser Bergson, on peut dire que notre responsabilité dépasse les limites mêmes de notre corps. Elle s'applique à tout ce que nous percevons ; elle va jusqu'aux étoiles.

Teilhard croyait en une montée croissante et ininterrompue de la conscience à travers la matière inerte puis vivante. Une progression qui à terme, ferait se refermer toute la *noosphère* comme il l'appelait, sur elle-même. Libérée de sa gangue matérielle, celle-ci pourrait enfin s'épanouir et s'accomplir dans la convergence et l'union vers ce qu'il appelait le *Point Oméga* – par opposition à l'*Alpha*. Convergence des consciences en LA Conscience. Non pas perte de soi dans du plus grand que soi, à l'image de n'importe quelle fusion, mais complétion de soi par l'union à toutes les autres consciences. « *Dieu tout en tous* ». (*Corinthiens* 15 ; 28). Cependant, au fil du chemin parcouru jusqu'à ces dernières pages, je suis de moins en moins convaincu de l'inéluctabilité du phénomène humain, comme le pensait Teilhard. Vision par trop simpliste, évidente, facile même et si rassurante pour une humanité qui cherche toujours à se dédouaner, à échapper à ses responsabilités comme à tout effort participatif. Une vision à mon sens encore trop anthropocentrée pour être tout à fait lucide. Si la complexité, la mémoire et la conscience peuvent apparaître comme des constantes universelles à tous les moments de l'histoire du cosmos, l'hominisation n'en est pas pour autant l'incontournable point de convergence en même temps que le terme. L'évolution nous a appris que si les formes de vie présentes sont incontestablement tributaires de celles qui les ont précédées, elles n'en restent pas moins libres d'évoluer dans des directions indéterminées, imprévisibles et sous des formes encore inédites. C'est en cela que réside à la fois la force et le miracle de la vie.

Les cultures, les religions, les sciences et les techniques semblent être les traits les plus singuliers de l'humanité. Mais

ils n'ont de valeur que relative à notre espèce. Sorties du cadre de nos sociétés, elles perdent de leur évidence et de leur universalité. La vie seule est universelle. Encore qu'il faille s'entendre sur le terme. Car ce que nous appelons la vie reste pour nous les hommes, on ne peut plus restrictif. La relation, la communication, l'échange, l'information, le mouvement, le changement et la diversité sont autant de constantes partout présentes au sein de la matérialité. Elles sont le noyau dur de la vie. L'homme n'est que la convergence provisoire, la rencontre fortuite et éphémère de chacun de ces différents aspects. Or, rien ne nous dit qu'ils ne sont pas à même de converger à nouveau ailleurs (sans doute l'ont-ils déjà fait) dans d'autres temps, et surtout sous d'autres formes bien différentes de celles qui nous caractérisent.

Si l'homme, d'après certains écrits religieux, a une destinée qui lui est propre, elle l'est à l'identique de bien d'autres espèces qui suivent elles aussi le chemin qui est le leur. Peut-être certaines d'entre elles ont-elles d'ores et déjà accompli des progrès bien supérieurs à ceux qui sont les nôtres. Peut-être ces espèces échappent-elles d'ailleurs à nos pauvres moyens d'investigation et de perception. Nous ne percevons du monde que ce que notre propre évolution nous permet d'en saisir. Notre perception et l'interprétation que nous en donnons n'est qu'une grille de lecture parmi une infinité d'autres possibles et tout autant valides. Le monde n'est que matière première indéterminée qu'il revient à chacun de modeler selon sa sensibilité et sa volonté. Il est plus vaste et plus complexe que ce que nous en percevons. Il est infini quand notre perception est elle-même limitée. Il ne peut nous montrer que ce que nous pouvons voir.

TRANSHUMANISME

Aujourd'hui, sous prétexte d'une quête de liberté individuelle qui paraît légitime pour tout un chacun, le lien social, de plus en plus, semble menacé par cette contagion libertaire. Nous l'avons vu, les premières superstitions, croyances et autres religions plus élaborées ont permis l'édification de sociétés et de civilisations de plus en plus complexes et organisées. En retour, les individualités s'y sont épanouies, affirmées et affermies. La notion de personne, pour ainsi dire inexistante au sein des sociétés traditionnelles, s'est vu gagner en consistance et en conscience de soi. Ses désirs se sont accrus au fur et à mesure de la satisfaction de ses besoins vitaux puis secondaires ; enfin, de plus en plus superficiels.

Toute complexité, toute forme de croissance et de développement ; tout accroissement de matière finissent tôt ou tard par atteindre une masse critique. Un seuil de stabilité au-delà duquel l'ensemble de la structure ou de l'organisme est remis en question. Un changement d'organisation s'impose qui peut être une métamorphose, un changement de structure ou de paradigme. Nous en sommes là aujourd'hui. Du moins, tel est le constat de nos sociétés aujourd'hui confrontées à une crise polymorphe qui menace les différents organes de notre monde

occidental. Nous avons atteint notre seuil de stabilité aussi bien dans le domaine politique que dans le domaine économique, religieux, énergétique, écologique ou tout simplement humain. Comme avait prévenu Émile Durkheim, la division du travail ne saurait être poussée trop loin sans devenir une source de désintégration. Aujourd'hui, l'affirmation de soi à travers ses désirs, ses ambitions est devenu croyance universelle. L'accomplissement de soi est désormais porté à son paroxysme ; c'est-à-dire bien souvent hors des limites du raisonnable. J'entends par là les limites au-delà desquelles l'harmonie sociale est mise en péril. Car l'accomplissement de soi ne va pas sans compter sur l'accomplissement d'autrui. Nous le savons désormais, la société est garante de notre condition humaine. Sans elle, nous ne sommes rien. Or, le plus souvent, nous pratiquons l'accomplissement de soi au mépris des exigences de la société. Nous oublions de réinscrire ce processus au sein d'un processus plus vaste, celui de l'accomplissement de la société elle-même à laquelle il nous faut, à notre corps défendant, toujours sacrifier une partie de nos vies individuelles. Et c'est bien là tout le paradoxe entretenu par nos sociétés modernes occidentales, toutes axées sur les notions économiques de croissance, de profit, de consommation et d'affirmation de soi.

Ou bien un seul peuple arrivera à détruire ou à absorber tous les autres. Ou bien tous les peuples s'associeront en une âme commune, afin d'être plus humains.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Les différences actuelles entre Français, Allemands, Anglais ou Espagnols ne sont que toutes relatives. Avec l'intensification des échanges commerciaux, culturels et humains, elles sont vouées à s'estomper de générations en générations. Peut-être que d'autres singularités humaines émergeront au sein de cette masse homogène à venir. De nouvelles synthèses d'ordre supérieur dont la nature et l'évolution ont depuis toujours le secret. Celui qui consiste à conserver les caractères génétiques ou culturels qui fonctionnent le mieux à un instant « t », et qui contribuent dans le même temps à accroître la complexité et le degré de « réalité » de notre monde. On retrouve, ici encore, les principes de l'évolution des espèces et de la sélection naturelle.

D'ici quelques années, quelques décennies voire quelques siècles, que restera-t-il de l'humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui ? Sans doute n'aura-t-elle plus grand-chose en commun avec ce que nous vivons. Notre évolution physiologique, technologique, sociale et culturelle aura à ce point progressé dans le temps que le post-humain à venir sera aussi différent sur la forme et sur le fond que nous le sommes aujourd'hui du pré-humain successivement incarné par Tumaï, Lucy ou l'Homme de Neandertal. Le changement est la seule constante et nous ne pouvons nous y opposer. Ce serait s'opposer à la vie elle-même. Pourtant, l'évolution des espèces a toujours été un perpétuel dialogue entre les êtres vivants et leur environnement. Pour exemple, les *cyanobactéries*, communément appelées *algues bleues*, sont parmi les plus anciennes formes de vie apparues sur Terre au Précambrien, plus précisément à l'Archéen, il y a près de 3,8 milliards d'années. Leur développement et leur prolifération à la surface de la Terre primitive ont été déterminants quant à la poursuite

du phénomène vivant. En effet, leur activité comprise entre 3,8 et 2,2 milliards d'années a permis la réduction du gaz carbonique sur toute la surface de la Terre. Phénomène qui a contribué à la naissance d'une première atmosphère enrichie en dioxygène. Elle a également permis la synthèse de la couche d'ozone protectrice. Autrement dit, et pour en revenir au sujet qui nous préoccupe, dès les plus lointaines origines du vivant, les premières formes de vie ont immédiatement initié un « dialogue » avec leur environnement – ici la Terre primitive. Une interaction qui n'a eu de cesse de modifier alternativement le phénomène vivant et les différents milieux qui l'ont vu naître, se répandre et se modifier au fil d'une évolution infinie dans le temps comme dans ses formes.

L'ANTHROPOCÈNE¹

Or qu'en est-il aujourd'hui ? Force est de constater, en toute objectivité, que le phénomène n'a jamais cessé et qu'il se poursuit encore et de manière exponentielle avec le phénomène humain comme prolongement du phénomène vivant. Avec les sociétés humaines et leurs développements, l'interaction initiée depuis la nuit des temps entre l'inerte et le vivant a acquis une dimension nouvelle et une puissance démultipliée. Quand, avec les cyanobactéries, l'environnement sous leur influence a mis plus de 1,6 milliards d'années pour se modifier de manière radicale, il n'a fallu que 7 millions d'années en partant de Toumaï, le plus lointain ancêtre de notre lignée, pour faire de notre Terre une planète essentiellement humaine, c'est-à-dire presque façonnée par l'homme. Une planète dont toutes les autres espèces vivant à sa surface et jusqu'au climat sont désormais entièrement dépendants des activités humaines. Or,

- 1 « *L'anthropocène est un terme de chronologie géologique proposé pour caractériser l'époque de l'histoire de la Terre qui a débutée lorsque les activités humaines ont eu un impact global significatif sur l'écosystème terrestre. Terme popularisé à la fin du XXe siècle par le météorologue et chimiste de l'atmosphère Paul Josef Crutzen, prix Nobel de chimie en 1995.* » Définition Wikipedia.

d'ici quelques décennies, nos activités s'étendront bien au-delà de l'orbe terrestre. Ce seront alors la plupart des autres planètes de notre système solaire qui prendront bientôt « forme humaine ».

Inutile de préciser qu'avec l'avènement de l'ère industrielle à la fin du XIX^e siècle, le mouvement s'est considérablement accéléré. À l'époque, l'humanité n'était déjà plus la même que celle des premiers temps du christianisme. Avec la division accrue du travail, l'accroissement des libertés individuelles, les différents acquis sociaux ; avec l'augmentation du temps libre devenant du temps pour soi ; avec les progrès de la médecine, des moyens de communications et de transport liés à la multiplication des réseaux, l'homme a, en quelques siècles, profondément changé. En modifiant son environnement, il s'est modifié lui-même de façon irrévocable. Ses rêves, ses désirs se sont développés à la hauteur des moyens que la société mettait désormais à sa disposition pour les réaliser. Son imaginaire a pris une dimension qui allait inaugurer de nouvelles voies d'exploration dans tous les domaines de la recherche, de l'exploration et de la technologie. Son alimentation, son hygiène de vie, ses activités personnelles ou professionnelles ont notablement modifié ses capacités physiques et cognitives. Son mode de fonctionnement cérébral, comme par exemple sa capacité de concentration, s'est trouvée modifiée par l'invasion des écrans de toute sorte et la succession quotidienne d'images à un rythme effréné. Sa physionomie n'a pas été en reste avec le développement des différents moyens de transport extra ou intra-urbains, la

modification de l'environnement quotidien liée aux apports de la mode vestimentaire et des nouveaux comportements alimentaires, etc. Autant de prothèses physiologiques ou psychologiques qui insidieusement infléchissent de manière irrémédiable notre évolution individuelle et collective.

LE CHEMIN VERS LA PERFECTION ?

Je crois que la mécanisation et la « bêtification » croissantes de la plupart des processus de fabrication ont pour conséquence la menace sérieuse d'une dégénérescence générale de l'organe de notre intelligence.

Erwin Schrödinger,
L'esprit et la matière.

Aujourd'hui, avec l'apport des nouvelles technologies NBIC¹, le processus est sur le point de franchir un seuil critique ; un point de non retour pour une humanité ivre de technologie et de liberté individuelle. Ces prochaines années seront à n'en pas douter décisives. Le mouvement *transhumaniste* représente à lui seul la synthèse des défis que notre espèce aura bientôt à relever et dont dépendra toute la suite de son évolution. Mais de quoi s'agit-il ?

Né de la conjonction de différents domaines de recherche, le transhumanisme prône l'avènement à terme d'un post-humanisme le plus souvent teinté de surhumanisme. Autrement

1 Nanotechnologies – Biotechnologies – Intelligence artificielle – Sciences Cognitives.

dit la naissance d'une humanité prétendument supérieure, aussi bien sur le plan physiologique que sur le plan cognitif. Une humanité corrigée, améliorée, augmentée mais dont les critères de sélection, souvent arbitraires, restent encore à définir. Une humanité définitivement affranchie de la nature et de ses impératifs catégoriques. Bref, une humanité enfin maîtresse de sa destinée et de celle des mondes qu'elle sera bientôt à même de coloniser.

La technique a un rôle biologique proprement dit : elle entre de plein droit dans la nature.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Le transhumanisme n'est pas une idée neuve. L'amélioration des conditions de vie de notre espèce et jusqu'à l'utilisation d'outils chez les animaux témoigne d'une tendance dont les origines se confondent avec la vie elle-même. Cependant, tous ces progrès ne se sont jamais réalisés au dépens du lien social ; autrement dit de ce qui fonde véritablement notre humanité. Si toutes les formes de progrès technologiques s'inscrivent naturellement dans la continuité d'une évolution commencée il y a 4,5 milliards d'années avec la naissance de notre planète ; ils n'ont jusque-là jamais été susceptibles de remettre en cause jusqu'au processus évolutif lui-même. En effet, nous arrivons à un tel stade de développement technologique que nous serons, d'ici quelques années, à même d'influer de manière définitive sur le cours même de l'évolution des espèces en général, et de la nôtre en particulier. Le transhumanisme ne remet pas en

question le principe même de l'évolution des espèces puisqu'il s'en réclame lui-même. Il est cependant une remise en cause totale de ses mécanismes. Lesquels sont essentiellement basés sur le hasard des mutations génétiques au sein des organismes et des modifications de l'environnement. Si le transhumanisme se pose comme prolongement « naturel » du principe évolutionniste, ses orientations n'en sont pas moins les résultats de choix désormais volontaires, arbitraires, exclusivement humains et le plus souvent occidentaux et tributaires des lois du marché, de la mode et de la société de consommation.

Appliqué à notre espèce, le transhumanisme est l'utilisation de la technologie pour un « plus être » individuel. Il est la tentation de « l'homme parfait » en tant qu'individu. Là réside le principal danger de ce courant de pensée. Il apparaît donc comme une impasse sur le plan évolutif de l'espèce. Dans son principe même, il est une régression pour ne pas dire une dégénérescence de l'espèce humaine au même titre que la cellule cancéreuse ne vivant que pour elle-même amorce une dégénérescence de l'organisme.

L'évolution des espèces nous apprend que toute forme de contrainte physique, sociale ou psychologique est une invitation au mouvement, à la métamorphose et à une forme d'évolution. Les règles et les contraintes sont naturellement plus propices à stimuler la création à quelque niveau qu'on la conçoive. Toute forme de permissivité excessive dilue la capacité créatrice. Or, l'évolution des espèces elle-même n'opère pas autrement. C'est bien d'une première forme de désadaptation que le proto-humain a pu retirer des richesses sans nombre. À commencer par une vision panoramique et la

libération des membres antérieurs désormais aptes à saisir, à lancer, à fabriquer. C'est sous la pression d'un environnement auquel une espèce est *a priori* inadaptée que cette dernière va opérer des modifications dans son comportement ou tirer bénéfice de mutations accidentelles. L'évolution se nourrit essentiellement de contraintes, d'erreurs, de défauts, de faiblesses et autres handicaps pour les transformer en nouveautés et en créations. À tous les niveaux du réel c'est le degré chaotique d'un milieu, d'un environnement qui va déterminer des réactions plus intenses entre ses éléments constitutifs. À l'issue de ces réactions multiples, des organisations nouvelles vont se révéler ; des complexités inédites se feront jour. On sait d'ailleurs que sur le plan biochimique, les cellules qui n'ont pas évoluées sont celles qui étaient les mieux adaptées à leur environnement. Il en est de même sur un plan supérieur. Certaines espèces animales fort anciennes comme le cœlacanthe ou le protée n'ont quasiment pas changées depuis des millions d'années. Ceci pour la simple raison que leur environnement n'a quasiment pas varié depuis et que l'absence de contraintes environnementales a préservé leur aspect originel. Ici encore, la faiblesse, la fragilité, l'inadaptation momentanée face à un milieu instable sont autant de facteur d'évolution et de progrès vers des formes de vie nouvelles et chaque fois plus complexes. Car la diversité ne se suffit pas à elle-même. Elle s'accompagne à chacune de ses étapes d'un surcroît de complexité et peut-être même de conscience. La mort elle-même, ultime épreuve, apparaît comme une nécessité sur le plan évolutif. Elle confère à la vie cette plasticité qui lui permet de se prolonger ; de s'entretenir au-delà des formes de vie particulières.

Prendre en mains les conditions prochaines de notre évolution, tel que le propose le transhumanisme, c'est ni plus ni moins s'interdire toutes les autres propositions dues au hasard et à tous les accidents dont la nature a le secret. C'est réduire d'autant l'éventail de nos possibilités de survie.

Le transhumanisme, bien qu'il s'en défende, vise une forme de perfection essentiellement individuelle. Rien à voir ici, et bien que le nom de Teilhard y soit parfois associé, à l'*Ultra-humain* envisagé par ce dernier. Lequel insiste sur la nécessité et l'importance de ne pas confondre les deux notions de *personnel* et d'*individuel*.

Quelles seront donc la nature et la finalité de cette perfection ? D'après quels critères leurs formes seront-elles définies ? À la question de la nature de cette perfection, le transhumanisme apporte déjà des réponses. La vitrine du mouvement met le plus souvent en avant le bien-être de la communauté humaine, l'éradication totale de la maladie, de la faim voire de la mort elle-même. Le transhumanisme permettra à chacun de devenir plus intelligent, plus conscient, plus créatif et plus empathique. Il sera également le remède à toutes les formes d'inégalités aussi bien au niveau social, que physiologique ou cognitif.

S'il est également question d'une forme de progrès sur le plan moral, quelles seront les formes données à cette surmoralité sachant qu'il est autant de morales qu'il est de sociétés humaines ? Faudra-t-il qu'il y ait alors une morale unique et uniforme pour l'ensemble d'une humanité qui semble dans tous les cas aller dans le sens d'une uniformisation culturelle ? Quelles seront pour autant les orientations,

l'éthique et la sagesse dont cette morale d'un ordre supérieur prétendra s'inspirer ou atteindre ? L'uniformisation de la pensée posthumaniste risque de conduire l'ensemble de l'humanité dans une impasse, sinon vers un gouffre qu'aucune autre contre-culture ne sera plus en mesure de prévenir.

LA SURVIE DE L'INDIVIDU CONTRE CELLE DE L'ESPÈCE

D'autres questions se posent également. Qu'impliquerait une humanité plus forte, plus intelligente, plus résistante, plus heureuse et enfin immortelle ? L'augmentation de la longévité humaine, voire l'accession à l'immortalité nous conduirait vers une démographie explosive. La conquête spatiale est encore bien loin de nous permettre la colonisation d'autres planètes habitables. Quant à celles de notre système solaire, leur habitabilité ne serait que pour une poignée de privilégiés isolés sur Mars. Dans tous les cas, la pression démographique aura dès lors atteint un tel degré sur Terre que si la colonisation d'autres mondes s'avérait être possible, elle ne pourrait se faire que dans les pires conditions. C'est-à-dire au mépris de la vie, comme ce fut le cas aux siècles précédents sur Terre.

Pour remédier à cette crise démographique, une stérilisation massive de la plus grande partie de la population s'imposerait de prime abord. Mais selon quels critères de sélection ? La longévité sinon l'immortalité d'une partie de la population humaine ajoutée à la stérilisation de l'autre partie occasionnerait une perte de diversité significative sur le plan

génétique et humain. L'immortalité individuelle finirait par précipiter notre mort collective.

De quel progrès, de manière générale, sera-t-il question ? Et pour quelle finalité ? Comment en définir les termes ? Quelles seront les conséquences d'un eugénisme pratiqué à échelle individuelle et selon des critères de sélection qui, n'en doutons pas, seront le plus souvent dépendants de la mode ou du courant de pensée dominant ? Quid de la morale, de l'empathie, de l'évolution spirituelle de chacun après ce perfectionnement biologique et psychologique de l'homme ? La morale et l'humanisme seront-ils encore pertinents dans un monde humain sans tares ni déviances ; sans différences ni diversité ? Nous savons que pour nous construire nous avons besoin de nous confronter au monde, à autrui et aux idées nouvelles dont ils sont les irremplaçables vecteurs. Quid de l'expérience et de la nouveauté dans un monde où tout sera désormais standardisé et implanté dans les esprits dès les premiers jours de l'existence ? Quid de la société elle-même et du lien social quand chacun ne visera plus que sa propre perfection parfois, sinon le plus souvent au mépris ou aux dépens d'autrui ? Ce ne sera plus le libéralisme économique, mais le libéralisme biotechnologique qui prévaudra au sein d'une société divisée. Quelle place pour la spiritualité ? Quel but pour l'espèce humaine ? Qu'en sera-t-il de la notion d'effort, de travail, de progrès personnel et d'accomplissement de soi ? La valorisation de soi peut-elle se faire par les apports biomécaniques du transhumanisme ? On peut raisonnablement en douter ? Qu'advient-il de la personnalité et de la construction de la personne quand le transhumanisme se propose de résoudre nos déficiences en termes d'empathie et

d'altruisme ? Quand il se propose de résoudre notre inaptitude au bonheur par l'ingestion de pilules miracles. Jusqu'où s'étendra la notion de handicap ? Où commencera la normalité ? Qui décidera des limites et suivant quels critères ? Enfin, quid de la saveur du bonheur au sein d'une société devenue pour toujours heureuse ; aseptisée ? Quel sens donner à son existence quand toutes les difficultés seront aplanies et le futur devenu comme une forme de désert existentiel ? Qui ne se donne loisir d'avoir soif nous dit Montaigne, ne saurait prendre plaisir à boire.

[...] le progrès de l'industrie n'est pas accidentel, mais constitue un événement susceptible d'entraîner les plus grandes conséquences spirituelles.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Au-delà du non-sens évolutionniste que cela implique, c'est de surcroît, faire abstraction de la tendance instinctive de chacun à ne considérer que son propre bonheur en oubliant celui des autres. L'enfer est toujours pavé de bonnes intentions. Or les bonnes intentions transhumanistes seraient bien susceptibles de nous mener droit en enfer. La tentation serait ici que chaque « cellule humaine » de l'organisme qu'elle est censée constituer et nourrir sur un plan supérieur – la société – et dans le respect des lois de l'évolution darwinienne, ne travaillerait plus que pour elle-même. Autocentré à l'image des cellules cancéreuses, chaque « surhomme » ne serait plus animé que par un esprit de performance, de compétition et de

supériorité vis-à-vis des autres surhommes. L'esprit de compétition seul survivrait à l'évolution décrite par Darwin. La lutte pour la survie, non plus du plus apte, mais du plus fort serait la seule motivation. Oubliant tout esprit de coopération, de partage, d'empathie et de société, l'humanité ne serait plus qu'un immense champs de bataille où seule régnerait la loi de la jungle. L'homme n'étant plus désormais, selon l'expression de Hobbes, qu'un loup pour l'homme.

Jusqu'à présent, l'évolution par la sélection naturelle avait permis le développement des capacités cérébrales et cognitives en proportion des modifications physiologiques. Jusqu'à un certain point, le développement des mentalités, la régulation des instincts, des désirs, de l'égoïsme naturel à chacun se sont toujours fait en regard des corps puis des sociétés qui les avaient nourris et fait évoluer. Avec l'accélération exponentielle des nouvelles technologies ; avec les plus récents apports des N.B.I.C. et du transhumanisme, l'écart va indéniablement se creuser entre des corps aux pouvoirs décuplés et rendus presque immortels et des mentalités encore fragiles ; des personnalités que l'évolution accélérée des technosciences n'aura pas préparées à ces nouveaux pouvoirs individuels. Aurons-nous la sagesse suffisante pour gérer ces nouvelles capacités ? Saurons-nous garder la tête froide et faire bonne mesure quand chacun, *via* le transhumanisme, sera en mesure d'assouvir la plupart de ses désirs sinon de ses fantasmes et de ses pulsions ?

Un espoir demeure toutefois. Malgré les apparences, la nature garde toujours « la main » sur les grands mécanismes qui nous gouvernent. Ce, en dépit d'une illusion toute anthropocentrique qui nous laisse à croire que nos progrès

tendraient à nous affranchir toujours davantage de nos origines. Au même titre que nos gènes, ces origines et ces mécanismes, nous les portons en nous avec nos désirs, nos pulsions, nos manques, nos peurs et nos haines. Je serais même tenté de croire que plus nos progrès technologiques seront importants et plus ce « levier » offert aux forces de la nature sera puissant et ses effets rapides dans le sens du cours naturel de l'évolution.

Pour autant, cette omniprésence de la nature au sein de nos sociétés les plus développées ne nous dispense pas de tout esprit critique et de toute responsabilité. Loin s'en faut. Et notre liberté, s'il en est encore à ce niveau, se manifestera dans notre aptitude à opérer les choix les mieux à même de sauvegarder la vie sur notre si fragile planète. Reste à savoir quelles seront les valeurs à même d'être conservées à travers ce maelström génétique, technologique, culturel, linguistique, politique ou sociologique. Ces valeurs auxquelles nous sommes attachés et qui seront sans conteste les garantes de notre avenir. Dans tous les cas, elles ne pourront être que celles qui s'opposeront le moins aux forces évolutives et qui sont les forces de cohésion, de coopération, d'échanges, de synthèse, d'entraide, de solidarité, d'empathie et de moindre résistance aux forces de la vie.

Quoi qu'il en soit, plus nos progrès s'accroîtront et plus il nous faudra garder une certaine distance vis-à-vis de ceux-ci. Une forme d'objectivité et de vigilance qui nous laissera toujours la possibilité de choisir les orientations que nous désirerons imprimer à notre évolution. Nos progrès technologiques, au plus loin qu'ils nous emmènent dans l'avenir, doivent rester des outils, des prothèses.

Quels qu'ils soient, nos choix, nos valeurs – si nous voulons donner du sens à nos existences individuelles et collectives –, devront impérativement s'orienter dans le sens de davantage de responsabilité vis-à-vis de nous-mêmes, de nos proches, des générations futures et de tout ce qui, chaque jour, dépendra un peu plus d'une espèce toujours plus dominante et invasive. Tôt ou tard, des choix déterminants s'imposeront à l'humanité. D'un côté celui qui consistera à s'abandonner corps et âme à un surhumanisme qui n'aura de sens que pour lui-même et pour ses valeurs définitivement dominatrices et hégémoniques sur le reste des hommes (s'il en reste) et sur l'ensemble de la nature qu'il aura définitivement modelé à son image. Ce premier choix, le plus « instinctif » de prime abord, scellera le destin d'une humanité à jamais recluse sur elle-même. Un semblant d'humanité à jamais fermée sur ses certitudes, ses désirs, ses ambitions non plus spirituelles, mais exclusivement technologiques, narcissiques, anthropocentriques et dominatrices.

L'autre choix consistera à continuer de vivre au sein d'un environnement, certes fruit de nos progrès et de notre imagination, mais qui continuera, par rétroaction, à entretenir notre évolution « intérieure ». Par là, l'homme spirituel que nous serons peut-être encore évoluera vers des états sans cesse supérieurs de perception, de conscience, de connaissance et de compréhension intuitive et synthétique (et non plus analytique) du monde et de lui-même.

Sous la pression des prochaines grandes découvertes scientifiques ; sous la contrainte des forces sociales en perpétuelle mutation, un nouveau monde est sur le point de naître. C'est ainsi que le projet transhumaniste doit se défaire

de sa part d'ombre pour mener vers ce que Joël de Rosnay nomme un hyperhumanisme. Lequel participera véritablement d'une refondation de l'homme et du monde. Il sera l'outil d'une recréation du monde dans la mesure où un homme nouveau implique un monde nouveau. Or, pour que ce cosmos ne soit pas un chaos déguisé, il faut qu'il prenne d'emblée une dimension sacrée par l'attribution d'un sens, autrement dit d'une orientation préalablement déterminée. Pour ce faire, hâtons-nous d'inaugurer de nouvelles mythologies alliées à une spiritualité de type laïque et universelle.

Toutes les prothèses comme toutes les chrysalides ne sont que des moyens pour des métamorphoses futures. À terme, comme le dit Pierre Teilhard de Chardin, il s'opérera un schisme entre ceux des hommes qui croient exclusivement au monde tel qu'il se présente à nos yeux dans ses formes matérielles les plus variées ; et ceux qui auront choisi, à leurs risques et périls, de voir au-delà de l'horizon et de la métaphore. Ceux qui pensent que le chemin le plus court vers la Vérité est un chemin intérieur.

RELIGION

Au même titre que les aspects politiques, économiques, énergétiques, artistiques ou plus largement culturels, les aspects religieux et plus particulièrement monothéistes de nos sociétés ne sont pas épargnés par la crise. L'effondrement touche progressivement tous les domaines et toutes les activités humaines parce que le mal est profond et qu'il touche notre civilisation au cœur. Parce qu'elles sont intrinsèquement pétries de biologie, toutes les différentes facettes de notre humanité comme ses plus récentes terminaisons technologiques et culturelles sont néanmoins soumises aux mêmes nécessités vitales et évolutives : changer ou mourir ! Or, au même titre que les modèles politiques, les modèles religieux-monothéistes ne font pas exception. Ils sont eux aussi à bout de souffle. La désaffection grandissante des fidèles, les crises à répétition, la distance grandissante entre les exigences de la foi et l'évidence des faits sont les premiers signes d'une prochaine extinction. Entre la dilution et la désintégration pour les uns et le jusqu'au-boutisme intégriste pour les autres, les grands monothéismes qui ont accompagné sinon contribué au développement des grandes civilisations passées et présentes sont à l'agonie. D'autres modèles, plus en phase avec les exigences spirituelles

de chacun semblent quant à eux plus aptes à survivre et à accompagner cette métamorphose de masse. Ils ne sont d'ailleurs plus tant des religions, encore moins des monothéismes ou des théismes puisqu'ils sont traditionnellement athées ; mais davantage des courants spirituels ou philosophiques par définition plus universels. c'est le cas, entre autres, du bouddhisme zen ou tibétain.

Les théismes ont vécu parce que notre monde, tel que nous le connaissons, a vécu. Nietzsche nous avait prévenu, Dieu lui-même, selon la forme ou l'idée sous laquelle nous l'appréhendons, est bel et bien mort ! Il n'est plus à la hauteur et aux dimensions non seulement physiques, mais métaphysiques du monde qui se prépare. Dieu doit se réinventer. Nous devons le réinventer en même temps que le monde lui-même et toute la mythologie qui doit les accompagner. Penser de nouveaux mythes modernes, de nouveaux récits qui font sens à une époque où chacun a plus le sentiment de perdre pied. Science et spiritualité doivent à présent se tourner l'une vers l'autre pour conjuguer leurs forces, leur vision, leurs perceptions et composer cette nouvelle mythologie de l'atome ; cette nouvelle mécanique mystique à même d'accompagner l'humanité vers les nouveaux horizons qui l'attendent.

Là aussi, nous devons nous défaire de nos vieux concepts occidentaux et peut-être nous tourner vers des peuples et des traditions qui, bien qu'en apparence en retard sur le plan technologique, n'en sont pas moins largement en avance sur le plan spirituel et dans leur relation à la nature et au cosmos. Nous avons tant, sinon tout à réapprendre de ces peuples

racines. Hâtons-nous de les entendre, ils nous parlent de notre futur.

LE NÉANT APPRIVOISÉ

Ce monde, le même pour tous, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera, feu toujours vivant, s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure.

Héraclite,
Fragments

Le fait est qu'à la lumière des plus récentes découvertes scientifiques en cosmologie ou en physique des particules, le monde ne semble pas avoir eu plus besoin de créateur, de démiurge, qu'il n'a encore aujourd'hui besoin d' « arrières mondes » pour justifier de son existence et de son devenir. Nous savons déjà, depuis Démocrite et Leucippe, que la matière se suffit à elle-même. Qu'elle est pleine, riche d'un potentiel infini que les sciences ne finiront jamais de mettre au jour. Depuis près de vingt siècles, la plupart des grands monothéismes nous ont fait croire, profitant de l'ignorance et de la peur des masses, à la Création du monde. Or, il apparaît aujourd'hui avec toujours plus d'évidence que nous vivons dans un monde tout entier consacré à la Création. Car en effet, chaque nouvelle découverte nous convainc un peu plus que la

matière possède en elle toutes les réponses qu'il est permis d'espérer. C'est elle qui a jadis bercé notre inconscience, nous dit Teilhard de Chardin ; c'est elle qui nous portera jusqu'à Dieu. Dieu ou la Cause, le Principe, le Tout, l'Un, l'Incréé... qu'importe le nom que nous donnions au phénomène ; à la Vie ; à ce mouvement sans fin et sans fond dans l'espace et le temps, tout en étant l'un et l'autre. Ce même mouvement qui agite depuis toujours le moindre atome de matière ; la moindre particule élémentaire et à l'origine de la plus subtile vibration quantique. Quelle que soit la nature du monde ; quelle que soit sa « matérialité » ; sa consistance phénoménologique ; son degré de réalité ou de crédibilité ; la nature de sa substance, réelle ou virtuelle ; qu'il soit perçu par les uns comme réalité ultime, première et dernière ; totale et définitive ; ou par les autres comme rêve, illusion, évanescence et vacuité... telle ou telle de ces perceptions, interprétations ou autres manières de décrire notre relation au phénomène et de le vivre n'ont en définitive pas plus d'importance que cela. Elles ne valent que pour tout un chacun et à titre individuel, personnel, intime. Elles ne sont que les différentes approches possibles d'un phénomène qui, *in fine*, se suffit amplement à lui-même et qui, par nature, se situe au-delà de toute description présente ou à venir. Sans besoin d'aucune justification, d'aucune validation métaphysique, scientifique, théologique ou psychologique mais seulement ontologique. Car seule la perception, fusse-t-elle celle d'un seul individu au sein de l'immensité cosmique, et quelle qu'en soit la nature, suffit en elle-même à valider et à accréditer la chose perçue en lui conférant le statut de réalité sans objection possible. Immanence ou transcendance sont sans

importance. Seule importe l'expérience de l'existence attestée par le seul témoignage des sens.

Là où mon sentiment diverge de celui de Michel Onfray, c'est quand il s'en remet au néant pour délimiter, en « amont » comme en « aval », les « bornes » du réel et de l'existence. Or, c'est bien sur ce premier paralogisme que se sont appuyés les monothéismes de toutes les époques. Dès lors, et partant de cet axiome aussi vieux que le monde, comment tirer l'Être du néant si ce n'est par l'intercession d'une puissance (par définition divine ; donc échappant à toute rationalité) extérieure et par là même, supérieure aux deux phénomènes ? De Mélissos (470 av. J.-C.) à Bergson (1859-1941), les philosophes ont été nombreux à démontrer, en seulement quelques mots, l'absurdité du concept. Mélissos par exemple, philosophe sceptique originaire de Samos et disciple de Parménide, nous dit au sujet de l'être et du néant : « Toujours était ce qui était, et toujours il sera. Car s'il résultait [l'être] d'une génération, avant cette génération, c'eût été nécessairement le néant. Si cela avait été alors le néant, en aucun cas rien n'aurait pu provenir du néant¹. » Simplicius rapporte aussi ces propos de Mélissos : « Si le néant est, peut-on parler de lui comme quelque chose qui est ? En revanche, si quelque chose est, ce quelque chose est soit engendré, soit éternel. » Enfin, Bergson nous dit que la question de savoir pourquoi quelque chose existe présuppose que la réalité remplit un vide ; que sans l'être il y aurait le néant ; qu'en droit il n'y aurait rien et qu'il faut alors expliquer pourquoi, en fait, il y a quelque chose. Et cette présupposition, conclue-t-il, est illusion

1 *Les Présocratiques*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, pp. 308-309.

pure, car l'idée de néant absolu a tout juste autant de signification que celle d'un carré rond. L'absence d'une chose étant toujours la présence d'une autre¹.

Le miracle sans cesse renouvelé de la matière

L'univers fait un mystère suffisant. Pourquoi faudrait-il en inventer un autre ?

André Comte-Sponville,
L'Esprit de l'athéisme.

Pour qui s'est déjà penché sur les infinies possibilités de la matière, sur le plan cosmologique, stellaire, géologique, biologique, neuronal ou quantique, point n'est besoin de s'en remettre au fantastique, au merveilleux ou au divin pour ouvrir des horizons à notre désespoir maladif. Les protons, les neutrons, les électrons, les photons, les quarks et les neutrinos ; de même les muons, les pions, les kaons, les mésons, leptons, gluons, bosons et autres hadrons sont autant de variations infinies sur le thème de la particule et du quantum d'énergie. Les rayonnements alpha, bêta ou gamma ; depuis l'ultraviolet jusqu'à l'infrarouge ; les champs électromagnétiques, la gravitation, la vitesse de la lumière et toutes les infinies combinaisons possibles entre tous ces phénomènes physiques ; le tout joint à ces quantités infinies de temps, d'espace et de matière perpétuellement recomposables, rendent de fait caducs

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, PUF, coll. Quadrige, [1932] 1997, p. 266.

et obsolètes tous les monothéismes, du moins sous la forme qui est encore la leur aujourd'hui.

Le monothéisme est paradoxalement la plus primitive des religions. Au fur et à mesure de la complexification des sociétés humaines, la divinité s'est au contraire de plus en plus simplifiée, concrétisée, personnalisée. Au fil des progrès humains et sociaux ; de l'émancipation de la personne et de la conscience individuelle, la notion de Dieu, dans les proportions qui sont les siennes, s'est elle-même de plus en plus personnalisée, individualisée au point de devenir homme lui-même. Le monothéisme est la plus basique car la plus réductrice de toutes les différentes manières d'aborder le monde, d'appréhender la vie et d'envisager la place de l'homme au sein du réel. Il est la plus contre nature des approches métaphysiques car il discrédite ce par quoi il trouve sa justification : le monde, le réel, la matière ; la sensation ; le corps... Car quelles seraient la pertinence et la légitimité de Dieu sans le monde ou le phénomène pour en attester la présence ? Dieu n'est pas mort ! Bien au contraire. Et si toute mort n'est jamais que transition et métamorphose, alors Dieu ne fait chaque jour que se transformer, s'incarner, se dévoiler et en définitive se révéler chaque jour davantage sous le microscope du chercheur, sous le pinceau ou l'archer de l'artiste, sous la plume du poète ou l'outil de l'ouvrier. Car si aucune divinité n'a jamais été créatrice d'un monde qui s'est toujours suffit à lui-même, il n'en demeure pas moins qu'elle est toujours présente, de la manière la plus tangible et corporelle qui soit, au cœur de la matière, chaque fois que celle-ci fait montre de création. L'hindouisme nous dit que création et créateur sont indissociables. L'un n'existe pas sans

l'autre. Les deux phénomènes sont concomitants et interdépendants. Car il n'est en définitive de créateur que dans le seul temps où il y a création. Ce, de la même manière qu'il n'y a de musicien que lorsqu'il y a musique.

Dans *La sagesse tragique*, Michel Onfray écrit : « La première certitude issue de la nouvelle cosmologie nietzschéenne est que la Volonté de puissance est Tout, donc que Dieu n'est pas. [...] Nietzsche invite à une synthèse des volontés débarrassées de Dieu et de ses formes¹. » Il nous dit plus loin que la volonté nietzschéenne est pure immanence. Dès lors, pourquoi théisme et immanence seraient-ils contradictoires ? C'est avoir une vision bien étroite de ce que pourrait être Dieu ou de ce qu'est l'immanence. Qu'est-ce que la Volonté de puissance nietzschéenne sinon un autre visage de Dieu, ce noyau dur du monde ; ce *cœur de la matière* comme le nomme Teilhard de Chardin ?

Le matérialisme de Michel Onfray, bien que modéré et structuré par une éthique hédoniste clairement définie et exposée, reste, quoique qu'il s'en défende, à la limite du nihilisme. Il suppose l'existence de tout un chacun bornée en « amont » comme en « aval » par un néant qui campe de fait toute existence individuelle à la limite de l'absurdité et de la farce métaphysique. De là à lui conférer le statut d'inutilité, il n'y a qu'un pas que certains n'hésiteront pas à franchir. Or, si nos personnalités, nos individualités ne sont que des épiphénomènes liés à l'apparition furtive de nos corps au sein du réel ; il n'en demeure pas moins que ces corps eux-mêmes sont inséparables de cette matière une et indivisible, riche de

1 Michel Onfray, *La sagesse tragique*, LGF, 2006, p. 57.

potentialités insoupçonnées et infinies. Dès lors, tout n'est-il pas permis en terme d'espoir ? Tout ne devient-il pas possible ? Depuis l'atomisme démocritéen en passant par l'héliocentrisme galiléen, la gravitation newtonienne et la relativité einsteinienne, la science n'a jamais cessé de démontrer le miracle sans cesse renouvelé de la matière.

Les miracles ne contredisent pas les lois de la nature. Ils contredisent seulement nos représentations actuelles de ces lois.

Saint Augustin.

En effet, point n'est besoin de s'en remettre aux « arrières mondes » et à la transcendance pour croire en l'existence de l'âme, en la métempsychose, en la télépathie, la lévitation ou dans tous les différents pouvoirs yogiques ou chamaniques. *Idem* pour les guérisons dites « miraculeuses » parce que hétérodoxes au regard de la médecine dite « légale ». Quelle différence entre voyance, médiumnité et intuition si ce n'est une différence de degré, et non pas de nature ? Quelle différence encore entre le simple effet placebo, la somatisation, la poussée d'adrénaline, l'accélération des pulsations cardiaques, le rêve, le délire mystique du schizophrène ou l'apparition des stigmates sur le corps du zélate ? Aucune, car tous ces phénomènes ne sont que les différentes vibrations d'un corps, d'une chair et d'une matière aux propriétés infinies.

La société, le monde même dans lequel nous vivons imposent des révolutions, des apocalypses, des extinctions et des renaissances ; des mutations aussi. Elles sont toutes autant

de ferments nécessaires à la poursuite du phénomène vivant. Or, les idées, les concepts, se doivent eux aussi de faire périodiquement peau neuve. Emerson nous dit que la corruption de l'homme entraîne une corruption du langage. Il nous faut aussi des séismes et des cataclysmes idéologiques pour secouer les plus lourdes théories et les décharger de toutes les scories accumulées au long des millénaires et des habitudes sociales. Il nous faut sans plus tarder réinventer Dieu, le monde et la vie. Ne garder de nos histoires religieuses que la substantifique moelle. La part la plus intuitive et instinctive – originelle en somme – des différents concepts que nous avons de manière malade et compulsive érigés en dogmes et en morales pour des finalités autant pratiques qu'hégémoniques. Nous avons fini par négliger et délaisser le sentiment religieux au profit des différentes formes du culte, de la liturgie et du sacerdoce et pour enfin ne plus nous attacher qu'aux formes en oubliant le fond.

Tout au long de l'histoire de l'humanité et sous toutes les latitudes, nous avons revêtu les infinies possibilités de la matière de toutes les formes de nos vies sociales. Nos langues, nos habitudes, nos gestes quotidiens, nos traditions, nos célébrations, nos peurs, nos anecdotes, mythes et légendes ont finis de constituer les parures et les structures mêmes de toutes les religions du monde.

Les forces de la nature, ses mystères et les infinies possibilités de la matière inerte comme vivante se sont figées à travers les formes et langages humains. De cette glaise primordiale nous avons pétri des dieux parlant, ordonnant, créant, punissant et pardonnant mais aux pouvoirs infinis. Nous avons de la sorte fantasmé les forces en contrepoint des

faiblesses qui étaient les nôtres. Démunis que nous étions ; abandonnés dans l'existence sans autre recours que de nous inventer des puissances protectrices à même de nous faire oublier l'absurdité apparente du monde.

Une métaphysique plutôt qu'une religion ; un éthique plutôt qu'une morale ; une pratique plutôt qu'une ascèse, telle est la seule trinité à même de faire évoluer notre rapport au monde et à la vie. Autant de termes qui renferment l'idée d'un mouvement, d'une progression et d'une perpétuelle métamorphose en regard d'une réalité vivante et d'une perception d'icelle sans cesse à réinventer. Enfin et définitivement quitter les fixismes des secondes pour la dynamique des premières. Enfin quitter les obscurantismes théologiques d'époques révolues où l'ignorance, la peur, la barbarie et les conquêtes justifiaient toutes les formes de théocraties qui elles-mêmes s'en nourrissaient. Quand aujourd'hui la science n'attend plus qu'une métaphysique moderne à même de guider ses pas sinon contribuer à trouver l'équilibre qui parfois lui manque. Une métaphysique riche d'une éthique et d'une pratique à même de pacifier enfin notre relation au monde, à la matière, à l'autre comme à notre propre corps. En somme, une métaphysique dite « des Lumières » propre à chasser définitivement les ombres de l'ignorance et de la peur.

Après la tempête athée, après le déluge scientifique et technologique, après la sécheresse nihiliste, hâtons-nous de semer les germes d'une nouvelle récolte. Profitons de l'humus généré par les monothéismes en décomposition. Prodiguons sans plus tarder les ferments d'un monde à venir avant que le chiendent obscurantiste finisse d'épuiser et d'étouffer la Terre.

LA RELIGION DE L'HOMME

Certains philosophes de l'Antiquité comme Démocrite (vers 460 av. J.-C.- 370 av. J.-C.) ont clairement défini le processus de théogénèse qui a conduit à l'édification primitive de tout le panthéon gréco-romain. La volonté de puissance, le pouvoir sur les masses et les sociétés humaines en perpétuelle expansion ont progressivement accompli leur œuvre de détournement et de corruption à l'endroit des légitimes interrogations des hommes. Les interprétations primitives des faits naturels encore incompris se sont progressivement enrichies de toutes les extrapolations, fables et mythes que le développement des sociétés, des langues et de la communication ont favorisés et encouragés. Au même titre que n'importe quel virus, la contamination par les idées s'est trouvée accentuée par les densités de populations, les échanges, les guerres de conquête, le commerce et le développement de l'écriture. Autant de terrains favorables et d'« organismes » à même d'entretenir et de développer certaines idées plus résistantes que d'autres. Des idées et des croyances à terme susceptibles d'influer sur les mouvements mêmes du corps social qui les abrite. D'aucuns y virent la possibilité d'asseoir leur puissance et leur domination à l'endroit des autres. Profitant ainsi de l'ignorance et de la

peur des masses, ils ont de la sorte développé des systèmes religieux et juridiques à même d'assurer, *ad vitam aeternam*, leur sécurité, leur fortune tout en donnant libre cours à leur mégalomanie.

Comme les virus font aujourd'hui la fortune des laboratoires grâce à la vente des vaccins ; les dieux courroucés ont fait la puissance et la richesse des prêtres qui les imposèrent en même temps que les prières et les actes de contrition, seuls remèdes à même d'apaiser leur colère.

L'origine des dieux n'est pas à chercher ailleurs que dans l'absence de réponses logiques, cohérentes et rationnelles face à une existence qui a toujours laissé l'humanité perplexe. Aussi est-il temps aujourd'hui d'entrer dans l'âge adulte d'une spiritualité enfin débarrassée de toutes ces images d'Épinal. Lesquelles désormais, et à travers nombre de civilisations, n'ont de cesse de parasiter, polluer, vicier, corrompre et empêcher toute véritable communication entre les peuples. Freinant toujours plus leur progression vers une concorde tant espérée.

Au total, si Dieu existe, tout est bien ; si les choses vont au hasard, ne te laisse pas aller, toi aussi, au hasard.

Marc Aurèle,
Pensées.

La question de savoir si Dieu existe ou non ; s'il est ou non à l'origine du monde est-elle à ce point fondamentale ? En quoi nos vies seraient-elles à ce point différentes de par l'attestation

de la présence d'un dieu à l'origine de toute chose ? De la même manière que la « réponse » scientifique du big-bang n'a pas foncièrement bouleversé nos existences ; une semblable réponse « théologique » ne serait qu'une étape supplémentaire franchie au sein de l'infinie chaîne des causalités, même spirituelles. Dieu, oui, mais après ? Ou plutôt, avant. Et puis d'autres questions feraient inmanquablement suite à cette première réponse : quelle serait la nature de cette divinité ? Quelle en serait la meilleure description ; la plus véridique approche ? Quelles intentions l'animent ? Quelle serait son origine ? Autant de questions qui continueraient, comme par le passé, de tourmenter l'humaine nature, comme elles continueraient, *a fortiori*, d'y entretenir autant de luttes de pouvoir, de dissensions, de haines, de certitudes, de violences, de peurs et de génocides. Tous les actes les plus noirs déjà perpétrés par l'hypothétique présence de Dieu en seraient d'autant accrus une fois établie la preuve de son existence. Rien ne serait changé ! Tout ne serait qu'amplifié, exacerbé, démesuré à l'extrême limite de la barbarie et de l'horreur. La crainte de cette puissance divine avérée serait pire que la crainte face à la perspective de n'importe quel autre cataclysme naturel. Tout homme « normal » se renierait cent fois plutôt que de prendre le risque d'un châtement éternel. Aussi, la crainte d'un dieu révélé ferait commettre par le plus simple des hommes, les pires actes de dénonciation, de haine, d'extermination et de mise au ban de la société dans le seul but de s'accorder les faveurs du Ciel. Ainsi, du meilleur des dieux possible, les hommes, de par leur seule terreur au regard de ce qu'ils pourraient encourir pour leurs faiblesses, auraient tôt fait d'en faire le pire des démons. Plus que l'ignorance, la peur est

le terrain le plus propice au développement de la haine et de l'horreur. L'histoire des religions à elle seule n'en a-t-elle pas fait à maintes reprises la plus sanglante démonstration ?

Jusqu'au siècle des Lumières, les religions ont longtemps apporté à l'humanité encore démunie face aux mystères de la matière et de la vie, les réponses qu'elle espérait en même temps qu'une forme d'espoir face à une inextinguible soif de transcendance et de sens. Le chaman a longtemps été le guérisseur, l'homme-médecine ; tout comme le sorcier ou le rebouteux sous nos contrées. Ce n'est pas par hasard non plus si les grands médecins, physiciens et mathématiciens de l'Antiquité étaient aussi les grands penseurs et philosophes de leur temps. Autant d'occasions pour le spirituel de s'assurer une forme de pouvoir temporel. Plus récemment, voyant les médecins et savants de toute sorte commencer à réellement améliorer et changer notre quotidien, les religions, dépossédées de ce puissant levier, se sont mises en demeure de ne plus soigner que les âmes. Seul domaine que les sciences encore naissantes, n'étaient semble-t-il pas prêtes de leurs ravir. Mais c'était encore sans compter sur la prochaine naissance des sciences de l'esprit, de la psychanalyse et de la psychiatrie, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Aujourd'hui, et même si elle est encore très incomplète (peut-être le sera-t-elle toujours), notre perception de la « réalité » s'est progressivement transformée sous le regard des sciences. Dieu lui-même, depuis le siècle des *Lumières* a changé de dimension et de plan d'« existence ». En même temps que notre perception, il s'est comme ramifié et subdivisé. Loin d'avoir été évacué de nos préoccupations et

sans que nous nous en doutions encore, il y a peut-être gagné en consistance et en évidence.

Si le rôle premier d'une religion est de *relier* les hommes entre eux ; l'union des sciences et de la spiritualité, dans leurs plus larges dimensions, ne sera-t-elle pas l'inébranlable socle de la religion ou de la mystique de demain ? Les sciences apporteraient aux religions la dimension matérielle (cosmique) qui leur fait si cruellement défaut. Elles leur permettraient de consacrer et de spiritualiser une matière trop longtemps dédaignée, voire méprisée. Les religions, quant à elles, dans leurs aspects les plus spirituels, apporteraient aux sciences autant de sens et de directions nouvelles, elles aussi dédaignées parce qu'inaptes à l'expérimentation. Les unes, en remontant progressivement par l'observation jusqu'aux plus lointaines origines de la matière ; les autres, par quelque effort et tension intérieure, jusqu'aux origines de l'esprit ; ne trouveraient-elles pas, sous un même principe, mi-matériel, mi-spirituel, l'Être et l'Existence depuis toujours confondus parce qu'indifférenciés au sein d'un seul et même Phénomène : la Vie ?

De la même manière que passé un certain degré de socialisation, les différentes formes de chamanismes et d'animismes sont devenues inadaptées aux sociétés qui étaient en train de se former ; les formes contemporaines de religion ne sont-elles pas aussi poussées à se transformer et à se convertir eu égard aux profondes mutations qui touchent le monde aujourd'hui ? Au risque de ne plus alimenter qu'une « science des religions » pour quelques élites universitaires, il faudra, si ils veulent survivre, que les grands mouvements religieux de notre planète se fassent progressivement, mais non

moins rapidement *religions des sciences*. Dès lors, ces deux formes de connaissance et de compréhension du monde ne deviendraient-elles pas l'une pour l'autre une formidable source d'enrichissement mutuel ?

Pendant très longtemps, et jusqu'au siècle des Lumières, les croyances et les religions ont simultanément garanti la structure sociale et la hiérarchie des pouvoirs au sein des différentes nations humaines. Dispensatrices des formes les plus élémentaires de morale, elles détenaient également la plupart des savoirs dont seuls les sorciers, les chamans ou les hommes d'église assuraient la conservation et la transmission.

Les hommes n'eurent point d'abord d'autres Rois que les Dieux, ni d'autre Gouvernement que le Théocratique.

Jean-Jacques Rousseau,
Du Contrat social.

Autant dire que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la monarchie, forme jusque-là la plus répandue de gouvernement, a toujours été inféodée au pouvoir religieux. Plus loin encore dans le passé, les premiers groupes humains ; les clans ou les tribus comme les plus vastes civilisations ne tenaient leur puissance que des dieux, et surtout du pouvoir de persuasion de leurs intercesseurs. Les plus modestes victoires comme les plus vastes conquêtes n'étaient que pour asseoir une puissance religieuse et spirituelle bien plus que temporelle. Du moins, les conquêtes militaires y trouvaient-elles le plus souvent leur justification que les prêtres n'avaient aucun mal à encourager et à bénir.

Depuis la chute de l'Empire Romain au VI^e siècle, et jusqu'au siècle des Lumières, pour ne parler que de l'Europe et de l'Occident, les grands courants religieux ont de manière générale étendus leur domination spirituelle et temporelle sur toute la surface de la Terre. La conquête des âmes justifiait celle des territoires. Mais elle allait bientôt atteindre ses dernières limites géographiques avec la découverte du Nouveau Monde. Pendant ce temps, les « semis » de la morale religieuse déposés au cœur de chaque foyer et de chaque homme purent germer, se développer et se fortifier en toute quiétude. La *Religion de l'Homme*, comme l'appelle Rousseau, était certes encore bornée à la seule structure familiale, mais elle grandissait. Enfin, les derniers relents de colonisation et les missions évangéliques dispersées à travers le monde s'avéraient être les ultimes succès d'une puissance spirituelle déjà sur le déclin. Désormais, les motifs économiques et politiques suffisaient aux états pour justifier leurs conquêtes militaires. De moins en moins garante de la stabilité des nations, l'Église ne l'était pas plus des savoirs. Le commerce et les échanges accrus entre tous les peuples de la planète finirent de la laisser à son seul domaine spirituel. Pendant ce temps, la *Religion de l'Homme* continuait de grandir et de se fortifier au sein de chaque famille, de chaque collectivité et pour mieux se complexifier, se ramifier et s'affermir dans le cœur de beaucoup d'hommes. D'après Rousseau, cette *Religion de l'Homme* est le véritable christianisme. Elle est la *Religion du Citoyen* en même temps que celle de l'Évangile, « [...] sans Temples, sans autels, sans rites, bornée au culte purement intérieur du Dieu suprême et aux devoirs éternels de la morale, [elle] est la pure et simple Religion de l'Évangile, le vrai

Théisme, et ce qu'on peut appeler le droit divin naturel¹. » Autant dire que cette *Religion naturelle* peut facilement être étendue au-delà du seul cadre chrétien et rejoindre les autres grands courants religieux que sont le Bouddhisme, l'Hindouisme, le Taoïsme, L'Islam, le Judaïsme, dans ce qu'ils ont en commun de spiritualité.

En France comme dans toutes les autres démocraties héritières de 1789, cette Religion du Citoyen a continuée de se développer et de grandir sous les nouveaux traits de la société et de l'État. Les institutions, les valeurs morales, les *Droits de l'homme et du citoyen* lui ont procuré autant d'organes et de force qui l'ont consolidée. L'écriture, la communication, les échanges commerciaux, les idées, les arts et surtout les sciences ont fini d'affirmer la puissance des états quand l'Église n'avait plus comme expédient que le rachat et la sauvegarde de nos âmes en vue du *Jugement Dernier*. Quand celle-ci aurait dû, par une salutaire intuition, voir justement dans la constitution de ce nouveau corps social et moral, le nouveau corps du christianisme et s'en faire le garant et l'humble guide, elle n'a fait que s'accrocher à son ancien pouvoir comme une mère refusant de voir son enfant grandir, lui échapper et se soustraire à son autorité. Quand les institutions politiques n'ont pas su se séparer des institutions religieuses comme ce fût le cas en France en 1905, on voit à quelles aberrations ces états sont souvent conduits.

Si les croyances et la communication ont conjointement imprimé à la Connaissance son premier élan, les sciences et la

1 Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, éditions Garnier-Flammarion, 2001, p. 173.

société plus tard, lui ont communiqué une nouvelle énergie. Loin d'oublier ou d'ignorer ses premiers acquis, plus que jamais, la Connaissance aujourd'hui doit continuer de s'en inspirer et de s'en imprégner. Car ce que sont aujourd'hui les savoirs, la morale, l'éthique ou le droit ; ils le doivent à ce que furent, dans le plus lointain de notre passé, les croyances, les rites et la reconnaissance de l'autre comme autre soi. Ce premier « lien social » a commencé à prendre forme par la famille et le foyer. La reconnaissance de cette appartenance mutuelle au même « corps » reste aujourd'hui encore le « ciment » de nos sociétés en même temps que le « ferment » de ce qu'elles sont appelées à devenir.

Dans leurs formes actuelles, les religions devront ou changer, ou mourir. Le plus bel acte de foi que les plus grands courants religieux pourraient accomplir vis-à-vis du message dont ils sont les dépositaires serait de détruire leurs temples et leurs institutions jusqu'à la dernière pierre. Les religions institutionnelles sont aujourd'hui au terme de leur premier âge. Devenus matures, les messages dont elles étaient jusque-là les matrices n'ont désormais plus besoin des structures et des textes qui les avaient jusqu'alors nourris et soutenus. Les croyances sont aujourd'hui en âge de vivre librement dans le cœur de tous les hommes et suivant leur sensibilité particulière tout en cultivant le respect et la compassion vis-à-vis d'autrui. Comme d'anciennes matrices ayant accomplie leur rôle, les institutions religieuses devront céder et disparaître sous la pression d'une foi qui ne demande qu'à vivre. Car si la religion est un guide, elle n'en est pas pour autant la foi. Elle n'est qu'une façon parmi d'autres de montrer le chemin quand c'est à chacun de le parcourir, selon son inspiration, son histoire et

ses possibilités. Tôt ou tard, toutes nos églises, tous nos rituels, toutes nos litanies et doctrines devront disparaître parce qu'ils n'auront plus lieu d'être. Parce qu'ils seront en nous pour toujours, au cœur de chaque homme et de chaque femme, naturellement. Aussi naturellement que n'importe quel autre sens ou organe parvenu au terme de son développement. Dès lors, quel nouveau monde et quelle nouvelle vie ne découvririons-nous pas sous ce nouveau regard ?

LA POMME DE DISCORDE OU LE MALENTENDU ATHÉE

De quoi parle-t-on quand on parle d'athéisme ? Aujourd'hui, l'athée est en quelques mots « celui qui ne croit pas en Dieu ». Mais une fois que l'on a dit cela, a-t-on pour autant tout dit ? Loin s'en faut. Car de quel dieu parle-t-on et qu'entend-t-on par « croire » ? En leur temps, les sorciers, chamans et autres magiciens étaient les athées au regard de cultes et de croyances plus élaborés. Plus tard, les premiers chrétiens furent autant d'athées pour les religions païennes officialisées par la Rome ou la Grèce antiques. Par suite, ces mêmes païens furent à leur tour autant d'idolâtres athées persécutés sous le règne de Constantin et jusqu'aux pires années de l'Inquisition. Jésus lui-même, avant même ses premiers fidèles, était sans conteste un hérétique doublé d'un athée pour les rabbins attachés à la tradition mosaïque et au dieu d'Abraham. À l'image de Jésus, nul doute que l'athée (autrement dit l'incroyant, le mécréant, l'iconoclaste...) est avant tout celui qui s'oppose, activement ou passivement, à tout ordre religieux établi. En cela il rejoint directement Satan, étymologiquement *celui qui s'oppose*. Il est

l'empêcheur de « penser en rond » ou de croire aveuglément au dogme ; le dangereux grain de sable qui risque à tout instant d'enrayer la fragile mécanique sociale. Il est le virus qui menace à tout moment, et par effet de contagion, d'étendre le mal à tout l'organisme social. L'athée c'est le mal-pensant, le déviant ; une anormalité ; une singularité. Il représente l'ennemi de la tradition qu'en leur temps les sorciers et magiciens, alors représentants officiels du culte, craignaient par-dessus tout. Aussi n'est-il pas pour autant un incroyant. Il a ses convictions, ses certitudes, ses espoirs ; à défaut, ses intuitions. Elles sont tout simplement autres et ne correspondent pas à l'orthodoxie dominante. Elles sont donc nuisibles.

L'athéisme a suivi l'évolution des cultes, des croyances et des religions. Aussi y a-t-il autant d'athéismes qu'il y eu de dieux à travers l'histoire des civilisations. Car en dépit d'un apparent antagonisme, un lien étroit pour ne pas dire intime uni depuis toujours les théismes de toutes sortes et l'athéisme. Car c'est bien grâce à l'athéisme sous toutes ses formes que les religions ont pu traverser les siècles tout en évoluant avec les sociétés qui les ont nourries.

Si tous les athées de l'histoire des religions furent à n'en pas douter des hérétiques, ces derniers n'en furent pas pour autant des athées. Car si l'athéisme est, selon Michel Onfray, *l'affirmation de l'inexistence des dieux*, reste à savoir ce que ce dernier mot recouvre. Or nous avons vu jusqu'à présent que depuis nos plus lointaines origines, comme dans les contrées les plus improbables, Dieu a revêtu de nombreuses formes et s'est par la suite incarné en de multiples personnages. D'abord force invisible immanente à la nature (wakanda, mana, kī...), il

s'est au fil du temps personnifié et multiplié au fil des âges et des civilisations. Ancêtre révéralé ; héros civilisateur ; magicien ou guerrier déifié ; animal totémique, il s'est tour à tour proposé et décomposé en autant de réponses aux interrogations et craintes des peuples qui le vénéraient. Aujourd'hui les croyances sont tout autres. Le totem semble avoir définitivement cédé la place à l'atome, au quanta de matière, à la particule. La science des sorciers s'est retirée au profit des apprentis sorciers de la science dont les mathématiques sont le nouveau langage sacré. Le totem ne fait plus recette, sinon dans les musées des arts premiers depuis que la particule élémentaire insufflé son « esprit » dans nos portables, écrans et autres intelligences artificielles.

En définitive donc, l'athéisme est presque un combat d'arrière garde. Une querelle de clochers si j'ose dire, dont les protagonistes ont simplement beaucoup de mal à s'entendre sur des termes qui, *in fine* et depuis la nuit des temps, tentent de décrire tout ce qui échappe à la connaissance directe des hommes : le mystère de la vie, de ses origines et de ses fins.

À toutes les époques, l'athéisme, même s'il n'a pas toujours été clairement identifié et nommé, a été une remise en cause permanente des religions officielles et de leurs certitudes. Il a été une perpétuelle force de désintégration qui a permis d'annoncer et de construire autant de contre-propositions aux cultes établis. Il a assuré dans le domaine spécifique de la croyance et de la foi religieuse le rôle que le chaos et toutes les forces de destructions remplissent à des niveaux supérieurs : celui de facteur de complexité et de progrès de l'information puis de la connaissance. D'une certaine manière, l'athéisme œuvre de concert avec l'atomisme en nous exhortant sans cesse

à garder nos yeux tournés vers le monde, la matière, l'univers et la vie. Car ils sont sans conteste les seules réalités sur lesquelles il nous est possible de compter et à partir desquelles notre désir et notre quête de vérité peuvent prendre appui et avancer.

La religion en tant que source de consolation est un obstacle à la véritable foi : en ce sens l'athéisme est une purification.

Simone Weil,
La pesanteur et la grâce.

Les religions révélées, les grands monothéismes, ne sont plus désormais que des coquilles vides. Le monde a changé. Le monde change et l'humanité continue de progresser dans sa perception du réel et d'elle-même. Laisant dans son sillage les restes, les peaux mortes de ce que furent jadis les religions : autant de matrices et de prothèses utiles un temps à la progression du sentiment religieux, lequel continuera de croître dans le cœur des hommes bien après que les religions – sous les formes que nous leurs connaissons – soient définitivement oubliées.

N'oublions pas cependant que les religions et les croyances plus rudimentaires ont toujours été au service du progrès social. Elles ont été les instruments de la consolidation des sociétés humaines. Par leur complexification croissante, ces dernières ont permis l'émergence des consciences individuelles. Lesquelles, à leur tour, ont relancé par la division du travail social, les sociétés humaines vers des niveaux supérieurs

d'intégration, de complexité et de développement. Autrement dit, si la religion comme l'a souligné Durkheim, est bien une *force sociale* d'intégration et de développement, la société a en elle-même un caractère typiquement religieux dans ses développements. Sa capacité à transformer profondément son environnement et à développer une perception du monde et des sentiments qui lui sont propres, laisse supposer une certaine direction allant bien au-delà de sa propre conservation. On peut même se laisser aller à y voir un sens.

Car la religion n'est pas une finalité, pas plus que le sentiment religieux dont elle est le versant temporel. Ce ne sont que des moyens. Ce sont les complexités, les sociétés et les forces psychophysiques qu'ils font naître qui sont, bien que momentanément, le but à atteindre. Car ce but n'est pas ultime et il nous reste encore à en découvrir les derniers développements.

Depuis le *mana*, l'animisme de la plupart des croyances primitives, le totémisme ou même le panthéisme, les croyances et après elles les religions n'ont cessé de régresser, de se fermer sur elles-mêmes en se détachant progressivement du monde, de la vie et de son mystère. Les monothéismes des religions révélées ont été l'ultime régression. Celle qui a fini de couronner un dieu transcendant, totalement détaché du monde, omnipotent, omniscient, vengeur, jaloux, vindicatif, attaché à la Loi, aux rituels, à la tradition séculaire, méprisant à l'excès le corps, la matière et la vie dans tout ce qu'elle avait d'organique, de charnel et donc de trivial et de peccamineux. Or, et comme l'affirme Simone Weil, « Les religions qui représentent la divinité comme commandant partout où elle en

a le pouvoir sont fausses. Même si elles sont monothéistes, elles sont idolâtres¹. »

Il nous faut désormais inaugurer une nouvelle approche spirituelle du monde à partir des découvertes scientifiques de ce siècle dans les différents domaines de la génétique, de la biochimie, de l'astronomie, de l'astrophysique ou de la physique des particules. De nouvelles directions se proposent désormais à l'humanité et qui seront aussi celles d'un renouveau non pas uniquement technologique, mais surtout spirituel et humaniste. La voie de la réconciliation entre le totem et l'atome.

Les plus récentes découvertes scientifiques autant que les dangers qui planent sur notre espèce et sur l'ensemble de la biosphère nous font chaque jour davantage la démonstration de notre totale implication et interaction avec la totalité de notre monde comme les cellules au sein d'un organisme. D'une certaine manière, nous voyons resurgir avec d'autant plus de force que nos moyens de perception du réel sont démultipliés, la notion toute primitive de *participation* dont Lucien Lévy-Bruhl avait décrit tous les développements².

Pour parvenir à une forme de synthèse, il est indubitable que les premières peurs, croyances et autres religions plus ou moins élaborées ont été autant de facteurs d'intégration, de complexification et de développement social puis humain. Elles ont été les premières matrices qui ont aidé les sociétés primitives à s'organiser, à se structurer et à survivre à travers le

1 Simone Weil, *Attente de Dieu*, Les classiques des sciences sociales, [1966] 2007, p. 131 – 132.

2 Voir *La magie* in Sébastien Junca, *Le Totem et l'atome*, 2011, p. 95.

temps et les épreuves. Par suite, l'accroissement des populations a nécessité des organisations chaque fois plus élaborées. Lesquelles ont poussé les croyances à évoluer dans le même sens et à se caler sur les nécessités quotidiennes.

Aussi, ce n'est probablement pas la montée du christianisme qui a précipité le déclin de l'empire romain. Le mal pernicieux qui rongait l'empire des césars avait depuis longtemps déjà répandu le poison dans ses veines. Or, c'est bien au contraire ce déclin, quoique encore imperceptible, qui a favorisé sinon nourri en son sein les premières formes d'un culte nouveau.

Comme lors de toute métamorphose, toute société parvenue à un certain degré de développement et de complexité se doit de faire peau neuve. C'est la loi du vivant. Tout accroissement de structure implique une réorganisation de cette dernière. Sous la pression démographique, les contraintes endogènes ou exogènes, l'épanouissement des consciences individuelles nourries par les sociétés elles-mêmes, les traditions finissent par céder. Passé un certain point, les structures religieuses et politiques deviennent inefficaces. À terme parfois, elles peuvent être autant de menaces pour la société elle-même. Mais la nature veille, même au cœur des civilisations les plus avancées technologiquement. De nouvelles aspirations se font alors sentir, nourries, portées par tous ces manques qu'un gouvernement et des croyances à bout de souffle ne parviennent plus à combler. C'est ainsi que dans les premiers temps du christianisme, nous dit Gibbon, le scepticisme du monde païen face à la faiblesse croissante du polythéisme, est devenu favorable à la nouvelle religion.

De ces aspirations collectives naîtront à leur tour, au hasard des circonstances, des rencontres et des naissances, autant d'inspirations incarnées ici et là par des personnalités singulières. De celles qui, le plus souvent, naissent dans les périodes les plus difficiles. Penseurs, mystiques, poètes, chercheurs, prophètes, guerriers, hommes ou femmes politiques ou simplement d'exception, seront les inspireurs de sociétés nouvelles. Ils aideront, parfois malgré eux, ou même après eux, à la parturition de mondes nouveaux. De ceux qui attendaient sous l'écorce desséchée de la tradition, l'évènement, la brisure, le choc qui allait enfin permettre à la vie d'inaugurer de nouvelles formes.

Le phénomène n'est-il pas d'ailleurs aujourd'hui sur le point de se reproduire sur un plan supérieur ? Celui qui consisterait à synthétiser une nouvelle forme de conscience à l'échelle même de l'humanité. Une conscience collective – la *noosphère* de Teilhard de Chardin ? – née des nouvelles nécessités vitales et spirituelles qui nous pressent de toutes parts et de cette nouvelle perception du réel conditionnée par les plus récentes découvertes scientifiques et leurs applications technologiques. Les grands monothéismes qui, durant près de trois mille ans, ont aidé nos sociétés à se hisser jusqu'au niveau de complexité et d'organisation qui est le leur aujourd'hui, sont devenus totalement obsolètes et en total décalage avec les réalités sociales et les aspirations contemporaines. Ces croyances sont devenues autant de contraintes et d'entraves comme le seraient des béquilles pour celui qui aurait recouvré l'usage de ses jambes. Elles freinent désormais notre marche vers l'avenir. Le fond, le message, la morale et la spiritualité dont ces religions ont de tous temps été les détentrices sont et seront encore

longtemps nécessaires à notre humanité. Mais les formes sous lesquelles ils se proposent sont désormais inaudibles pour des sociétés de plus en plus converties aux puissances de la matière et aux vertus des nouvelles technologies en opposition aux anciennes théologies.

Autour de nous, un certain pessimisme s'en va répétant que notre monde sombre dans l'athéisme. Ne faudrait-il pas plutôt dire que, ce dont il souffre, c'est de théisme insatisfait ?

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Nos modèles sociaux, politiques, juridiques ; notre éthique, notre morale, n'ont désormais plus besoin des matrices religieuses qui leur avaient donné naissance. L'heure est venue pour nos sociétés modernes d'une certaine émancipation vis-à-vis de nos anciennes croyances. Il nous faut désormais tuer symboliquement nos dieux, nos pères, pour entrer dans l'âge adulte de notre humanité. Une Grande Initiation s'impose qui consistera pour notre espèce à trouver enfin sa propre voie en accord avec les attentes individuelles et collectives qui sont les nôtres aujourd'hui. Il fait de moins en moins de doute qu'il nous faudra à terme réinstaurer une dialectique avec la nature et le cosmos. De celle que les sociétés primitives ont su jalousement conserver en dépit des assauts répétés de l'Occident. Un dialogue qui, au-delà du religieux, s'adresse directement aux forces brutes et primitives d'une réalité dont nous ne soupçonnons pas encore l'infinie diversité. Cette

relation que seuls les chamans des sociétés traditionnelles et les mystiques des grandes civilisations ont eu le privilège d'expérimenter. À partir de ces savoirs ancestraux, de nouvelles mythologies sont à inaugurer. De celles qui seront à même de donner un nouveau souffle, un nouvel élan apte à relancer l'humanité et plus généralement la vie sur la voie de son accomplissement. Sans doute celles d'une spiritualité sans dieux, selon l'expression d'André Comte-Sponville.

TRAVAIL

L'IMPASSE PRODUCTIVISTE

L'entreprise est une microsociété à part entière. Un monde clos mais qui, du fait d'une hyperactivité naturelle, est un lieu privilégié d'étude des rapports humains, des attentes et des comportements de chacun. Elle est de par sa nature une hypertrophie des caractères sociaux. Elle est une concentration de forces, de désirs, d'attachements, de répulsions, de frustrations, de peurs, d'espoirs déçus et de rêves parfois réalisés.

L'entreprise a ses lois, ses codes, sa morale, sa « religion », ses mythes et ses rites. Mais comme toute société aussi, elle possède ses élites et ses exclus ; ses nantis et ses parias. Elle est également le fer de lance de toute société car elle est le lieu de tous les changements, de toutes les révolutions économiques et sociales. L'avenir s'y prépare comme en un laboratoire. Elle est également le lieu du pouvoir par excellence parce que c'est en son sein que se crée la richesse des nations en même temps que se prépare le destin des peuples.

Ces dernières décennies, les industries, les entreprises, les nouveaux produits de consommation, les révolutions technologiques successives ont plus changé le visage du monde que toutes les idées philosophiques, religieuses ou politiques réunies. Force est de constater que sans la domestication et la manipulation des forces vives d'une nation, les pouvoirs politiques ou idéologiques ne sont rien. On le voit aujourd'hui, les puissances politiques de tous horizons sont largement inféodées aux puissances industrielles dont elles sont le plus souvent les marionnettes. Les lobbies les plus puissants sont les pourvoyeurs de fonds des candidats de tout bord. Qui plus est, indirectement, en privilégiant les plus puissants groupes industriels, on ménage en même temps le peuple sous couvert de sauvegarder l'emploi, autrement dit, la domestication et l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'unité constitutive de la société n'est pas la famille, nous dit Proudhon, mais bel et bien l'atelier. Aussi, espérer un tant soit peu changer le monde, c'est avant tout changer l'entreprise, notre rapport au travail et à la chose produite. Dorénavant, c'est par les activités de transformation, de production et de consommation que passe l'évolution de l'espèce humaine. Car si l'industrie a jusqu'à présent injecté de la vie dans nos sociétés, il devient aujourd'hui urgent qu'elle puisse y injecter du sens et de l'humanité.

Gagner en productivité, en qualité, en économie et en sécurité certes, mais par la sensibilisation et l'implication de tous les intervenants au sein de l'entreprise. Pour ce faire, il faut rendre le travail attractif et en faire un lieu où chacun soit à même d'y trouver les conditions de son développement et de

son épanouissement personnels. Il doit permettre de gagner en confiance et en estime de soi. Il doit être le lieu d'une découverte ou d'une redécouverte de ses aspirations profondes. Un espace où chacun, dans le respect de l'autre et des nécessités collectives, soit néanmoins à même de laisser libre cours à ses élans, à ses passions, à ses aspirations. Bref, à toutes les forces naturelles, physiques ou intellectuelles, qui poussent chacun à faire ce pour quoi il est fait.

Il importe donc de retrouver sur le lieu de travail une sérénité qui est le préalable à toute forme de sécurité, de santé physique, de santé psychologique et d'épanouissement personnel. Une fois remplies ces conditions, il est indubitable que la qualité de la chose produite – objet manufacturé ou service – n'en sera que meilleure. Or, aujourd'hui, le productivisme exacerbé et poussé jusque dans ses dernières limites ; le taylorisme dans ses nouvelles formes technologiques et organisationnelles, deviennent pour les employeurs peu scrupuleux autant de moyens de coercition à l'endroit des travailleurs. La sous-qualification, la flexibilité aveugle, une certaine polyvalence, les fréquentes réorganisations et la mobilité accrue dévalorisent chaque jour davantage l'ouvrier et le salarié. Non seulement aux yeux de la collectivité, mais à ses propres yeux. Le sentiment d'être à la fois manipulé et exploité ne fait que renforcer la dépréciation de soi. Par suite, l'isolement, la perte d'autonomie, d'efficacité et d'utilité ; mais aussi l'excès de procédures et l'appauvrissement de la communication au cœur de l'entreprise sont autant de coups portés quotidiennement à la santé physique et psychologique du travailleur. Par rétroaction, ils sont autant d'atteintes à la santé de l'entreprise elle-même dont

l'expérience et la force de travail du personnel sont les premières richesses.

L'ampleur de la tâche, qui plus est au cœur d'une crise qui semble ne pas vouloir finir, paraît démesurée. Pourtant, les pistes susceptibles de nous sortir de l'impasse productiviste sont nombreuses. Trop longtemps ignorées, elles se sont pour certaines trouvées étouffées et perdues sous la jungle des nouvelles technologies et autres méthodes de management « révolutionnaires ». Seule une volonté forte de changer d'orientation fait encore défaut. Et pourtant, combien de richesses supplémentaires pour tous les acteurs du monde du travail mais aussi de la société n'y aurait-il pas à gagner par ce simple changement de vision ? Car ce qui aura été initié et encouragé au sein de l'entreprise ne pourra que se répandre et s'épanouir avantageusement à un niveau supérieur, au sein même des sociétés humaines.

Crises ou métamorphoses ?

Les crises ont toujours été de puissants accélérateurs de l'histoire de l'évolution comme des révolutions. Quelles soient biologiques, environnementales, économiques ou politiques, toutes les formes de crise ont souvent précédé sinon précipité la naissance, par définition douloureuse, de mondes nouveaux. Quelle que soit leur nature, elles imposent d'aller à l'essentiel et de parer au plus urgent. Elles exacerbent les forces les plus primitives mais aussi les élans les plus novateurs. Aussi, la simplicité, la rapidité et l'efficacité des moyens mis en œuvre sont des atouts déterminants pour les surmonter. Aujourd'hui, la crise systémique qui frappe durement l'économie de

l'ensemble des pays industrialisés nous oblige à une économie drastique à tous les niveaux de la société. Elle nous enjoint naturellement à revenir à une forme de tempérance dans la plupart de nos comportements socio-économiques et industriels. Car c'est bien une crise de l'excès et de la démesure dans tous les domaines qui frappe le monde moderne. Aussi, en la matière, l'histoire nous a toujours appris que les solutions les plus simples étaient souvent les meilleures. Avons-nous seulement le choix ? Les plus perspicaces ou les plus audacieux verront se dessiner au travers des événements comme au travers d'une brume épaisse, les premières formes d'un monde en gestation. Or, ce monde ne pourra et ne devra être que plus juste, plus humain. Un monde meilleur en somme. Tel est du moins l'avenir sur lequel et pour lequel il nous faut désormais investir toutes nos forces et fonder nos espoirs.

Notre aptitude à vivre dépend dans une large mesure de notre capacité à vivre ensemble. Laquelle dépend à son tour de notre volonté et de notre aisance à communiquer, à comprendre l'autre et à accepter ses différences. Au sein de l'entreprise, au cœur des ateliers, au milieu des machines et de la production quotidienne, il ne coûte rien de tendre l'oreille, d'adresser un regard bienveillant, d'échanger quelques paroles amènes, réconfortantes, encourageantes. Il n'en coûte pas davantage de faire de son mieux pour aider à chaque instant ses collaborateurs. Leur permettre de s'exprimer de toutes les manières possibles à travers leur travail. Dans ce domaine, celui de l'humain, les richesses sont immenses mais largement ignorées. Le lieu de travail, à l'instar de la société elle-même, doit être l'occasion de redécouvrir des sentiments fondateurs

tels que le plaisir et la fierté du travail bien fait. Il doit pour cela être le lieu d'une réappropriation de son travail, seul moyen d'en extraire quelques motifs de fierté et le sentiment d'œuvrer, même modestement pour la collectivité. Par ce biais, il doit permettre de se sentir utile, voire même nécessaire. Heureux et fier d'apporter sa rime au spectacle du monde.

Il ne reste plus qu'à réunir les conditions favorables à un tel projet. Autrement dit, et non seulement, il faut créer au sein de l'entreprise un environnement qui préserve la santé du travailleur, ce qui est le minimum requis. Mais il faut également y ajouter les conditions d'un bonheur au travail chaque jour renouvelé, source de richesses et de progrès aussi bien pour l'individu que pour la collectivité.

La juste mesure de l'homme ?

On ne fait pas de grandes choses avec de petits hommes écrivait John Stuart Mill. On ne fait de grands hommes qu'avec de grands projets. De ceux qui sont susceptibles de révéler des dons, de l'audace, de la démesure, des personnalités singulières voire parfois du génie. Or, chaque jour dans beaucoup d'entreprises c'est, crise oblige, tout le contraire que l'on s'acharne à mettre en œuvre. On contrôle, on nivelle, on divise, on lisse, on bâillonne, on sanctionne, on dresse, on formate, on averti, on blâme, on recadre, on compresse, on réduit... Bref, on rapetisse, on diminue, on amenuise, on néglige et on ridiculise. Les vieux réflexes sont souvent destructeurs et les crises, comme toutes les formes d'agressions, sollicitent en premier les vieux réflexes. Ceux-là mêmes qui font que l'animal pris au piège se blesse davantage et se condamne à terme. Ceux qui

font de la fuite du troupeau apeuré une ruée vers l'abîme qui précipitera sa fin. Bien au contraire et pour survivre, la crise oblige à resserrer les rangs. Chacun, pour gagner en force, en confiance, en autonomie et donc en efficacité a besoin d'être écouté, rassuré, aidé. Il a besoin de se sentir protégé par ses pairs. N'est-ce pas là le rôle premier de toute forme de société : plus forts ensemble contre l'adversité ? La Crise est une mise à l'épreuve de notre humanité et de notre génie ; deux traits pour ainsi dire inséparables. Ce ne sont pas non plus quelques primes et autres petites gratifications en nature qui mobiliseront les forces nécessaires pour sortir du marasme. Ceux qui usent quotidiennement de ces grossiers stratagèmes oublient qu'il ne sert à rien d'allumer une mèche si l'on néglige de mettre au bout la dynamite qui va avec. La mèche et l'allumette, c'est la petite phrase apprise qu'ils vous assènent presque tous les jours pour vous demander tout et n'importe quoi. Autant de formules toutes faites qui n'ont pas plus d'effet que des pétards mouillés. L'explosif, c'est ce qu'ils ont oublié : le respect, la confiance, l'admiration, la vérité, la rigueur, la loyauté, la dignité, la grandeur ou la beauté. Pour révéler les hommes, il faut avant tout croire en eux.

Aussi ne faut-il pas tant encourager la compétition des individus entre eux, ce qui est non seulement à terme improductif, mais aussi profondément inégalitaire, mais au contraire encourager le challenge vis-à-vis de soi-même. Faire en sorte que chacun puisse se lancer des défis personnels et être à même de les relever par le biais de l'entreprise et de ses objectifs tout en étant aidé par elle. Coopération, réciprocité et développement mutuel sont les trois étapes incontournables ;

les trois mutations que l'entreprise devra opérer si elle veut évoluer et surmonter la crise.

Bien connaître quelqu'un, c'est aussi et avant tout vivre son quotidien, ici son travail. La meilleure manière de connaître un salarié, une équipe, c'est encore de partager un peu de leur temps, de leurs difficultés, de leurs joies et de leurs satisfactions aussi. C'est pour le manager l'occasion inespérée de gagner le respect de ses collaborateurs. Respect qui, s'il est construit sur la base de la sincérité, ne sera jamais démenti. En cas d'extrême nécessité, chacun, en retour, sera prêt à des efforts exceptionnels ; à un engagement et à une mobilisation sans faille. Ce respect mutuel est une base essentielle à toute forme de coopération et de réciprocité. De plus, ces immersions au cœur de la production auront le mérite d'apporter au manager de précieuses informations sur l'organisation et le système dans sa globalité.

De la construction de soi à la création du monde

Le renouveau économique et social que chacun espère passera inexorablement par le renouveau de nos propres comportements. On ne le répétera jamais assez, toute crise est une invitation à changer, à évoluer et à inaugurer de nouvelles formes de pensée et donc de vie. Nous sentons bien au fond de nous que la débauche de moyens technologiques ne fait que souligner nos exigences en matière de contact humain, de lien social et d'épanouissement personnel. Nous sentons bien, pour les plus lucides d'entre nous, que la tentation productiviste qui nous a jetés au cœur de la Crise n'est plus très loin d'aboutir à une impasse.

Tant que certains privilégiés auront cette vision d'un pouvoir qui consiste encore aujourd'hui à s'accaparer la force de travail des autres, tout le système économique et social continuera à pâtir de ce rapport archaïque de domination d'une partie de la société sur l'autre. Toute forme de pouvoir au sein d'une organisation quelconque n'est là que pour protéger et servir ses différents éléments. C'est le rôle du père que de protéger sa famille. C'est le rôle de l'État que de servir le peuple. C'est aussi celui de la hiérarchie, que de servir tous les individus qui, du plus humble salarié au plus éminent manager, assure la survie économique de l'entreprise. C'est donc bien d'un « travailler ensemble » dont il est désormais question.

Travailler moins mais travailler mieux ! Gagner moins mais vivre mieux. De ce « vivre mieux » qui n'a décidément rien à voir avec l'acquisition des derniers outils de confort domestique. Ceux qui tendent de plus en plus à nous affranchir du moindre effort. Un « vivre mieux » qui a bien plus à voir avec une qualité de vie qui n'est pas nécessairement dépendante d'une quantité de biens de consommation dont la possession nous dépossède de l'essentiel. Pour peu que nous redonnions du sens à nos existences, le challenge ne sera pas si difficile à relever. Travailler mieux c'est avant tout mettre de côté les impératifs productivistes que sont les gains de temps, les gains sur les matières premières, la dilution des savoirs par une spécialisation excessive, l'abaissement des salaires, la confiscation des bénéfices et la taxation abusive du travail. Pour vivre dans un monde de qualité, il faut faire des produits de qualité. Autrement dit accepter de produire moins pour produire mieux et donner à chaque travailleur l'opportunité d'être fier de son travail et d'en extraire autant de satisfactions

et de motifs d'épanouissement possibles. Si d'une part, l'État consent à moins taxer le travail ; si l'actionnaire consent à moins s'enrichir et à intéresser de manière proportionnée et équitable le salarié aux bénéfices de l'entreprise ; si ce même salarié accepte de renoncer à certains biens de consommation, sinon à en différer l'acquisition; chacun, pour autant, s'en portera-t-il plus mal ? Certes non. Car contraints à une certaine tempérance, puis enfin accoutumés, nous apprécierons de nouveaux les choses à leur juste valeur : leur valeur d'utilité.

Définitivement faire en sorte que le lieu de travail ne soit plus un moyen pour quelques-uns de s'enrichir outrageusement, mais une occasion pour tous de partager les richesses produites. Et pour enfin, non plus jouir furtivement de certains aspects de l'existence, mais se réjouir de l'existence elle-même. Non plus par des plaisirs qui se paient, nous dit encore Simone Weil, mais par des joies gratuites.

Si le travail devient ainsi un des lieux de notre épanouissement, de notre évolution et de notre pleine participation au monde ; s'il nous permet d'exprimer notre part la meilleure et la plus authentique ; qu'irions-nous chercher ailleurs, dans la débauche consumériste, le pouvoir ou la richesse ? Une fois comblés nos besoins les plus essentiels ; une fois l'équilibre enfin retrouvé entre soi, la société et le monde, à quoi nous serviraient l'envie, l'ambition, la compétition ou la performance ? Il nous sera enfin loisible de jeter ces masques que la société nous impose. Ceux qui jusque-là servaient à mieux nous dissimuler et à remporter nos petites victoires quotidiennes sur les inégalités, l'injustice, la bêtise et l'État proxénète. Désormais reconnus pour ce que nous

sommes, qu'aurions-nous de plus à prouver quand l'accomplissement de soi tous les jours de sa vie devient la plus éclatante vérité ?

Il s'agirait donc, à terme, d'instaurer une manière de cercle vertueux. Lequel, par la satisfaction d'œuvrer à un travail de qualité riche de sens, de lien, source de plaisir et d'épanouissement personnel, conduirait naturellement les masses à adopter des comportements plus responsables dans tous les domaines. Cette exigence et cette rigueur enfin recouvrées au quotidien ne pourront qu'entraîner à leur suite l'industrie et l'économie des nations. Lesquelles auraient désormais comme seuls objectifs, non seulement la qualité des produits fabriqués, mais celle de la vie de ceux qui les fabriquent.

LA NOUVELLE ENTREPRISE

Dans le seul domaine de l'industrie et du commerce, la récente crise sanitaire liée au Covid-19 a fait la démonstration que, une fois encore, les organismes ayant le mieux surmonté cette épreuve étaient ceux qui avaient su s'adapter rapidement aux circonstances nouvelles. Je dis *organismes* parce que l'entreprise, quelle que soit sa taille, son domaine d'activité, sa philosophie ou son mode de fonctionnement est un organisme comme les autres. Aussi s'inscrit-elle au sein du vaste processus évolutif. Aussi obéit-elle aux mêmes contraintes et aspire-t-elle aux mêmes objectifs : survie, croissance, reproduction. Elle utilise aussi les mêmes procédés organisationnels puisque quelle que soit sa forme, ses objectifs ou son secteur d'activité, elle repose sur du vivant.

Atome, molécule, cellule, organisme, société, entreprise, cité, nation, civilisation... toujours la même force vitale mue par les mêmes besoins : survie, extension, transformation, information, adaptation, extinction, restructuration (individuelle ou collective) puis redistribution des nouveaux éléments synthétisés. C'est le même instinct, la même force qui

anime indifféremment la cellule ou l'entreprise, un atome et une société animale. Elle consiste à lutter contre toutes les formes d'entropie, de dissolution par l'édification de complexités toujours mieux adaptées à l'environnement. Ce qui ne signifie pas pour autant que ces complexités soient à chaque étape toujours plus importantes en taille ou en nature. Loin s'en faut. Car l'adaptation n'est pas toujours synonyme de complication. Bien au contraire.

Un système complexe est, en règle générale, un système fragile voué aux vicissitudes et aux aléas de l'environnement. Il est intrinsèquement fragilisé par la multiplicité des éléments qui le composent et par l'énergie et le temps (synonymes d'entropie) dépensés à assurer la cohésion et la communication entre tous ces composants. La spécialisation excessive, le cloisonnement des tâches et des fonctions sont autant d'occasions de grippages et de fragilités qui doivent être en permanence compensées et anticipées par une consolidation des liens, l'efficacité de la communication et la conservation de la bonne information. C'est le rôle joué par le cerveau et sa grande plasticité au sein des organismes complexes tels que les mammifères.

Parfois, la complexité des systèmes est inévitable, au même titre que celle des entreprises. Aussi perdent-ils en souplesse, en adaptabilité et en réactivité. Aussi doivent-ils compenser ces pertes au niveau systémique par une intégration supérieure en matière de lien, de circulation de l'information et de réactivité. Autant de fonctions transversales dont la dynamique doit suppléer et compenser l'inertie indissociable d'une complexité excessive.

Le changement c'est la survie !

Ce qui garanti l'intégrité du corps organique, garanti de même celle d'une entreprise comme de n'importe quel autre système dynamique. Les notions universelles de lien, de réseau, de plasticité, de communication, d'information, de connaissance, d'évolution, d'échange, d'adaptation sont autant de fondamentaux incontournables au sein de n'importe quelle organisation biologique, industrielle, économique ou sociétale.

La survie de n'importe quel système est un fragile équilibre entre chaos et homéostasie¹. « L'ordre peut naître du chaos à condition de savoir maintenir le système dans cette phase critique de transition (en bordure du chaos) entre la rigidité sclérosée et la turbulence stérile, cette phase critique favorisant la créativité, l'innovation et la complexification² » écrit Joël de Rosnay. Cette phase critique est ce qu'il nomme ailleurs *l'équilibre dynamique*. Or, c'est vers cet équilibre dynamique que doivent tendre les systèmes quels qu'ils soient s'ils veulent survivre, autrement dit, évoluer, créer, s'adapter et donc changer avec leur environnement. Or, pour ce faire, ces systèmes doivent être en capacité d'intégrer et de traiter rapidement les informations qui leur parviennent de l'extérieur comme de l'intérieur. Ils doivent présenter une cohésion sans faille assortie d'une souplesse et d'une capacité d'adaptation optimisées. Intégration, souplesse, circulation optimale de l'information, prise de décision réactive, capacité accrue

1 « *Maintien à un niveau constant, par les organismes vivants, des caractéristiques internes (température, concentration des substances, etc.)* ». Définition *Le Petit Larousse illustré* 2015.

2 Joël de Rosnay, *L'homme symbiotique*, éditions du Seuil, 1995, p. 232.

d'analyse et d'évaluation, enfin, créativité. Voilà les différentes composantes d'un organisme apte à surmonter les difficultés d'où qu'elles viennent. Autrement dit, apte à évoluer dans l'étroite marge de manœuvre située entre l'inertie stérile et le chaos perpétuel.

La nouvelle entreprise est donc un système qui a d'ores et déjà parfaitement intégré l'idée centrale de sa nécessaire adaptabilité au changement. Elle est en capacité permanente de remettre en cause, si cela s'avère nécessaire, ses certitudes, ses acquis, ses orientations même sinon son propre mode de fonctionnement. Elle est en prise directe avec la vie et avec tout ce qu'elle implique de renoncements, de changements, de lâcher-prise et d'ouverture aux idées nouvelles et à toutes les propositions dont les circonstances, de prime abord difficiles, peuvent être néanmoins porteuses. Tout cela sous-entend donc que la nouvelle entreprise est avant tout une entreprise à l'écoute. À l'écoute des marchés bien sûr. Mais aussi à l'écoute des circonstances, de l'époque, des besoins et des exigences éthiques et environnementales. Mais aussi et surtout à l'écoute de ses propres organes que sont prioritairement ses collaborateurs autant que ses clients. C'est une entreprise ouverte au monde et sur le monde. C'est une entreprise qui sait aussi où puiser les forces de sa réussite et qui sont en premier : la passion, l'envie, la rigueur, le partage, la joie, les défis, l'amour du travail bien fait, l'exigence, l'excellence, le service, l'échange, le respect mutuel, l'admiration, la confiance, la créativité... Autant de valeurs trop souvent négligées parce que trop souvent considérées dans la pratique comme des freins à la sacro-sainte productivité. Et pourtant, ce sont autant de valeurs hyper productives parce que seules à même d'emmener

véritablement chacun au-delà de ses propres limites. Également parce qu'elles sont les seules à même de donner du sens à toute entreprise, professionnelle autant que personnelle.

Beaucoup d'entreprises, grandes ou petites, ignorent à quel point leurs profits pourraient être autres que ce qu'ils sont. Et ce, rien qu'en éradiquant toutes les formes de gaspillage de temps, de matières premières, d'efforts humains inutiles ou redondants, disproportionnés, inadaptés. Gaspillages d'idées aussi. Gaspillages également de tous ces potentiels largement ignorés chez la plupart des collaborateurs sous prétexte qu'aucun diplôme, qu'aucune « formation qualifiante » selon le terme consacré, n'est en mesure de valider des acquis et des capacités bien réels qui pourraient, d'une manière ou d'une autre, être mis à contribution au sein des entreprises. Celles-ci pourraient aussi gagner en productivité, en bien-être et donc en réduction d'absentéisme sans pour autant devoir augmenter les cadences, le temps de travail ou les prix de leurs produits.

« Il avait tout pour être heureux ! »

La plupart de ces entreprises vont bien. Elles font même de substantiels bénéfices. Or, c'est justement là la raison pour laquelle elles ne s'inquiètent pas davantage du bien-fondé de leur organisation. Nul n'est besoin d'inonder le marché de produits souvent faits à la hâte, au plus bas coût, encore trop souvent au mépris des normes environnementales ou sanitaires, du bien-être humain ou animal pour créer de la richesse et du sens. On le voit aujourd'hui, de grands groupes naguère poids lourds dans leur domaine, se voient contraints de licencier en masse parce qu'ils n'ont tout simplement pas su s'adapter à un

nouvel environnement social, économique ; à de nouveaux besoins des consommateurs. Pas su ou pas pu, du fait de structures trop pesantes, trop complexes et donc pas assez souples et réactives pour s'adapter à des changements à la fois soudains autant que radicaux.

Je connais de l'intérieur une petite entreprise familiale qui jusqu'à présent tire plutôt bien son épingle du jeu sur le plan économique. Implantée en province, une dizaine de salariés, deux ou trois gros clients fidèles et financièrement solides (marché public) qui assurent à eux seuls l'essentiel du chiffre d'affaire. Enfin peu ou pas de concurrence. Le tout assorti de jolies petites primes de fin d'année et de fin d'exercice. Du moins était-ce le cas jusqu'à maintenant. Beaucoup de souplesse également dans le management. Trop en fait ! Il est inexistant. Bref ! Une entreprise qui, vue de l'extérieur, semble remplir tous les critères de la bonne santé économique. Et pourtant. Peu de gens s'y sentent heureux, impliqués. Pas même les dirigeants qui, dès le lundi matin, ne pensent qu'aux réjouissances du week-end. Deux frères qui n'ont eu comme peine que d'hériter de la structure et de la clientèle que leurs parents ont contribué à construire durant près de trente ans. Or, la bonne santé économique ne suffit pas au bonheur dans l'entreprise. Pas même à garantir sa pérennité. On peut avoir bonne mine et nourrir un cancer. Sans communication en interne, sans projets novateurs et porteurs, sans véritable dynamique propice à emmener ses collaborateurs vers l'avenir, cette entreprise est vouée tôt ou tard à disparaître pour n'avoir pas su se réinventer au quotidien. Un organisme sans projet est un organisme intrinsèquement vulnérable. À court, moyen ou long terme, il faut dans tous les cas avoir une vision qui fait

aussi office de croyance. Laquelle est à même de donner du sens aux actes du quotidien et qui leur donne par surcroît, toute leur valeur. Enfin parce que l'argent, les trésors de guerre et les bénéfices substantiels ne font pas tout. Parce qu'il faut du sens à ce que l'on fait tous les jours et du lien dans notre manière de l'entreprendre et de le faire. Sans cela, l'absurde menace, puis le découragement, l'absence de volonté, de motivation, de rigueur, de qualité... bref, tout esprit d'entreprise. Parce que la survie sans l'envie ne signifie pas grand-chose : « Il avait tout pour être heureux ! ».

Je connais un éleveur de chèvres aujourd'hui plus heureux et plus à l'équilibre financier avec ses vingt chèvres en élevage bio respectueux de ses bêtes que par le passé avec ses deux cents chèvres en élevage intensif.

Les grands groupes du passé, l'actualité des effets du Covid-19 le démontre de manière douloureuse, sont à la merci des fluctuations sociales et économiques. Ils ne répondent plus ou ne répondront bientôt plus aux impératifs écologiques et environnementaux pas plus qu'aux nouvelles aspirations des consommateurs qui sont aussi des travailleurs comme les autres. Par manque de souplesse, d'adaptabilité, souvent aussi de volonté. Laissons-les mourir de leur mort naturelle : l'extinction pour les uns ; l'évolution pour les autres. Orientons désormais nos efforts vers un nouveau modèle entrepreneurial et donc social.

Évoluer

Évoluer, pour une entreprise comme pour n'importe quel organisme ou système complexe ne veut pas systématiquement dire gagner en croissance et en dimension. Évoluer signifie avant tout changer de modèle pour s'adapter à son nouvel environnement. Environnement que l'entreprise elle-même, de par ses activités en lien avec toutes les autres, contribue, à son échelle, à façonner et à modifier. Au même titre que l'évolution des espèces, il s'agit ici aussi d'un dialogue et d'un échange permanent d'informations entre « intérieur » et « extérieur » ; entre le système et son milieu. Un échange continu qui fait que l'entreprise n'a pas nécessairement vocation à grossir pour survivre et évoluer. Bien au contraire, mieux elle saura conserver ses dimensions d'origine, mieux elle sera à même de sauvegarder son intégrité « biologique » en misant non sur son poids et sa capacité à inonder les marchés, mais sur sa flexibilité, sa capacité d'innovation, d'adaptation et sur sa réactivité face aux fluctuations des marchés et de la mode. On peut continuer à avoir des projets et de grandes idées sans pour autant avoir des idées de grandeur.

La méthode

Celle-ci doit avant toute chose se distinguer par la simplicité et l'efficacité de sa mise en œuvre. Elle doit être transposable à tous les domaines professionnels aussi bien que privés. Premièrement se poser les bonnes questions afin de se donner les meilleures chances possibles d'apporter les bonnes réponses. Revenir aux fondamentaux d'un management de

proximité où le dialogue, la communication et surtout l'échange retrouvent leurs lettres de noblesse. Un management simple, rationnel, peu coûteux en terme de moyens, d'outils mais aussi en temps. Un management ayant comme point de mire l'efficacité et la réactivité. Garder toujours à l'esprit que l'entreprise (au sens large) est un organisme vivant comme les autres et que, ce faisant, elle obéit à des lois auxquelles elle ne peut déroger :

- Information depuis la base.
- Retour d'information (feed-back) ou d'expérience vers le haut.
- Interprétation réactive et efficace en fonction des besoins et/ou des difficultés.

En d'autres termes, la qualité de la communication y est primordiale !

Les grands axes

Client – Collaborateurs - Produit – Process – Réseaux – Objectifs.

Faire le lien entre tous ces pôles et assurer une bonne communication par la qualité et la pertinence de l'information ainsi que par l'efficacité de son acheminement.

Il existe d'innombrables publications, blogs, sites et autres méthodes de management, mais elles ne font en général qu'ajouter à la confusion à grands renforts de graphiques, de formules, néologismes, méthodes « révolutionnaires » et

courbes en tous genres. D'autres empruntent ici et là, à telle ou telle philosophie d'entreprise : modèle *Toyota*, méthode *Deming*, *Lean* ou *Kaizen*, mais sans jamais oser embrasser ces méthodes dans leur totalité.

Oser le changement ! Accepter de renoncer pour évoluer ! Accepter de tourner le dos aux vieux schémas hiérarchiques, aux archaïsmes judéo-chrétiens pour enfin faire entrer l'entreprise dans le 21^e siècle.

Quelle direction pour l'entreprise ?

Écoute, respect, transparence, justice, objectifs clairs, coopération, communication, décloisonnement, vérité, sincérité, engagement, pédagogie, discrétion... autant de valeurs *a priori* évidentes mais qui, pour des raisons le plus souvent productivistes ou tout simplement hiérarchiques et donc égocentriques, sont le plus souvent mises de côté au détriment de la bonne santé économique mais aussi et surtout morale de l'entreprise. Car travailler à son bonheur c'est aussi être heureux de travailler. C'est voir dans son travail autre chose qu'une simple nécessité alimentaire. C'est lui trouver du sens. Autrement dit y voir une direction, un but, une forme de finalité qui dépasse le seul lieu géographique de l'entreprise ou du bureau. Il doit être l'opportunité d'une construction autant individuelle que collective. Il doit être l'occasion d'un enrichissement et d'un épanouissement personnels. Le salaire seul, qui n'est en réalité qu'une forme de dédommagement ou de « loyer versé » au salarié ne suffit pas à cette tâche. Il est, si j'ose dire, le minimum syndical. Il n'est là, comme le disait fort justement Proudhon, qu'en compensation du temps consacré à

travailler pour le patron lors que nous pourrions passer ce temps à travailler pour soi. Or, les esprits chagrins rétorqueront goguenards, que travailler pour soi c'est être son propre patron et que tout le monde n'a pas les moyens intellectuels, physiques ni même l'envie d'être son propre patron. C'est là toute la différence entre coopération et compétition. Quant à l'envie ou a son absence, elle n'est pas à juger à l'aune de la volonté d'entreprendre. Laquelle serait considérée comme la panacée du courage, de l'abnégation et tant d'autres qualités qui sont traditionnellement attribuées aux patrons. L'envie ou l'absence d'envie, dès lors qu'elle ne nuisent à personne, sont des droits et n'ont pas à être jugées. Le « management », le « leadership » sont certes des vocations. Mais le fait d'être entrepreneur et meneur d'hommes n'a ni plus ni moins de valeur que n'importe qu'elle autre profession ou emploi au sein même de l'entreprise. Certes, la direction d'une entreprise nécessite de nombreuses aptitudes ou qualités transdisciplinaires. Pour autant, chacun d'entre nous est également riche de nombreuses aptitudes, talents ou dons pas toujours révélés d'ailleurs à celui ou celle qui les porte en soi. C'est aussi le rôle du manager que de savoir mettre en avant et développer les aptitudes autant professionnelles que personnelles du tout un chacun. Quelles qu'elles soient, elles peuvent, à un moment ou à un autre, s'avérer autant d'atouts pour la bonne marche et le développement de l'entreprise. C'est d'ailleurs une démarche qui devrait pouvoir être initiée bien avant l'entrée dans le domaine professionnel, c'est-à-dire à l'école. Malheureusement, là aussi, il est urgent de renoncer aux vieux concepts d'un enseignement standardisé, conformé et d'une forme de monoculture censée s'adresser à tous, mais

qui laisse malheureusement de côté toute une diversité de points de vue, de talents, d'aspirations et surtout de créativité inexplorés et perdus pour la Nation. Bien sûr, il faut des spécialistes. Mais il faut que ces experts dans leur domaine soient à même de se nourrir d'autres disciplines parfois aux antipodes mêmes de leur spécialité. Car c'est justement cette transdisciplinarité, cette diversité des sources d'inspiration qui est garante de la créativité, de la capacité à faire évoluer et donc progresser son propre domaine d'activité. Ici encore et comme à chaque fois, c'est l'aptitude à l'échange, à une part de renoncement ou de lâcher-prise, sinon à une certaine curiosité qui est garante de la survie d'une discipline comme d'un organisme. Ici encore, les principes inaliénables de la vie font force de loi.

Enfin, c'est aussi le rôle d'un dirigeant, d'une « Direction d'entreprise » que de clairement désigner le cap, les buts et objectifs. C'est à lui de donner du sens à toute activité au sein de sa structure. Aussi faut-il retrouver le sens des mots comme « direction » afin de pouvoir donner ou redonner du sens à nos actes. Le dirigeant se doit donc aussi d'être pédagogue. Non seulement il désigne les objectifs, mais aussi la meilleure manière de les atteindre. Il explique pourquoi et comment tel ou tel poste, acte ou décision participe, quel que soit son niveau de technicité, à la réalisation des objectifs. Chacun doit pouvoir se sentir investi et valorisé dans son rôle, fût-il le plus modeste en apparences.

Rien de grand ne fut jamais réussi sans enthousiasme. La vie peut devenir merveilleuse, si l'on sait s'y abandonner.

Ralph Waldo Emerson,
Cercles.

Le bonheur est-il à ce point contre-productif ? Faut-il systématiquement être contraint pour être efficace et donc rentable ? Encore aujourd'hui, on peut véritablement se poser la question. Car si des efforts sont journalièrement accomplis pour améliorer le confort physique, la sécurité et le bien-être moral au sein de nombreuses entreprises, la pression productiviste, les exigences comptables reprennent vite l'ascendant sur les considérations humaines. Qui plus est et malgré ces efforts, l'essentiel reste toutefois de faire en sorte que chacun se sente véritablement impliqué, reconnu. Qu'il trouve un sens véritable dans ce qu'il accomplit sur son lieu de travail au quotidien. Un sens doublé d'une cohérence et d'une harmonie avec ses valeurs personnelles et jusqu'à sa vision du monde.

Aussi, et concernant le recrutement de ses « collaborateurs » comme on se plaît à dénommer le personnel aujourd'hui, ne faut-il pas se focaliser sur les expériences et autres spécialisations mais au contraire élargir le spectre aux qualités humaines, aux motivations, aux goûts personnels, aux singularités qui pourront tôt ou tard trouver leur place et devenir des atouts majeurs. Aussi faut-il s'intéresser autant aux objectifs personnels que professionnels. Car c'est avant tout la personne qui fait le professionnel et non le contraire.

Impliquer le plus possible ses collaborateurs afin qu'ils se sentent concernés et investis dans leur travail. Pour cela il ne faut pas hésiter à jouer carte sur table sur ce que vous attendez d'eux et sur ce qu'ils peuvent aussi attendre de vous. Clarté – honnêteté – transparence et vérité feront la confiance dans la réciprocité et de là, l'envie de travailler ensemble à un objectif commun.

Ne pas essayer de faire croire à vos collaborateurs que vous leur confiez une « mission » pour les valoriser mais faire en sorte que par eux-mêmes et au travers de leur investissement personnel, ils finissent authentiquement à voir davantage dans leur travail qu'une simple nécessité vitale ou contrainte alimentaire. Soyez l'occasion de leur transformation !

Chacun doit pouvoir se sentir partie prenante et intégrée dans un tout : l'entreprise et plus, la société, le monde, l'univers. Pour cela, il faut qu'au plus bas on sente que ce qu'on accomplit au quotidien s'inscrit harmonieusement avec le plus haut. Il faut que chacun sente une cohérence en même temps qu'une continuité et une convergence des aspirations aussi bien humaines que biologiques. Il faut du sens et de la créativité à tous les degrés. Fini la compétition interne ou externe ! Vive la coopération, la synergie des forces et l'harmonisation des objectifs et des moyens d'y parvenir. La nouvelle entreprise doit axer ses développements sur la base du *travailler ensemble* à un objectif tout à la fois original, fédérateur et qui ne soit pas nécessairement et systématiquement orienté sur la conquête des parts de marché et l'annihilation de la concurrence mais sur la création de produits et de services nouveaux, utiles pour tous, de qualité et

éthiques à tous égards. La vie de la nouvelle entreprise ne doit plus être une lutte. Elle doit reposer sur les notions de création, d'invention, d'adaptation, de souplesse, de plasticité, d'évolution, d'écoute, d'épanouissement et de valorisation en interne plutôt que de croissance et de richesse en externe. Avec tout ce que ces deux termes sous-entendent de mépris de la personne et de la vie au sens large, d'archaïsme, de conformisme, d'arriération, de dégradation de l'homme et de l'environnement, de maltraitance animale, de régression, de mal-être, d'insatisfaction permanente et de malheur chronique.

La nouvelle entreprise doit répondre à des besoins et non plus susciter des envies. Elle doit être tournée vers la société et le monde et s'inscrire naturellement dans le flux même de la vie.

Enfin, s'il est une valeur qui doit être aujourd'hui plus que toute autre mise en avant au sein de l'entreprise, c'est la créativité. Cette aptitude de chacun à se sentir partie prenante du moindre projet, de la moindre décision. Au sein de la nouvelle entreprise, elle doit être systématiquement développée, encouragée, reconnue et valorisée. Il faut la faire naître à tous les niveaux et de toutes les manières afin qu'elle devienne naturelle. Car la créativité permet à chacun d'être véritablement acteur en participant, à son échelle, à la construction d'une société nouvelle à la fois plus juste et plus harmonieuse.

CONCLUSION

L'âge de la maturité

Loin de représenter une réelle menace pour notre espèce, l'effondrement global de nos sociétés occidentales serait au contraire l'assurance de notre survie collective.

Un minimum de bon sens et de lucidité suffiront à chacun pour admettre qu'au train où vont les choses humaines, il est utopique sinon suicidaire de penser encore que notre espèce puisse, en l'état, vivre ne serait-ce qu'un demi-siècle de plus. Tous les voyants sont au rouge dans les domaines à la fois économiques, politiques, religieux ou même culturels de notre civilisation. Entre la perspective de surpopulation à l'échelle mondiale, la généralisation à toute l'espèce du modèle consumériste libéral capitaliste et l'épuisement des ressources naturelles auxquelles on peut ajouter la raréfaction des terres agricoles, de l'eau potable et des énergies fossiles... nos chances de survie au-delà du prochain siècle semblent bien minces. D'autant plus que les guerres, les épidémies et les

catastrophes naturelles à répétition risquent de précipiter notre agonie bien avant que nos ressources alimentaires ou énergétiques ne soient définitivement taries. De la même manière que les premières conséquences de nos agissements sur le climat se font déjà sentir, celles de notre maltraitance à l'endroit de la biodiversité commencent déjà à libérer leur goût amer. La crise sanitaire actuelle du Covid – 19 n'est sans doute qu'un avant-goût ou dégoût de pandémies beaucoup plus mortelles.

Cette crise nous a néanmoins appris de nombreuses choses sur nous-mêmes et sur nos modes de vie. Elle a d'abord fait la formidable démonstration que deux mois de confinement à l'échelle de la planète auront suffi à rendre l'air des villes et *a fortiori* de nos campagnes plus respirable. Elle a, en bien des endroits, redonné sa couleur bleue au ciel et momentanément rendu aux espèces animales des espaces qui leur avaient été confisqués par l'homme. Deux mois auront suffi pour rendre à la nature quelques uns de ses droits. Mais pour combien de temps ?

Nous avons quant à nous redécouvert la pertinence de nos petits commerces de proximité en même temps que l'entraide et la solidarité. À tout le moins, une forme de responsabilité et d'empathie collective. Nous avons aussi redécouvert le *Made in France* en même temps que tous les inconvénients, pour ne pas dire les dangers liés aux produits importés, surtout quand la santé de la Nation en dépend. Nous avons aussi redécouvert nos soignants, nos enseignants, nos voisins, nos anciens et aussi toutes ces professions souvent dépréciées en temps ordinaire mais éminemment vitales quant à notre survie

individuelle et collective. Nous avons peut-être même redécouvert tout simplement ceux et celles avec qui nous vivons au quotidien sans toujours bien les connaître. Deux mois de claustration forcée auront aussi contribué à cela. Forcés de vivre les uns avec les autres en milieu confiné nous a poussé à tomber les masques que nos vies hyper actives nous avaient progressivement confectionnés sans que nous songions jamais à nous en départir. Ceux-là étaient devenus confortables. Une deuxième peau presque.

Enfin, nous avons découvert de nouvelles façons de travailler, de consommer, de communiquer, de nous déplacer, de nous réunir et de nous divertir.

Si nous le voulions vraiment, tout serait encore possible. À voir ce que nous avons accompli sous la contrainte en seulement deux mois à l'échelle de la planète, que ne pourrions-nous réaliser avec détermination, enthousiasme et joie en l'espace de seulement cinq années ? Cinq années suffiraient, j'en suis sûr, pour inverser sinon freiner les conséquences de nos agissements sur le climat et la biodiversité. La nature est, par définition, hyper résiliente. Nous l'avons constaté durant cette courte période. Nous le sommes tout autant. Nous savons nous adapter, nous réinventer, renoncer aux habitudes les plus anciennes pour embrasser l'avenir. Retourner à une vie plus simple, plus sobre, plus saine et authentique en nous gavant non plus de technologies et de produits à 99 % inutiles et toxiques pour nos vies et la planète, mais en nous nourrissant d'humanité, de nature, de beauté, d'authenticité et de grandeur. Autrement dit, nous tourner dorénavant vers une existence qui fait sens et qui

s'inscrit dans le flux naturel de la vie prise au sens le plus large : c'est-à-dire au dimensions infinies. Cesser enfin de vivre à contre-courant et contre-nature. Nous abandonner enfin joyeusement au courant puissant de la Vie qui ne demande qu'à nous entraîner avec elle en toute conscience et en toute confiance. Choisir enfin l'harmonie, l'équilibre et la joie contre la force, la confrontation, la jouissance et les passions tristes. Il s'agit d'ailleurs plus d'un renoncement que d'un réel effort. Malheureusement, il y a fort à craindre qu'après quelques semaines sinon quelques mois de déconfinement nous oublions nos « bonnes résolutions » et nos bonnes habitudes. Chasser le naturel, ne revient-il pas au galop ? C'est pourquoi, et comme j'ai tenté de le montrer au travers de ces pages, l'effondrement de nos sociétés et de notre actuelle économie de marché semble être la seule alternative possible à l'irréversible extinction qui nous menace si rien ne devait changer. Il est en quelque sorte le fusible de notre « maison Terre ». En sautant et en interrompant de manière forcée toute activité humaine dévastatrice, il éviterait que notre maison brûle irrémédiablement.

Beaucoup s'accordent à dire que l'effondrement n'est d'ores et déjà plus une perspective ; encore moins relever d'une vague prospective. Il a déjà commencé et il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les dernières crises ne sont pas tant les signes annonciateurs d'un futur encore lointain que les symptômes révélateurs d'un effondrement bel et bien en cours. Avec la dernière crise sanitaire en date, les dangers qui nous menacent montent d'un cran. Les conséquences de nos comportements sociaux irresponsables se font planétaires et s'accroissent à vue d'œil. Sous l'impulsion répétée des crises successives, les

changements eux-mêmes ont commencé à s'amorcer. Timidement sans doute. Mais on peut raisonnablement espérer qu'ils se feront de plus en plus vastes et radicaux au fur et à mesure de la montée en puissance des bouleversements climatiques, environnementaux, sanitaires et aussi sociaux. En cela, la crise du Covid – 19 est à marquer d'une pierre blanche. Elle illustre de façon magistrale cette prise de conscience nécessaire à l'échelle planétaire et, semble-t-il, fera sans doute plus sur le plan des politiques environnementales de chaque nation que ne l'ont jamais fait toutes les COP réunies. Quelle que soit l'échelle ou la nature des urgences et des décisions qui s'imposent, il faut toujours qu'il y ait des morts pour que les pouvoirs publics réagissent.

Que nous le voulions ou non, que nous en soyons ou non conscients, le monde bouge, le monde change parce qu'il est encore en vie – ce qui est plutôt bon signe – et ce en dépit de l'acharnement destructeur de notre espèce parasite. Aussi, les changements à venir ne seront-ils pas vécus de la même manière selon que certains les considérerons comme autant d'opportunités sinon de chances d'évoluer et d'injecter du sens à leur existence et que les autres se contenteront de lutter comme ils l'ont toujours fait contre l'évidence. J'en veux pour exemple le mouvement *survivaliste* dont les représentants américains font une fois de plus la triste démonstration de ce qu'il implique de conservatismes, d'égoïsme, de nationalisme, de fanatisme, d'archaïsmes, de cynisme, de jusqu'au-boutisme consumériste et technologique, de mépris de la vie et des autres. En cela, ne sont-ils pas eux aussi, à leur manière, les derniers représentants d'une espèce en voie d'extinction ? Au même titre que la crise sanitaire actuelle,

l'effondrement qui vient doit mettre à l'épreuve notre aptitude à l'adaptation. Il devra, comme toutes les catastrophes, faire en sorte de révéler ce que nous avons de plus authentiquement tourné vers la vie : notre aptitude à nous réinventer, à renoncer aux anciennes valeurs, aux archaïsmes de toute nature. Notre aptitude aussi à l'empathie, à l'amitié, à l'amour. Notre capacité momentanée à renoncer à nos volontés individuelles pour nous mettre corps et âmes au service du bien collectif. Enfin et par dessus tout, c'est notre capacité à imaginer et à créer qui sera on ne peut plus sollicitée en ces temps d'incertitude mais aussi de renouveau. Ils seront autant d'occasions de mettre à contribution notre génie aussi bien individuel que collectif. Ce sera aussi l'occasion inespérée pour notre espèce de faire enfin œuvre d'humilité autant que de lucidité vis-à-vis de nos anciennes croyances. De celles entre autres qui nous ont conduits à penser que le progrès allié aux sciences et aux technologies était le chemin incontournable qui finirait par nous propulser, avec le XXI^e siècle, dans le meilleur des mondes. Force est de constater aujourd'hui qu'après les religions et la politique, la croyance en la toute puissance des sciences s'est avérée l'illusion de plus... l'illusion de trop.

Ces moments qui adviennent sont ceux d'une remise en question décisive. Ils nous enjoignent à reconsidérer de toute urgence nos plus écrasantes certitudes dont celle qui visait à nous faire croire que ce « meilleur des mondes » était à portée de nos mains. Acceptons enfin de reconsidérer nos prétentions de jeunesse car ces temps sont, pour l'humanité, ceux de la maturité. Retroussons nos manches, accordons nos cœurs et œuvrons humblement mais avec toute la détermination dont

nous savons faire preuve quand il le faut, à la construction,
toujours possible celle-ci, d'un monde tout simplement
meilleur.

FIN

ANNEXE

Ci-dessous la liste des chapitres et sections extraits de mes ouvrages précédents.

Les chapitres et sections suivants sont extraits de *Blessure d'étoile, la face cachée de l'évolution*, 2011, disponible en autoédition sur le site <http://effondrement.wifeo.com/> :

- Effondrement : les leçons du passé.P. 33.
- Survive à l'effondrement.P. 47.
- Le jour d'après.P. 55.
- Du chaos à la complexité.P. 63.
- Regard sur l'évolution.P. 81.
- S'oublier.P. 125.
- La chair du monde.P. 127.
- L'humanité n'est qu'une idée.P. 137.

Les chapitres et sections suivants sont extraits de *Le Totem et l'atome. Introduction à la mécanique des dieux*, 2017, disponible en autoédition sur le site <http://effondrement.wifeo.com/> :

- L'Unité perdue ; l'Unité rêvée.P. 71.
- L'esprit de la Terre.P. 74.
- L'impératif universel.P. 76.
- Vers la rupture symbiotique.P. 107.
- La tentation égocentriste.P. 115.
- Faire corps avec le monde.P. 131.
- Transhumanisme.P. 149.
- Religion.P. 173.

Les chapitres et sections suivants sont extraits de *Au cœur de la crise. Carnets ouvriers*, 2014, disponible aux Éditions Demopolis.

- L'impasse productiviste.P. 211.

Image de couverture : Thomas Cole. *The Course of Empire*.
Destruction (1836). Source : Wikipedia.
Composition couverture : Sébastien Junca